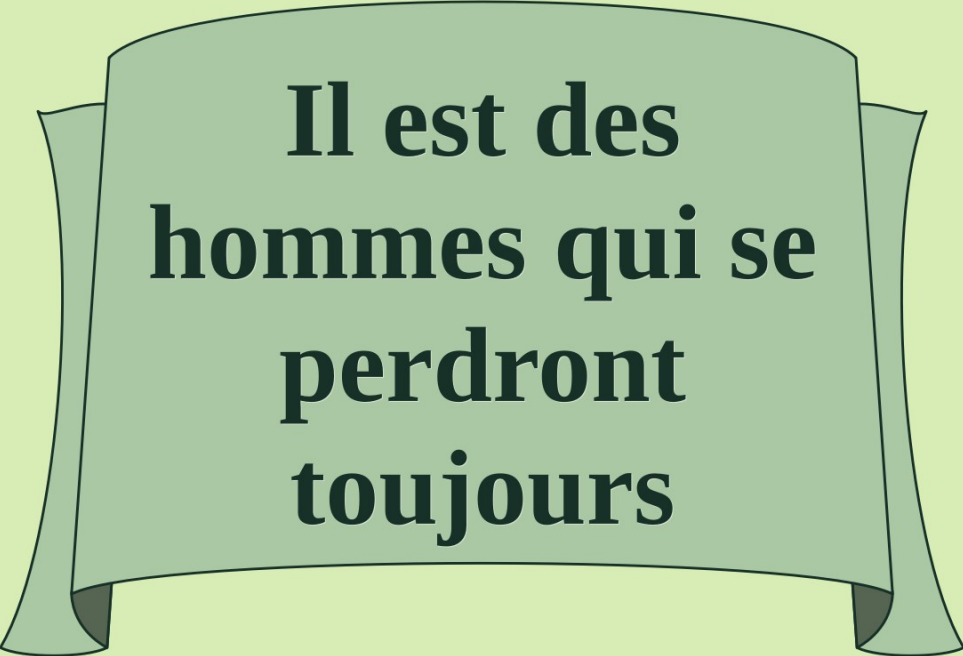




**Il est des
hommes qui se
perdront
toujours**

Lighieri, Rebecca

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Rebecca Lighieri

**Il est des hommes
qui se perdront toujours**

**REBECCA
LIGHIERI**

P.O.L

L'espérance de vie de l'amour, c'est huit ans. Pour la haine, comptez plutôt vingt. La seule chose qui dure toujours, c'est l'enfance, quand elle s'est mal passée.

Rebecca Lighieri

Il est des hommes qui se perdront toujours

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Well I know there is way
With music we can say
These songs are in your blood
So let them play 'cause it's happening today*

The Pasadenas, « Tribute (Right On) »

QUI A TUÉ MON PÈRE ?

Qui a tué mon père ? À cette question, je crois pouvoir répondre : personne. Non pas en raison d'un jeu de mots aussi retors que celui d'Ulysse, mais en vertu de ce que mon père lui-même a dû se dire, pour peu qu'il se soit senti mourir et qu'il ait vu en face son assassin. Car si *personne* n'a tué mon père, il n'en demeure pas moins qu'il a été assassiné et qu'il a connu une mort aussi violente qu'infamante, à deux pas de la cité où il avait passé l'essentiel de sa vie d'adulte, adossé à un tas de gravats dont émergeaient des bouts de ferraille difficiles à identifier.

Il a vu en face le visage de son assassin car ce face à face faisait partie du contrat : il fallait qu'il sache qui lui portait le coup fatal, qui avait jugé qu'il était indigne de vivre et qu'il l'avait sans doute toujours été. Car l'indignité ne datait pas d'hier et mon père était en sursis : simplement, il avait fallu attendre le début du nouveau millénaire pour que la sentence soit enfin exécutée. Les années 2000, mon père ne les verrait pas.

Qui a tué mon père ? Personne et beaucoup de gens. Ou plus exactement, beaucoup de gens auraient voulu tenir la pierre qui lui a fracassé le crâne, réduisant son occiput en bouillie puis s'acharnant méthodiquement sur son visage, massacrant ce qui lui restait de beauté, ce qui n'avait pas été excavé par l'héro, jauni par la clope, bouffi par l'alcool. Beaucoup de gens auraient voulu tenir cette pierre, mais une seule l'a fait et son nom est *personne*.

Il y a quelques années, j'ai consulté un hypnothérapeute. Je voulais me débarrasser de mes propres addictions, et j'avais entendu dire le plus grand bien de ce psychiatre et de ses pratiques. À la première séance, et passé un préambule assez classique, il m'a demandé de me représenter un vase, de le lui décrire, puis de laisser les images venir à moi.

Dans ce cabinet cosy du cours Pierre-Puget, qui sentait le lys et l'encaustique, je me sentais bien, détendu, presque heureux. Le psy m'avait mis en condition et je flottais dans un état de conscience à peine amoindri. De l'autre côté de la fenêtre, les platanes étaient d'un vert tendre, et j'ai eu un instant l'espoir que tout pouvait s'arranger, que j'allais laisser là le dur fardeau d'exister et repartir léger, comme à neuf, semblable aux bourgeons duveteux des platanes.

– Je vois plutôt une coupe qu'un vase. Un trophée sportif ? Non... Mais c'est en métal en tout cas. Froid, dur. Je me demande si ça n'est

pas plutôt une sorte d'urne funéraire. Oui, c'est ça. Mais en même temps, il y a des fleurs dedans. Enfin, pas exactement des fleurs. Des fleurs, mais dont on a coupé la tête. Il ne reste que les tiges. Trois. Trois fleurs décapitées. C'est bizarre. Pourquoi mettre des tiges dans un vase ?

Le « rêve éveillé » a continué à l'avenant. En face de moi, le psy prenait furieusement des notes sans faire de commentaire. À la fin de la séance, il m'a seulement demandé si j'avais des frères et sœurs.

– J'ai une sœur et un frère.

À ce moment-là, je les ai revus tous les deux, Hendricka et Mohand : elle, avec sa beauté stupéfiante, ses yeux clairs, ses dents du bonheur ; lui, avec son visage étrange, sa lèvre couturée, sa tignasse d'un noir d'encre.

– On est trois.

Oui, nous étions trois à avoir été décapités dès l'enfance, trois à qui on avait refusé tout épanouissement et toute floraison, trois à n'être rien ni *personne*.

UNE HISTOIRE IMPORTANTE

Nous lui avons tapé dans l'œil. Là tout d'un coup. Pourquoi ce jour-là ? On peut se poser la question : après tout il a eu sept ans pour se rendre compte à quel point nous sommes beaux. Enfin, sept pour moi et six pour Hendricka. À croire qu'il nous découvre. Je me souviens très bien de l'instant où il prend conscience de notre potentiel, de cette lueur qui s'allume dans son œil : convoitise, calcul...

De ma petite enfance, me restent en mémoire beaucoup de flashes brutaux et insituables, mais ce souvenir-là a un début, une fin, un cadre précis. Peut-être parce qu'il ne s'est pas privé de revenir lui-même sur ce moment et de le raconter. Et si ça se trouve, c'est son souvenir à lui qui a pris place dans ma mémoire, se substituant à mes propres impressions confuses – ou les complétant.

C'est l'été. Le temps d'aller faire des courses, ma mère nous a laissés sous sa garde. Nous sommes dans une brasserie du Vieux-Port, *le Soleil*. Il nous a juchés sur des tabourets hauts et a commandé deux grenadines avant de nous oublier complètement, comme à son habitude. Que sommes-nous pour lui ? Ses enfants, autant dire pas grand-chose. Jusqu'à ce jour de juillet 1985.

Hendricka porte une robe trop courte et considérablement délavée. Nous n'avons jamais droit à des vêtements neufs : ma mère nous habille avec ce que lui donnent ses voisines. Je dois être en short et tee-shirt. Peut-être un maillot de l'OM, blanc, avec un petit col bleu. J'en ai plein des comme ça, même si le foot ne m'intéresse pas. Le foot ne m'intéresse pas, mais autour de moi, personne ne le comprendrait ni ne l'admettrait, alors je ferme ma gueule, sur ce sujet comme sur tant d'autres. Je fais comme si je connaissais Bats et Tigana, comme si j'avais regardé le match à la télé alors qu'on n'a pas de télé. Enfin on en a une par intermittence, en fonction des rentrées d'argent de mes parents – qui finissent toujours par la revendre, pour en racheter une six mois plus tard, et ainsi de suite.

Il fait chaud. La grenadine me poisse les lèvres et mes cuisses nues sont gluantes de transpiration. En face de moi, Hendricka n'a pas l'air plus fraîche. Elle s'ennuie, mais elle se garde bien de l'avouer. Elle se contente de souffler sur sa frange pour la décoller de son front moite. Elle comme moi faisons très attention à ne pas nous faire remarquer. C'est très bien, qu'il nous oublie. C'est encore mieux quand nous n'existons pas, quand son attention à lui est attirée ailleurs. Il a l'air de connaître ce bar et d'y avoir des potes. Avec un peu de chance,

maman reviendra avant qu'il se soit avisé de notre présence. Nous rentrerons à la maison. Le métro jusqu'à la Rose, puis le bus jusqu'à la cité. Maman dégèlera une pizza, et nous irons nous coucher avant d'avoir déchaîné sa colère. Inch'Allah.

Je décroise les jambes avec précaution. Un coup d'œil dans sa direction : tout va bien, il est attablé avec ses copains, il parle, il rit. Les bouteilles de bière s'entassent entre eux : il n'est pas encore passé au pastis, ce qui vaut mieux pour tout le monde.

– J'ai envie de faire pipi !

Hendricka, évidemment. Je l'aide à descendre sans encombre de son tabouret, et je me dirige avec elle vers les toilettes. Pourvu qu'il ne nous voie pas, pourvu qu'il ne décrète pas que nous sommes en train d'enfreindre une interdiction tacite. Hop, une fois aux toilettes, je monte la garde devant la porte que ma sœur veut maintenir entrouverte. Elle s'est retrouvée enfermée, une fois, chez des amis à lui. Elle avait quatre ans, elle n'arrivait plus à faire coulisser la targette, elle pleurait, paniquée. Tout le monde s'était attroupé de l'autre côté de la porte, à lui beugler des conseils qu'elle ne comprenait pas. Je ne sais même plus comment on a fini par lui ouvrir, mais je me souviens très bien de la gifle qu'elle s'est prise, de sa part à lui. Il était agacé, ou il avait eu honte : comment savoir ? En tout cas, Hendricka s'est mangé une telle baffe que depuis elle n'a plus jamais fermé la porte des chiottes.

Nous revenons nous asseoir au comptoir, presque sur la pointe des pieds. Pourvu qu'il ne nous voie pas. Pourvu qu'il continue à boire et à rire jusqu'à ce que maman soit de retour. Pas de chance : il nous a vus. Je sens son regard sur nous : lourd, insistant. Hendricka le sent comme moi : elle remue sur son tabouret et me jette un coup d'œil inquiet :

– Je veux maman.

– Chut ! Reste tranquille. Finis ton sirop.

– J'en veux plus : j'ai mal au cœur.

Non, pitié ! Faites qu'elle ne soit pas malade, faites qu'elle ne vomisse pas dans ce bar, auquel cas je ne donne pas cher de nous deux. Mais non, elle n'a pas l'air malade : ses joues sont roses. En revanche, ses yeux se remplissent de larmes, et il est presque aussi dangereux de pleurer que de vomir. J'essaie de faire diversion :

– Hendricka, tu crois que maman nous a acheté quelque chose ?

Ça marche : elle oublie son mal au cœur et ses motifs d'inquiétude :

– Un jouet ?

– Ou des bonbons.

Hop, sa lèvre inférieure se recourbe vers le bas et elle est de nouveau au bord des larmes :

– Je veux pas de bonbons : j'ai mal au cœur.

– Non. T'as pas mal au cœur.

Elle comprend instantanément et m'adresse un sourire tremblant :

– J'ai pas mal au cœur.

Merde. Il continue à nous regarder. Qu'est-ce qui lui arrive ? Finalement, il vaudrait mieux qu'il passe au pastaga : la bière n'émousse pas assez ses facultés de perception. Il nous regarde et je nous vois. Je nous vois comme il doit nous voir, lui, en ce moment. Sans compter que je nous vois pour de bon, dans le grand miroir mural, derrière le comptoir : un petit garçon et une petite fille. La petite fille porte une robe d'un rouge délavé et elle est émouvante de grâce et de beauté. Le petit garçon, c'est moi. Avec Hendricka, nous nous ressemblons beaucoup : même cou fragile sous une chevelure sombre et lustrée, même finesse de traits, mêmes yeux clairs sous leur invraisemblable frange de cils noirs – ces cils qui me valent de me faire traiter de fille par les gars du quartier.

Hendricka recommence à s'agiter sur son tabouret. L'impatience et l'ennui ont pris le pas sur la terreur que notre père lui inspire. J'ai beau lui envoyer de discrets coups de pied dans les tibias, je sens venir le moment où elle va faire une connerie, tomber ou renverser son verre, ce qui serait une catastrophe :

– Reste tranquille !

Avec une lueur de défi dans le regard, elle entreprend de quitter son perchoir. Je dois reconnaître qu'elle s'y prend très prudemment : envoyant une première jambe à la rencontre du sol tout en se cramponnant des deux mains au skaï crasseux du tabouret. Inexorablement, sa robe se retrousse sur ses cuisses pâles. À la table de mon père, les rires et les clameurs se taisent. La robe d'Hendricka monte encore d'un cran, dévoilant un triangle de culotte tout aussi délavé que sa robe. Elle a beau être jolie comme un cœur, elle a six ans, alors expliquez-moi pourquoi mon père et ses potes la reluquent avec une telle absence de vergogne. Ça aussi je le vois dans le miroir. Et je l'entends dans leur silence soudain : ils la matent, elle, ses jambes, sa culotte. Si ça se trouve, ils espèrent un déshabillage complet, le moment où la culotte elle-même glissera sur les petites cuisses de ma sœur.

Elle a six ans, j'en ai sept, mais je connais déjà la couleur des sentiments : ils sont noirs, avec cinquante nuances de gris. Ou d'un rouge très sombre, pulsatile et aveuglant comme la colère et le désir. J'ai sept ans, mais j'en connais un rayon sur le cœur des hommes, et il me reste juste à espérer qu'aucune catastrophe ne se produira aujourd'hui.

Comme Hendricka, je descends précautionneusement de mon tabouret et j'attrape sa main collante de grenadine, histoire de l'empêcher de courir partout et de se faire davantage remarquer. À pas comptés, nous nous dirigeons vers la porte, largement ouverte sur la

terrasse. Comme il n'est pas question de sortir sans en avoir demandé la permission, et comme il n'est pas question non plus de demander quoi que ce soit, nous restons sur le seuil, profitant d'un vague courant d'air, humant les odeurs du port, et absorbant avidement des bouts de la vie des autres, des bouts de normalité qui nous font autant de bien que de mal.

Sur la terrasse, une famille s'est attablée : des parents, une fille, un garçon : une famille exactement comme la nôtre sauf que c'est exactement l'inverse. Les enfants ont fini leur coupe de glace et se chamaillent vaguement. Le père a passé un bras sur l'épaule de la mère. Tous les deux fument, l'air détendus. Les sacs de courses s'entassent à leurs pieds. De temps en temps, ils échangent quelques mots paisibles. On sent très bien que le ton ne va pas monter entre eux pour un oui pour un non. On sent très bien aussi que les enfants ne vont pas se prendre une gifle sans l'avoir vue venir, qu'ils peuvent se disputer ou maculer leur tee-shirt de chocolat sans pour autant qu'un drame éclate.

Bizarrement, au seuil de ce rade enfumé, je me sens presque heureux : la vie est là. Ça n'est pas parce que la mienne est horrible qu'elle le sera toujours. À deux pas, la mer miroite, un peu huileuse mais apaisante elle aussi : la vie est là et le monde existe. Un jour, je partirai. En attendant, Hendricka et moi regagnons nos places, aussi discrètement que possible. Pas assez discrètement, il faut croire, car entre les sifflements et les interjections éraillées qui constituent l'essentiel de la conversation à la table de mon père, j'entends grommeler cette phrase :

– Purée, ils sont beaux tes minots, Karl !

J'aide Hendricka à se hisser sur son tabouret et je jette un rapide coup d'œil au miroir où mon regard rencontre celui de mon père, son regard bleu, si semblable au nôtre. Il se renverse sur sa chaise avec satisfaction, la clope au bec. En 1985, on fume encore dans les cafés. Sans parler du reste, de tout ce qu'on fait dans les chiottes. À tel point que certains établissements ont pris le parti de trouser toutes leurs cuillers, histoire d'empêcher les toxicos de réaliser leur petit mélange.

J'ai sept ans, mais je sais déjà à quoi peuvent servir les cuillers. J'ai sept ans, mais je m'y connais en drogues dures – je m'y connais en dureté tout court, d'ailleurs.

Au moment où je commence à désespérer, ma mère fait irruption au *Soleil* et fonce sur nous, ignorant la présence ténébreuse de son conjoint. À sa décharge, je dois dire qu'elle ne l'a pas vu, au milieu de tous ses potes avinés et braillards. Dommage pour elle et pour nous car il n'aime pas passer en second.

– Ça va ? Vous avez été sages ?

– Oui.

Elle pose ses sacs dans la sciure, au bas du comptoir, sort un mouchoir pour essuyer nos bouches, se plaint de la chaleur, commande un demi, se hisse à son tour sur un tabouret. Je n'ose rien dire. Pour une fois qu'elle a l'air heureuse et insouciante. Comme la mère de famille sur la terrasse, celle qui fumait avec son mari, s'accordant une pause entre deux courses, surveillant son fils et sa fille d'un œil distrait. Je n'ose rien dire, mais je le vois qui la guette, tout en finissant sa clope, le visage déjà déformé par l'amertume. Il attend qu'elle en ait fini avec nous, qu'elle cesse de s'occuper de ses propres enfants pour être toute à lui – et malheureusement, ce moment tarde.

– Maman !

– Quoi ?

– Y'a papa !

Ça y est, elle est rattrapée par la tristesse, le découragement, l'angoisse. Son visage à elle aussi se déforme. Son beau visage, fait pour la joie. Je m'en veux d'être celui qui la rappelle à la réalité et à l'ordre de la terreur, mais si elle s'y prend vite et bien, elle peut encore faire en sorte que la journée se termine sans encombre. Elle est très forte pour ça.

Elle descend précipitamment du tabouret et esquisse un pas en direction de la table où les sourires s'aiguisent à la voir. Elle marque un temps d'arrêt et tire machinalement sur les manches longues de son tee-shirt. Contrairement à Hendricka, elle sait très bien ce qu'elle risque à être désirable : canicule ou pas, elle ne se découvre pas d'un fil. Hop, pirouette en direction du juke-box. Elle y introduit précipitamment une pièce avant de se retourner non moins précipitamment vers son conjoint avec un sourire hésitant :

– Eh !

Au moment où il s'apprête à cracher ses invectives, une voix s'élève, un peu nasillarde :

– *Quante scuse ho inventato io*

Pur di fare sempre a modo moi

Evitare cosi

Una storia importante...

Et ça marche. Les invectives meurent sur ses lèvres tordues, son front se défroisse. Il aime cette chanson. Il n'est pas italien, pourtant. Il vient d'un village belge où l'on parle allemand – ce qui lui vaut d'être considéré comme tel par tous les habitants de la cité. D'autant qu'il correspond à l'idée qu'ils se font des Allemands : il est plutôt grand, il a les yeux clairs, les cheveux châtons. Mais à Marseille, quand on n'est pas brun on est blond. Ça peut même être votre surnom : eh, blond !

Mon père n'a pas de surnom. Ou alors les gens se gardent bien de les prononcer devant lui. Son prénom doit leur sembler suffisamment

exotique et singulier pour ne pas en rajouter : Karl... Quand je suis né, il n'a pas tergiversé longtemps ni laissé à ma mère le temps de faire ses propres suggestions : il s'est contenté d'intercaler un « e » entre deux consonnes : Karel. Pour Hendricka, pareil : ma mère n'a pas eu son mot à dire. Elle aurait peut-être aimé un prénom kabyle, vu qu'elle est de Béjaïa, mais il a tenu à rendre une deuxième fois hommage à ses propres origines nébuleuses. Heureusement que ma mère a remporté la guerre des gènes et que nous ressemblons à des Arabes en dépit de nos yeux clairs.

En se taisant brusquement, Eros Ramazzotti donne le signal du départ. Il est temps de quitter ce bar enfumé. J'ai sept ans, mais je sais déjà qu'une histoire importante s'y est jouée. Hendricka a beau sautiller devant moi avec insouciance, le soleil a beau darder ses plus beaux rayons au-dessus des eaux moirées du Vieux-Port, c'est à mon tour d'avoir mal au cœur.

SAUVER L'AMOUR

Il faut croire que cette après-midi au *Soleil* a eu sur lui un effet décisif : deux semaines plus tard, il nous traîne à un casting, Hendricka et moi. À sa demande, maman a particulièrement soigné notre tenue : robe dos nu et couettes pour ma sœur, bermuda et chemisette pour moi. Les joues rouges et luisantes à force d'avoir été briquées, nous attendons depuis ce qui me semble être des heures. De leur chambre, me parviennent des murmures mêlés, la voix toujours un peu implorante de ma mère, et celle de mon père, avec ses aigus perturbants. Il sort, la bouche tordue, comme à chaque fois qu'il est mécontent, c'est-à-dire tout le temps. Qu'est-ce que ma mère a bien pu lui dire, elle qui se plie à toutes ses volontés, s'efface jusqu'à la transparence, met en veilleuse son intelligence et sa beauté singulière pour qu'il ne se sente ni amoindri ni éclipsé par les qualités de sa compagne ? Trois fois rien, sans doute : il suffit d'une réserve infime, de l'ombre d'une objection, pour qu'il grimpe dans les tours. Parfois, même le silence contient encore trop de réprobation – et ma mère paye aussi pour s'être tue.

– On y va !

De ce premier casting, je garde peu de souvenirs. Hendricka et moi sommes d'abord paralysés par la peur de mal faire, mais la gentillesse et la gaieté des adultes qui nous entourent finissent par nous détendre et nous permettre d'entrer dans le jeu. Il faut croire toutefois que ça ne suffit pas puisque aucun de nous n'est retenu. Ensuite, les auditions se succéderont sans me marquer particulièrement. Sauf celle où un directeur de casting me demande *ex abrupto* :

– Karel, raconte-moi quelque chose d'effrayant. Quelque chose qui t'est arrivé. Une fois où tu as eu vraiment peur, je ne sais pas, moi, si tu as été attaqué par un chien, ou si tu es monté dans un train fantôme. Vas-y, on t'écoute.

La dernière fois où j'ai vraiment eu peur remonte à la veille, mais puis-je vraiment raconter face caméra que mon père a failli tuer mon frère lors d'une scène de pure folie où tout le monde hurlait, à commencer par Mohand, tenu à bout de bras par-dessus la rambarde du balcon ? Eh oui, j'ai un frère. Mais lui n'a pas droit aux castings. Dans ses bons jours, mon père l'appelle Mowgli. Mais des bons jours, il en a peu, ce qui fait que Mohand est généralement l'idiot, le dingo, le triso, le gogol, le singe ou « ton fils » – cela s'adressant évidemment à ma mère.

Il n'a pas tort : Mohand est l'enfant de Loubna, celui qu'elle a voulu envers et contre tout, bien qu'elle attribue sa naissance à un accident de contraception. Mon père a eu beau la pousser à l'avortement, elle a tenu bon :

– Il a voulu être là, je le garde !

– Mais écoute-toi, ma pauvre fille : tu débloques ! Il a rien voulu du tout : c'est un bébé, même pas un bébé, un embryon ! Tu crois vraiment qu'on a les moyens d'avoir un autre enfant ? Déjà ces deux-là, on n'arrive pas à les nourrir correctement : tu nous vois avec un troisième ?

– Ça mange pas beaucoup, un bébé...

– Parce qu'il va rester bébé toute sa vie ? Espèce de débile !

À tous les arguments, tous les cris, tous les coups, elle a opposé un visage résolu, presque serein : il n'était pas question d'interrompre cette grossesse, si malvenue soit-elle. Je n'avais jamais vu à ma mère cette expression de détermination et j'en ai conçu toutes sortes de croyances naïves et superstitieuses concernant l'enfant à naître. Blotti contre elle, les mains en coupe autour de son ventre dur, je me persuadais que le sauveur était en gestation – un messie qui mettrait fin au règne de la brutalité, parce qu'il serait doté d'une force surhumaine voire de pouvoirs aussi magiques qu'un super-héros.

Je ne m'y connaissais pas plus en super-héros qu'en joueurs de foot. J'avais juste attrapé quelques noms ça et là. Superman, Platini, Hulk, Trésor : les uns avaient pour moi la même réalité que les autres, c'est-à-dire aucune, ou alors si éloignée de la mienne que ça ne valait pas la peine d'en parler. Mais là, soudain, je sentais sous ma main les coups de pied du futur champion, et je ne doutais pas qu'il excellerait en tout, jouer au foot, redresser les torts, venger sa mère, son frère, sa sœur.

La première fois que je vois Mohand, il est en couveuse. Je ne me rappelle plus qui nous emmène à l'hôpital, mais mon père est absent du tableau. Ma mère nous montre « le petit frère », qui me paraît petit, faible, et somme toute très éloigné des rêves grandioses que j'ai faits à son sujet. Mais je garde espoir : d'une part il va grandir, et d'autre part il aura probablement un effet talismanique dès sa naissance.

Si j'avais su... Dès le retour du bébé à la maison, l'atmosphère déjà sombre s'y obscurcit encore. Comme si, loin de nous protéger, Mohand émettait des ondes néfastes depuis le couffin crevé qui lui sert de berceau. Dans les premiers temps, il pleure constamment. Ma mère a beau le promener de long en large, le serrer sur son sein avec des murmures apaisants, rien ne le calme.

– Qu'est-ce qu'il a, le bébé ?

– Il est malade.

De fait, ma mère et lui repartent à l'hôpital, et s'ensuit une période

confuse, où nous sommes confiés à Farida, ma grand-mère maternelle. Le problème de Farida, c'est qu'elle a cinquante ans, veut en paraître trente, et n'a pas du tout envie d'être notre grand-mère, ce qui fait qu'elle nous laisse seuls des heures durant dans son deux-pièces toulonnais, avant de rentrer, souvent éméchée et rarement seule. Comme elle n'est pas méchante, nous ne souffrons que d'être abandonnés, avec la sourde inquiétude qu'on nous oublie complètement, mais finalement, ce n'est pas pire que d'habitude. C'est même plutôt mieux. Personne ne nous frappe, personne ne nous hurle dessus, personne ne nous fait vivre dans une terreur permanente.

Pour être honnête, voilà ce que j'aurais dû répondre à mon directeur de casting, en ces lointaines années quatre-vingt auxquelles je m'efforçais de survivre :

– La dernière fois que j'ai eu vraiment peur, c'était hier et c'était pour mon frère, parce que j'ai cru que mon père allait le jeter par la fenêtre. Mais si vous voulez tout savoir, la peur est le sentiment qui m'est le plus familier.

Mais bien sûr, je savais déjà que personne ne voulait de mon honnêteté. J'étais même bien persuadé qu'elle ne m'attirerait que des ennuis, alors j'ai improvisé une histoire de semi-noyade en piscine – qui n'a convaincu personne de ma capacité à jouer les victimes terrorisées dans je ne sais quel film d'horreur.

Recalés, une fois de plus. Retour à la maison avec un père pas dupe des formules machinales avec lesquelles on nous a congédiés : « Vos enfants sont magnifiques, on les garde dans nos fichiers, et si ce n'est pas pour ce rôle-là, ce sera pour un autre... » Retour à la maison où Mohand va se carapater dès qu'il nous entendra, se terrer dans un placard ou sous un lit en espérant s'y faire oublier. Il a beau être dingo, il a eu deux ans pour acquérir des réflexes de survie. D'ailleurs, il n'est pas dingo, même si je ne sais pas ce qu'il est au juste. Je ne sais même pas si mes parents ont eu droit à un quelconque diagnostic concernant les multiples problèmes de leur benjamin : malformation cardiaque, déficience auditive, fente palatale, imperforation de l'anus...

Mon père s'est emparé de ce dernier symptôme avec une espèce de joie diabolique qui ne l'empêche pas de feindre l'horreur la plus profonde : « Il a même pas de trou du cul, ton fils ! Tu te rends compte ? ! » Ma mère se rend compte, bien sûr. Elle se rend compte que son petit dernier est encore plus mal parti dans la vie que ses deux aînés, et elle le serre encore plus fort contre elle. Dans les premiers temps, il vit dans ses bras. Elle est constamment en train de le bercer, avec un chantonnement mécanique et sans joie, presque un bourdonnement.

Une nuit, l'été qui suit la naissance de Mohand, je suis réveillé par

la chaleur étouffante. Ma mère fait face à la fenêtre de la cuisine, pieds nus sur le lino poisseux, le bébé plaqué contre sa poitrine. Elle oscille doucement, sans me voir, les lèvres perdues dans la chevelure déjà noire et fournie de mon frère. Elle chante. Une berceuse kabyle dont il est peu probable qu'elle la tienne de sa propre mère, qui n'a jamais eu ni la douceur ni la patience qui permettent de chanter des berceuses aux enfants malades. Car il est malade, une fois de plus. Je l'entends à son pleur, si éloigné du braillement vigoureux des nourrissons normaux. Même si je dois vivre cent ans, je n'oublierai jamais le chevrottement grêle de Mohand dans la nuit d'été, le souffle qu'il reprenait péniblement pour mieux pleurer, encore et encore, sur ce commencement de vie si inexplicablement douloureux.

Ma mère chante, comme si elle essayait d'opposer un peu de beauté à toute cette laideur et à toute cette souffrance – et tout en chantant, elle imprime un léger tressautement au corps du bébé. Mais elle a beau chanter, bercer, embrasser, la plainte reprend toujours, monocorde et déchirante. Ma mère me voit, mais c'est comme si je n'existais pas, comme si elle était enfermée avec Mohand dans une bulle de souffrance intolérable et de compassion infinie.

– Il a mal ?

Ma question fait déborder les larmes des yeux de ma mère, ces yeux étranges, dont le bébé a hérité : sombres, très écartés, et surtout divergents l'un de l'autre. Sans ce strabisme, ma mère serait très belle, mais il est suffisamment prononcé pour qu'on s'en soit moqué toute son enfance, faisant d'elle une créature sauvage et solitaire. Seul mon père a réussi à lui faire baisser la garde. Je suis sûr qu'il a flairé l'aubaine : cette fille magnifique qui se croyait monstrueuse, cette fille qui voulait passer inaperçue mais qui n'attendait finalement qu'un peu d'attention.

– Oui, il a mal, Karel, il a très mal...

Nous pleurons tous les trois dans la nuit trop chaude, elle, moi, et le bébé, nu dans sa couche qui s'alourdit d'urine.

– Tu veux le prendre un peu ?

Non, je ne veux pas. Car ce qu'il y a de singulier avec Mohand, c'est qu'il m'inspire autant de pitié que d'effroi, autant d'amour que de répugnance avec ses yeux bouffis et son échine duveteuse – un duvet noir qu'il finira par perdre sans devenir plus agréable à regarder. Mon père, qui est aussi le sien, ne peut pas passer devant lui sans cracher de dédaigneuses comparaisons animalières :

– Regarde-le ton chimpanzé, t'es contente, hein ? T'as bien fait de le garder, ton crapaud !

Pour couronner le tout, Mohand a beaucoup de mal à téter et à déglutir, du fait de sa fente palatale : il s'étrangle, il recrache, et il faut toute la patience de ma mère pour lui faire avaler un peu de lait. Là

où les autres bébés prospèrent, prennent des joues, des plis, des fossettes, il reste émacié, souffreteux, exhalant l'odeur aigre de ses régurgitations permanentes. Il me dégoûte et j'évite de le toucher – sauf quand je ne peux pas l'éviter, comme cette nuit où ma mère me le fourre dans les bras.

– Assieds-toi. Tiens bien sa tête.

Je glisse une main sous cette nuque qui me paraît anormalement atone, molle, moite.

– Donne-lui ton doigt à téter : des fois ça le calme.

Hop, j'insère une phalange dans la petite bouche et je sens ses gencives s'en emparer avec avidité tandis que son bon œil s'efforce désespérément de se fixer sur moi.

– Tu vois, il te reconnaît.

Je ressens une bouffée d'affection subite et inédite pour ce petit frère si disgracié, ce petit frère que ma mère est seule à embrasser et câliner – à croire qu'elle ne les voit pas, elle, ses disgrâces, la lèvre fendue, le strabisme, le duvet animal... Elle le pouponne avec la même expression attendrie que s'il s'agissait d'un bébé normal. Tandis que je m'essaie à bercer Mohand sur mes genoux, ma mère s'accroupit à notre hauteur et reprend son chant. À ce moment-là, Hendricka fait irruption à son tour dans la cuisine, aussi éveillée et alerte que s'il n'était pas trois heures du matin.

– Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi Karel il a le droit de prendre le bébé ?

– Il a mal. On le berce.

Elle rejoint notre trio, qui prend tout à coup l'allure d'une famille ordinaire : une mère qui chante, un nourrisson qui s'endort sous l'œil vigilant de son frère et de sa sœur. Je me sens fier d'avoir réussi où ma mère avait échoué ; je me sens grand, vertueux, presque heureux – le cœur gonflé d'espoir. C'est peut-être moi le sauveur, après tout. En tout cas, en des moments comme celui-là, j'ai pu y croire et me bercer un peu de cette illusion.

NUIT, TU ME FAIS PEUR

Charlie Chaplin a joué dans ma vie un rôle déterminant. Céline Dion aussi. Cela dit, c'est le propre des stars planétaires que de bouleverser à leur insu la vie des larves qui végètent dans l'obscurité. Mon père voulait cesser d'être une larve : je ne peux pas le lui reprocher. Mais son ascension vers la lumière nécessitait des sacrifices humains, et pour ça je suis en droit de lui en vouloir à mort et de réclamer justice pour ses victimes, à commencer par moi.

Hendricka et moi continuons à écumer les castings et les auditions de toutes sortes. Il nous arrive d'être retenus pour de petits rôles ou de la figuration, mais ça ne fait pas l'affaire de Karl Claey's. Il n'est pas davantage satisfait par les quelques contrats publicitaires que nous avons décrochés, essentiellement des photos dans des catalogues de vente par correspondance. Ces photos ne font que lui inspirer de nouvelles salves de récriminations. Non seulement elles sont chichement rémunérées, mais il ne peut pas disposer de l'argent que nous gagnons. Il a découvert avec dépit qu'une législation protège les mineurs de la vénalité de leurs parents.

Ce qu'il veut pour nous, je finis par le comprendre, c'est un succès tel que la vie de toute la famille s'en trouverait bouleversée. Il a des exemples, évidemment, à commencer par celui de Céline Dion, dont il nous rebat les oreilles :

– Ils vivaient à seize dans leur petite baraque ! Elle avait même pas de lit à elle, tu te rends compte ! Et maintenant, ils sont millionnaires ! Elle leur a offert une maison à chacun ! Et je te parle pas du reste : les voyages, les grands restaurants... Ils ne se privent de rien. Et ils n'ont même plus besoin de travailler ! C'est inimaginable ce qu'elle peut gagner comme fric, i-ni-ma-gi-nable !

Il s'adresse à qui a le malheur de se trouver là, ma mère, moi, Hendricka. Le seul qu'il estime indigne de subir ses diatribes, c'est Mohand. Mohand n'a droit qu'aux coups et aux insultes. Comme je ne veux surtout pas qu'on m'inflige le même sort, j'adopte une expression neutre, avec un acquiescement de la tête de temps en temps.

Un autre déclic a lieu, un ou deux ans après le premier. Cette fois-ci je suis seul avec mon père. Non, pas exactement : avec nous attendent d'autres jolis petits garçons et d'autres parents en mal de succès mondial et de train de vie fastueux. Essentiellement des mères, d'ailleurs. Mon père est le seul homme. On nous a donné des bonbons, du Coca, et nous patientons tandis que les gens du casting entrent,

sortent, nous jaugent, prennent l'un de nous à part, reviennent, avec ou sans lui. J'ai l'impression que plusieurs auditions ont lieu en même temps, mais je peux me tromper. Au bout d'un moment, c'est à moi – et mon père me suit en traînant des pieds jusque dans une sorte de studio de danse.

– Bonjour Karel. C'est bien ça : Karel ?

Comme très souvent, mon prénom suscite une vague perplexité. Les gens hésitent entre Karl et Carole, se demandant si je suis bien un garçon. Portés longs, mes cheveux ajoutent à l'équivoque – comme y ajoutent probablement ma gracilité, mes cils de fille, mes joues lisses et facilement rougissantes.

– Oui, c'est Karel.

– Bon, Karel. Toute l'équipe a vu tes photos et les a beaucoup aimées. En plus, apparemment, tu as l'habitude de jouer.

– Euh, oui, un peu...

Mon père ne peut pas s'empêcher d'intervenir pour dévider mon palmarès. Mais il le fait l'air de rien, ou plutôt l'air de qui veut rendre service et faire gagner du temps à tout le monde. Quand il le faut, il sait très bien dissimuler ses humeurs chagrines et son acrimonie perpétuelle. Il a même mis au point un personnage assez charmant, oscillant entre modestie et fierté paternelle. Tout ça est joué, bien sûr, mais suffisamment bien pour qu'on s'y trompe. Finalement c'est lui qui aurait dû être comédien. C'est même devenu un motif supplémentaire de jérémiade : il aurait pu jouer dans des films, c'est juste qu'il a loupé le coche ; il avait une belle gueule, du talent, mais voilà, il s'est maqué trop jeune avec notre mère, a eu deux enfants coup sur coup, et maintenant voilà-t-il pas qu'il y a un triso dans la famille, comme s'ils n'étaient pas déjà suffisamment dans la merde.

– Bon, Karel, comme tu le sais, on a besoin d'un petit garçon qui sache à la fois jouer et danser. Et peut-être même jouer d'un instrument. Pas besoin que tu sois pro, hein, juste que tu aies quelques bases, et surtout, que tu sois capable d'apprendre vite. On a des profs pour ça, ne t'inquiète pas. En trois mois, tu peux faire illusion à l'écran.

Je n'en savais rien, évidemment. Ce n'est pas moi qui écume les annonces de casting. Apparemment, un biopic sur Charlot va être tourné par un grand réalisateur français. Mais chut, on ne nous dira pas le nom, juste que c'est un projet pharaonique, avec un casting international ; le comédien retenu pour le rôle de Chaplin adulte est une grosse, grosse pointure, mais là aussi on ne peut pas nous en révéler davantage, et pour interpréter Chaplin enfant, il faut un enfant particulièrement mignon, un brun aux yeux clairs si possible, mais aussi un enfant qui puisse faire un numéro de claquettes, chanter, jouer d'un instrument, faire des acrobaties et pourquoi pas du jonglage

ou du funambulisme : un enfant de la balle, quoi !

Je n'ai jamais entendu cette expression, mais d'emblée, je sens que je n'en suis pas un, moi, d'enfant de la balle... Je suis plutôt un enfant des quartiers, de ceux qu'on n'appelle pas encore « sensibles » mais dans lesquels on ne prend ni cours de piano ni cours de claquettes. On ne sait même pas que les claquettes existent. Les seuls instruments que j'aie vus de ma vie, ce sont les guitares du camp de gitans qui s'est sédentarisé à deux pas de ma cité. Certains des enfants du camp vont à l'école avec moi, quand ils y vont, ce qui fait que je traîne pas mal entre les caravanes, avec Rudy, Araceli, Shayenne... Rudy joue de la guitare, comme son père, son grand-père, ses oncles et ses cousins. Il a tenté de m'apprendre quelques accords, mais j'ai trouvé les cordes trop dures pour la pulpe tendre de mes doigts, ce qui fait que mon expérience d'instrumentiste a tourné court.

Je le regrette amèrement aujourd'hui, tandis que je me tiens raide comme un piquet devant trois adultes attentifs et souriants, comme ils le sont toujours en pareil cas. Je commence à avoir l'habitude de cette gentillesse. Je commence aussi à savoir qu'il n'y a rien d'autre à en attendre qu'une sollicitude très momentanée et finalement très utilitariste. Dès qu'ils auront déterminé que je ne fais pas l'affaire, ils ne seront même pas capables de feindre l'intérêt plus longtemps : leurs regards me traverseront, leurs voix se feront distraites, presque ennuyées. À charge pour mon père et moi de débarrasser le plancher au plus vite.

Cette fois-ci, je sens tout de même quelque chose qui va au-delà de l'admiration que suscite invariablement mon physique. J'entends leurs murmures flatteurs :

- Les yeux qu'il a ! En plus il est typé, non ?
- Mais comme l'était Charlot, finalement...
- Et puis, il est magnétique, cet enfant. Il dégage vraiment quelque chose.

– Tu es de quelle origine, Karel ?

Là aussi, j'ai appris à donner la bonne réponse, à ne pas faire état de ma famille belge, mais à mentionner que Loubna, ma mère, est kabyle – pas algérienne, mais kabyle. Le mot agit comme un détonateur :

- Ah, c'est pour ça, ses yeux...
- Ils sont beaux, les Kabyles, en général.

Tous les Kabyles que je connais ont les yeux marron – tandis que je dois à mon père le bleu sombre des miens, mais tant pis, c'est parti pour cinq minutes d'un enthousiasme ethnologique tout à fait infondé.

– Bon, Karel, tu peux nous parler un peu de toi ?

Je souris, redresse les épaules, et me lance dans un baratin qui a lui aussi fait ses preuves, des banalités mâtinées d'un soupçon de

misérabilisme, mais le tout prononcé d'une voix claire et assurée. Selon mon père, il est essentiel que l'on me voie comme un garçon éveillé, dynamique et plein de confiance en lui. Peu importe qu'en réalité je sois effrayé par à peu près tout, y compris ce que je suis en train de vivre, cette audition qui vire au cauchemar. Car voici qu'on me demande à présent de chanter quelque chose. Je me lance, à toute vitesse et les yeux baissés dans « Au clair de la lune ». La berceuse kabyle de ma mère ferait sûrement meilleur effet, mais je ne parle pas plus l'amazigh que l'arabe, alors va pour « Au clair de la lune ». Au silence qui suit ma prestation, je mesure son caractère insatisfaisant. Ça s'agit un peu autour de la caméra qui fixe pour toujours ce moment humiliant.

– Bon, on va passer à la danse. Tu aimes Michael Jackson ?

Michael Jackson, cet autre enfant de la balle... Je ne sais pas si je l'aime, mais les premiers accords de « Billie Jean » résonnent déjà dans le studio, et le directeur du casting m'incite à me lancer dans « une petite chorégraphie ». Je dois avoir l'air complètement paniqué, car il précise avec gentillesse :

– Improvise. Danse comme tu le ferais dans une boum.

Les boums, je sais ce que c'est, évidemment, mais je sais aussi que c'est réservé aux enfants des pavillons. Ni moi ni mes copains de la cité n'allons dans des « boums ». Je jetterais bien l'éponge, mais dans mon dos, je sens la présence de mon père se faire électrique, comme s'il crépitait silencieusement de fureur rentrée. Pas question de me défiler. Pour des raisons qui m'échappent, je décide de me mettre à genoux et de battre lentement des bras pendant quelques secondes, comme une mouette engluée de pétrole. Ces battements d'ailes sont interprétés comme le début de ma chorégraphie et je perçois un frémissement approbateur chez les adultes qui m'observent. Il faudrait maintenant que je me lève et que j'en vienne aux choses sérieuses, que je leur donne à voir ce dont je suis capable, mais justement, je ne suis capable de rien d'autre que de cette désolante pantomime, qui dure, qui dure, jusqu'à ce que le directeur du casting y mette fin avec un soupir :

– O.K., Karel, ce sera tout pour aujourd'hui.

S'ensuivent des minutes de flottement dont je ne garde pas un souvenir clair. Mon père a dû sortir fumer une clope et je suis seul entre deux portes, un peu perdu, un peu sonné, revivant encore cette interminable minute de honte et de confusion qui m'a vu cloué au sol, incapable de secouer la malédiction de mes membres engourdis – de ce corps inapte à la danse et à la légèreté. Et comme si cette première humiliation ne suffisait pas, voici qu'un autre petit garçon me succède devant la caméra et que j'assiste à son entrée sautillante dans le studio. Il est plus petit que moi, et mignon à sa façon, mais sans rien

de ce qui fait que les gens se retournent sur mon passage et sur celui d'Hendricka. À toutes les questions, il répond avec une ardeur joyeuse. Avec sa bonne bouille, ses fossettes et ses boucles châtaines, il n'a rien d'un Chaplin enfant, mais il est irrésistible. Il choisit de chanter « T'en va pas », et d'en tirer tous les effets mélo nécessaires :

– *Nuit, tu me fais peur, nuit, tu n'en finis pas, comme un voleur, il est parti sans moi...*

Je connais cette chanson. Comme la plupart des tubes, elle est arrivée jusqu'à moi braillée en cour de récré par mes camarades surexcités. Je connais cette chanson, mais là, je la prends dans la gueule. Peut-être parce qu'elle est chantée par un garçon de mon âge. Derrière la caméra, les adultes échangent des sourires ravis, visiblement emballés par le petit numéro de Matthieu – puisque tel est le nom de mon concurrent.

– O.K., Matthieu, c'est parfait.

C'est loin d'être parfait, pourtant : même moi je peux me rendre compte que la voix de Matthieu nasille et manque de justesse. Mais il emporte le morceau parce qu'il y croit, parce qu'il nous y fait croire et qu'on a mal pour lui, pour ce petit garçon qui ne veut pas que son papa le quitte :

– *Papa ne t'en va pas, on peut pas vivre sans toi, t'en va pas au bout de la nuit...*

Suis-je sensible, à huit ans, à l'ironie qui veut que je pourrais chanter exactement l'inverse, *Papa, va-t'en, on ne peut pas vivre avec toi* ? Oui, tout à fait. Je me fais même la réflexion que ma famille vit depuis longtemps dans une nuit qui n'en finit pas – et que c'est précisément la faute de *Papa*.

Papa... Je n'ai jamais pu l'appeler comme ça. Quand je lui parle, j'évite toute apostrophe. Ou alors je dis « Karl », ce qui n'a pas l'air de lui déplaire. Les larmes me montent aux yeux, mais elles ne m'empêchent pas de voir que Matthieu s'apprête à danser sur « Billie Jean ». L'air réjoui, il pirouette sur place, esquisse quelques pas, et hop, le voilà parti pour un moonwalk qui suscite rires et applaudissements dans le public.

– Il est trop, ce gamin !!

– Bravo, Matthieu !

Revenu de sa pause clope, mon père se tient derrière moi et fait perfidement écho à toutes ces exclamations : ouais, c'est ça, bravo Matthieu ! Au moins t'es pas resté planté comme un santibelli ! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour que mes gosses à moi soient pas foutus de bouger leur cul ! Putain, j'y crois pas !

Il parle suffisamment bas pour que je sois seul à l'entendre, ce qui n'enlève rien à mon humiliation. D'autant que Matthieu continue à danser avec une belle énergie et un plaisir communicatif. On sent qu'il

aime vraiment ça et qu'il doit passer des heures à s'entraîner devant son miroir. Comme avec « T'en va pas », il en fait des tonnes, pousse de petits cris à la Michael, claque des doigts – n'empêche, il est bon, il est vraiment bon. À l'instant seulement, je m'avise que sa mère se tient à l'autre bout du studio, les mains littéralement jointes d'admiration. Karl, lui, a commencé à me bourrer le dos de petits coups de poing, comme pour appuyer son discours vindicatif. Je ne le regarde pas, mais je suis bien sûr qu'il continue à arborer une expression aimable, tout en intensifiant la force de ses coups dans mon dos. De toute façon, personne ne s'occupe de nous : tous sont occupés à féliciter le petit Matthieu et sa maman.

Dans mon coin, je sens monter en moi une haine puissante et indistincte : Matthieu, sa mère, mon père, les gens du casting, tout ce monde me semble parfaitement odieux et méprisable. C'est si fort que je serre les poings et me mords la langue pour ne pas exploser à mon tour en exclamations amères. Je suis d'autant plus secoué qu'à cette haine se mêlent la honte, l'embarras et le sentiment de mon insuffisance – ce qui fait qu'en définitive, je sens bien que c'est moi que je hais.

ÉQUATEUR, MÉRIDIDIEN

À la suite de cette audition calamiteuse, mon père rajoute Michael Jackson à son panthéon d'enfants stars. Il va jusqu'à punaiser un poster de lui dans notre chambre : la couverture d'*Off the Wall*, avec un Michael radieux, adossé à un mur de briques – histoire de nous inspirer, ou de nous faire mesurer notre indignité face à une réussite aussi éclatante... Cette photo, j'en viens à la détester. Je n'ose pas m'en débarrasser, mais j'ai pris l'habitude de glisser de petits mots vengeurs entre mur et poster, des messages adressés à Michael, à mon père et au sien. Car mon père a entendu parler des méthodes éducatives du patriarche de la famille Jackson et entend nous les appliquer :

– Lui c'était à coups de ceinturon, alors estimez-vous heureux !

Comme il s'est mis en tête de faire de nous des danseurs accomplis, il s'est procuré une télé et un magnétoscope d'occasion dont il attend clairement un retour sur investissement. Cent fois, il nous fait visionner les clips de « Like a Virgin », de « Wake Me Up Before You Go Go », et bien sûr de « Bad » et de « Thriller ».

La première fois, « Thriller » me terrifie à un tel point que j'éclate en sanglots. Curieusement, Hendricka a l'air plus fascinée qu'effrayée, et tandis que je me cache les yeux, les siens suivent la progression saccadée des cadavres depuis leur tombe.

– Mais t'es vraiment une poule mouillée, mon gars ! Regarde Hendricka : est-ce qu'elle a peur ?

Je voudrais faire preuve du même sang-froid que ma petite sœur, mais c'est plus fort que moi : chaque fois que je tente de regarder ces bouches béantes, ces yeux excavés et ces chairs putréfiées, ma chair à moi se soulève, l'horreur me tord le ventre, et je finis par enfouir ma face dans un coussin. *'Cause this is thriller, thriller night, and no one's gonna save you from the beast about to strike...*

Encore une nuit qui n'en finit pas : décidément, je suis poursuivi. Je finirai, à force, par me faire à celle-là – celle des morts-vivants qui hurlent et dansent sous la lune – et par être tout aussi fasciné que ma sœur. Il me semble même que je tiens enfin quelque chose dont je peux parler à la récré, histoire de partager mon émoi avec Julien ou Sami :

– Eh, t'as vu le clip de Michael Jackson ? « Thriller » ! T'as vu comme ça fait peur !

Raté. Le clip date d'au moins quatre ans, autant dire une éternité

pour des enfants de huit ans. Je passe une fois de plus pour un pauvre gars, et je reste seul avec le plaisir trouble que je prends à voir Michael évoluer au milieu des zombies, sanglé dans son blouson rouge et noir. Mais de toute façon, mon père se fout de mon plaisir comme de mon trouble : tout ce qu'il veut, c'est que je devienne le nouveau Michael Jackson.

Des heures durant, dans la chaleur mourante de notre petit salon, il nous force à enchaîner les pas et à imiter des gestuelles. À la fin, nous tremblons d'épuisement et d'humiliation – car il ne cesse de railler nos maladresses – quand il ne se lève pas de son canapé pour nous singer impitoyablement. Le pire, c'est qu'il n'a aucun sens du rythme, aucune coordination, et surtout aucune idée de la façon dont la danse devrait s'enseigner. J'ai beau être terrifié, je suis sensible à la laideur et à l'absurdité du spectacle qu'il offre, surtout quand le roi de la pop défie les lois de la gravité à l'arrière-plan, enchaînant pointes et « lean » à 45 degrés.

C'est en sortant de ces séances éprouvantes que je ressens généralement le besoin d'écrire tout le mal que je pense du star-system paternel : j'arrache des pages de carnet que je crible de coups de Bic et orne de têtes de mort ou de tibias croisés, avant d'y calligraphier des sentences lapidaires : « Madonna = pute, Michael PD, marre de la vie, fuck off, JVTMP. »

Concernant la sexualité de Michael, je ne suis sans doute pas loin de la vérité – quant à JVTMP, ça reste d'abord un secret entre moi et moi, puis quelque chose que je partage avec Hendricka, lors de ces conciliabules sombres qui suivent une énième crise de rage paternelle, une énième explosion de violence, contre nous, contre ma mère, contre Mohand. Un jour, Mohand aussi sera dépositaire de ce secret, et il aura ce sourire que je n'ai vu qu'à lui, un sourire hésitant et oblique qui parvient à embellir son petit visage ingrat.

– Ça serait bien.

Il parle avec difficulté, sans qu'on sache si ces difficultés viennent de sa fente palatale, pourtant bien réparée, ou de ses sévères problèmes d'audition. Mon père attribue cette élocution à un retard mental et ne se prive pas d'imiter son benjamin, butant sur les mots et les déformant :

– Je-je-je-je m'ap-m'appelle-le-le Meuh-meuh-hand, je-je, je sss-suis un go-gol...

Mais en 1986, Mohand a trois ans, il ne parle pas encore et mon père a beau jeu de le traiter d'arriéré. Il sera le premier surpris quand Mohand fera ses débuts dans le langage articulé, certes en bégayant pas mal, mais avec des phrases élaborées. Je me souviens encore de la première. Il faut se figurer mon petit frère à l'âge de cinq ans, avec sa mâchoire trop étroite, son strabisme, ses problèmes de déglutition, et

cet air souffreteux qui fait que ma mère ne le sort qu'avec réticence. Car autant nous nous attirons sans cesse des compliments, autant son dernier-né impose un silence gêné au-dessus de sa poussette. Personne ne peut décemment s'exclamer qu'il est mignon. Il n'est pas mignon, il est affreux et même inquiétant. Ma mère a beau l'aimer, elle n'est pas aveugle à ses disgrâces – mon père dit ses « tares ». Les premières années, Mohand a effectivement l'air d'un débile léger, et son mutisme accrédite cette thèse, que mon père véhicule avec complaisance :

– Ce minot, il est pas normal ! Je sais pas où t'es allée le chercher, celui-là, mais il a rien d'un Claeys !

Il est bien placé pour savoir que ma mère vit claquemurée dans notre appart, et qu'elle n'a ni l'occasion ni même le désir de rencontrer d'autres hommes que son mari, mais tant pis : l'idée que Mohand tienne de lui la moitié de son patrimoine génétique le rend dingue. Il préfère les hypothèses infamantes ou extravagantes à la réalité qui veut que Mohand soit son fils au même titre que moi.

– À croire qu'il a été échangé à l'hôpital ! T'es sûre que tu l'as surveillé tout le temps ? Si ça se trouve, c'est celui d'un gitan. Y'en avait une dans la chambre d'à côté, de gitane, je me rappelle très bien. Avec toute sa smala ! Ça gueulait, ça faisait du djobi-djoba toute la journée, un vrai bordel !

Moi aussi, je me rappelle. Je me rappelle d'autant mieux qu'à ma visite à l'hôpital, je me suis trouvé nez à nez avec Rudy, Shayenne et Araceli, que je connaissais déjà de la maternelle. Yolanda, leur mère, venait elle aussi d'avoir son dernier, et ils erraient main dans la main dans les couloirs de l'hosto, comme ils le faisaient dans la cour de l'école. Tous les trois toujours. Nous ne nous étions pas dit un mot, nous contentant de nous dévisager. Dans la chambre de leur mère, on fêtait l'arrivée du bébé avec des clameurs joyeuses. Rien de tel dans la chambre de la nôtre, où l'atmosphère était plutôt à la perplexité : Loubna était sans doute en train de découvrir que son enfant n'était pas tout à fait comme les autres. Ce jour-là, en tout cas, elle ne nous a rien dit de son inquiétude ni du sentiment de pitié qui devait déjà lui broyer le cœur. Au contraire, elle nous a désigné avec tendresse le minuscule bébé dans sa cage de verre :

– Regardez, c'est votre frère, c'est Mohand.

Oui, c'était lui déjà, avec sa tignasse noire, sa pâleur cireuse et ses yeux bigles. Rien à voir avec le poupon rougeaud de la chambre d'à côté, un petit Lysandro que j'aperçus furtivement par la porte grande ouverte. De ça aussi, je me souviens, de ce nourrisson triomphalement brandi par son père, son oncle ou son cousin, et salué par des youyous enthousiastes que Mohand ne soulèverait jamais. Mais ce que j'ai compris par la suite, quand j'ai vraiment fait connaissance avec la famille Sastre, c'est qu'elle aurait accueilli avec la même joie

démonstrative un enfant moins beau et moins sain que Lysandro.

Quant à la première phrase de Mohand, elle tombe à table, un soir de novembre particulièrement sombre et venteux. Karl n'est pas là, ce qui nous permet de manger sans avoir l'estomac noué par l'appréhension. Dans ces cas-là, le soulagement transfigure Mohand. Il sourit, s'agite sur sa chaise, mastique avec enthousiasme et refuse énergiquement toute aide de notre part : il veut qu'on le laisse couper sa viande, saler ses pommes de terre et se servir de l'eau. Il a beau ne pas parler, il se fait très bien comprendre. En présence de Karl, au contraire, Mohand se comporte en bébé, ouvrant mécaniquement la bouche pour qu'on y enfourne des cuillerées de nourriture mixée. Mon père ne voit jamais le Mohand espiègle et vif auquel nous avons affaire ce soir-là, tandis que nous traînons à table, faisant durer cet exceptionnel moment de détente.

Comme une brusque bourrasque secoue la porte d'entrée, Mohand se fige et je lis l'angoisse sur son visage. Quand il prend conscience que c'est seulement le vent, il retrouve sa sérénité, déglutit sa bouchée de steak et demande :

– Ça veut dire quoi : « koiteurméridien » ?

Stupeur. Stupeur au-dessus du steak-purée. Ma mère se tourne vers son petit dernier, lui qui n'a jamais dit un mot en cinq ans, ne l'a jamais appelée, n'a jamais réclamé à manger ou à boire, se contentant de pleurer silencieusement quand il était malade ou quand son père le cognait.

– T'as dit quoi, Mohand ?

Ma mère demande, mais c'est pour la forme car elle l'a très bien entendu, et nous avec. Même prononcée avec peine, la phrase est tout à fait intelligible. J'éclate de rire :

– Tu veux dire « équateur méridien », c'est ça, Mohand ?

Il acquiesce. J'ai peu de mérite à l'avoir compris car je connais sa fascination pour « Il tape sur des bambous », la chanson de Philippe Lavil. Contrairement à nous, Mohand a toujours connu la télé dans le salon. La première chose qu'il fait en se levant, c'est de mettre M6. Ensuite, il se blottit sur le canapé en attendant que quelqu'un vienne lui donner son biberon, mais pas un instant il ne quitte le poste des yeux. Il aime surtout les clips et manifeste clairement ses préférences. Du moins quand Karl n'est pas là. En sa présence, il se garde bien d'occuper une place sur le canapé : il file s'accrocher aux jambes de Loubna, sans cesser pour autant de jeter de fréquents coups d'œil à l'écran. Il ne parle pas, enfin il ne parlait pas jusqu'à ce soir mémorable, mais j'ai toujours senti qu'il vibrait intensément à certaines chansons plus qu'à d'autres. Celle de Philippe Lavil l'amène systématiquement à vingt centimètres de la télé, yeux grands ouverts, bouche bée. Il y a si peu d'occasions de plaisir dans sa petite vie que

j'en plaisante avec lui :

– Ça te plaît, hein, bébé ? Tu l'aimes, cette chanson ?

Il me retourne des regards éloquents tout en hochant vigoureusement la tête. Il ne parle pas, mais ça fait longtemps qu'il comprend tout ce qu'on lui dit, ce qui fait que je ne partage ni le diagnostic méprisant de mon père ni la tendre inquiétude de ma mère à son sujet. Et puis je vois bien ce qui lui plaît tant dans ce clip : il ne s'y passe strictement rien, mais on a envie d'être avec ce mec dans son hamac, sous les palmes vertes et le faux soleil couchant.

D'une certaine façon, je pense que Mohand a perçu aussi une ressemblance physique entre Karl et Philippe Lavil : c'est la même minceur, les mêmes cheveux châains et un peu trop longs. La ressemblance s'arrête là : mon père a un type plus nordique et surtout un visage fermé – aux antipodes du crooner insulaire que Philippe Lavil joue à être. Mais si ça se trouve, dans la petite tête de mon frère, Philippe Lavil est un père : un père nonchalant et souriant alors que le nôtre est sombre et rongé par ses démons ; un père idéal dans un cadre de vie qui ne l'est pas moins. Toujours est-il que Mohand se lève dès qu'il entend l'intro de la chanson, ce petit démarrage tropical sur un roulement de percussions, immédiatement suivi par la voix suave du chanteur. Depuis quelque temps, il s'essaie même à danser, d'abord sur place, secouant les épaules et pliant les genoux, puis se lançant dans des pas plus élaborés. Pour un enfant de cinq ans qui a des problèmes moteurs en plus de tous ses autres problèmes, il s'en sort plutôt bien. Si ça se trouve, ce sera lui le danseur de la famille. J'ai eu le malheur de dire ça un jour devant mon père, déclenchant évidemment ses sarcasmes :

– Lui, un danseur ? Tu parles ! Tout juste s'il marche normalement !

De fait, Mohand a fait ses premiers pas à deux ans et ne s'est longtemps déplacé que sur la pointe des pieds.

– En plus, il est complètement sourd : pour la danse, ça aide pas !

On a effectivement détecté chez Mohand une hypoacousie, mais très légère. Il n'y a que mon père pour le considérer comme complètement sourd. À en croire les médecins, Mohand perçoit la plupart des sons, mais se fatigue plus qu'un autre lorsqu'il essaie de suivre une conversation. Ma mère a encaissé ce nouveau diagnostic avec d'autant plus de philosophie qu'il venait après toute une série de révélations autrement inquiétantes : entre son atrésie œsophagienne, sa cardiopathie et sa malformation rénale, Mohand a passé les premières années de sa vie à se faire réparer – et je compte pour rien le bec-de-lièvre dont on l'a opéré à trois semaines, histoire qu'il puisse s'alimenter correctement.

Le pire, dans l'histoire, ce sont bien sûr toutes les malformations qui touchent son système digestif. Ma mère n'en parle qu'à mots couverts,

et Mohand lui-même n'en parlera jamais, mais elles sont pour lui source de souffrances et d'humiliations sans fin. Je ne le comprendrai que tardivement, une fois mon petit frère enfin sorti de l'âge des couches. Par commodité, ma mère lui en a mis longtemps – jusqu'à ce qu'il décide lui-même de s'en passer, opposant sa ferme détermination aux mises en garde de ma mère :

– Tu es sûr ? Et s'il t'arrive un accident ?

Des accidents, il y en a eu, bien sûr, et j'ai récupéré plus d'une fois mon frère à la sortie de l'école, affublé d'un pantalon de rechange trop grand ou trop petit, et ayant fourré le sien au fond de son cartable. Dans ces cas-là, je ne dis rien, lui non plus, et tout le trajet du retour se fait dans un silence de plomb. Une fois arrivé à la maison, il s'enferme dans la salle de bains, où il s'efforce sans doute d'effacer les traces de l'*accident* avant que mon père ne s'en aperçoive. Malheureusement pour lui, mon père, quand il est là, s'en aperçoit toujours et prend des mines écoeurées – quand il ne cogne pas à la porte en hurlant :

– Tu t'es encore chié dessus ? Putain, tu me fous la gerbe !

Même si je devais vivre cent ans, je n'oublierais jamais le visage ravagé de Mohand quand il se décide à sortir de la salle de bains, rassemblant tout ce qui lui reste d'amour-propre et de dignité pour affronter tantôt les invectives, tantôt les railleries impitoyables, tantôt les exclamations dégoûtées de son propre père – et parfois tout ça en même temps. La seule chose qui puisse sauver Mohand de ce déchaînement ordurier, c'est la présence de Loubna. Quand elle est là, mon père se contente de signifier discrètement son écoeurément.

Elle, en revanche, n'est écoeurée par rien. Si en rentrant elle trouve son dernier fils enfermé dans la salle de bains, elle gratte doucement à la porte jusqu'à ce qu'il lui ouvre. À travers la cloison me parviennent les bruits de l'eau qui coule et le murmure feutré de leurs conciliabules, avec parfois un son strident, sauvage, sanglot ou cri de douleur. Ça peut durer des heures. À croire qu'ils aiment cette pièce, la seule à leur garantir un peu d'intimité.

Sans les voir, je les imagine, lui assis sur le rebord de la baignoire, elle savonnant slip et pantalon, encore et encore, jusqu'à faire disparaître toute trace de souillure, jusqu'à dissoudre dans l'eau et l'écume toute trace des infirmités de son fils. Il lui parle. Il n'y a qu'à elle qu'il parle comme ça, qu'il dit tout sans fard : les douleurs insupportables, la honte – et l'impatience d'en finir avec ce qui lui est le plus insupportable : ces *accidents* qui le maintiennent dans l'enfance alors qu'il voudrait tellement être un grand.

Sans les voir, je les imagine tandis que s'estompe l'odeur douceâtre de la merde dans la petite pièce embuée. Je les vois appuyant leurs fronts l'un contre l'autre, mêlant leurs larmes et leurs cheveux. Elle

caresse ses joues mouillées, elle lui chuchote des phrases d'espoir et de consolation, et peu à peu, il cesse de pleurer et desserre ses poings crispés par la rage. Quand ils finissent par sortir, il a retrouvé son petit visage habituel, sa mine un peu butée, son regard qui fuit le nôtre. Mais son visage, son visage à elle, est presque effrayant car il resplendit.

Tant de fois... Tant de fois j'ai assisté à cette transfiguration, sachant bien qu'Hendricka et moi n'y avions aucune part, que seul Mohand pouvait lui donner cet éclat et cet air de défi : pommettes enflammées, yeux brillants, sourire énigmatique.

Tant de fois aussi, j'ai assisté à leur départ précipité pour l'hôpital en me demandant qui allait s'occuper de nous. Impossible de compter sur Karl : dans ces cas-là, il gueule qu'il n'a pas l'intention de rester à la maison, comme un con, à s'occuper des gniards. Tant pis : on ira chez Farida. Et très vite, on n'ira plus chez personne : je suis assez grand pour prendre soin de moi et de ma sœur.

Ma mère s'en va. Elle nous laisse avec le mystère irrésolu de sa splendeur. Elle nous laisse avec la conviction inquiétante que nous ne lui suffisons pas, et qu'il n'y a que Mohand qui puisse la rendre heureuse avec ses souffrances et ses infirmités.

Il n'y a que Mohand qui puisse la rendre heureuse avec son malheur.

COLLINE

Notre enfance chaotique a ceci de bon que très vite, nous sommes complètement libres d'aller et venir. Karl a beau vouloir jouer les managers, il est tout de même très absorbé par ses affaires obscures, de petits deals foireux qui lui rapportent tout juste de quoi boire et fumer. Ma mère n'est pas moins occupée, avec son job à la boulangerie et les soins incessants que réclame l'état de Mohand. Dès mon plus jeune âge, je m'aventure dans le dédale de la cité, ses barres, ses coursives et ses caves. Il ne me faut pas beaucoup plus de temps pour découvrir que le monde s'étend bien au-delà de ce périmètre bétonné.

Derrière la cité, il y a la colline. La ville s'arrête net, et nous en sommes la dernière excroissance. Ou presque. Car entre cité et colline, dans un vallon pulvérulent en été et fangeux en hiver, sont venues s'installer des familles de voyageurs. Au départ, il s'agissait plutôt d'un bidonville, quelques bungalows à toit de tôle, mais avec le temps, les caravanes se sont multipliées, et à la fin des années quatre-vingt, une centaine de personnes y vit – des manouches, des yéniches, et surtout des gitans. À la cité, on appelle cet endroit « le passage 50 », et on n'y va jamais. On se contente d'en parler avec mépris – et donc de se sentir soi-même moins méprisable.

C'est Rudy qui m'y introduit – peut-être parce que nous sommes dans la même classe depuis la maternelle et que sans sympathiser vraiment, nous nous sommes reconnus pour ce que nous sommes, à savoir des parias. Aussi extrêmes l'une que l'autre, ma beauté et ma pauvreté se conjuguent pour inspirer de la méfiance aux autres enfants. Je suis mal habillé, je n'ai pas de bonbons à partager à la récré, et je ne connais rien de ce qui me permettrait de briller à leurs yeux – ni les joueurs de foot, ni les stars, ni les dessins animés.

Rudy est encore pire, mais dans un autre genre. Il arrive le matin essoufflé et suant dans son jogging. Plaqués au Pento, ses cheveux se rebellent dès la première heure de classe. Fasciné, j'assiste à cette rébellion, la façon dont, mèche après mèche, ils craquellent leur gangue de gel pour se dresser en une crête charbonneuse et rigide sur le crâne de mon camarade. Un camarade qui se refuse d'ailleurs à toute camaraderie. Rudy ne vient en classe que pour en attendre la fin, le moment où il pourra bondir dans la cour, rejoindre ses sœurs ou ses cousins avec lesquels il passe obstinément toutes les récréations. Le reste du temps, il se tient rigide à son bureau – où la maîtresse a

beaucoup de mal à le faire asseoir. Si elle le laissait faire, il préférerait de beaucoup aller et venir dans la salle de classe, tripoter les rideaux, ouvrir les armoires, broyer les craies, ou cribler les murs de coups de compas – le tout sans agressivité, juste histoire de s'occuper. Avec Rudy, tout se passe très bien tant qu'on n'exige pas de lui qu'il ouvre un cahier, lise un livre ou prenne un stylo. L'ayant compris, la maîtresse ne lui demande rien d'autre qu'une immobilité et un silence relatifs – et s'il a beaucoup de mal avec l'une, l'autre ne lui réclame aucun effort : tout juste s'il grogne pour demander à aller aux toilettes.

Pour autant, Rudy n'est pas plus muet que Mohand. Simplement, il réserve sa conversation aux membres de sa famille. À croire que les autres enfants de l'école n'existent pas. À croire que l'école elle-même n'existe pas – ou plutôt, qu'elle est pour lui une réalité tellement atroce qu'il la refuse. C'est apparemment la même chose pour Shayenne, sa jumelle, et pour Araceli, sa grande sœur – sans parler de Bradley, Sara et Raymond, qui vont aussi dans notre école et y mettent la même mauvaise volonté maussade.

Cette maussaderie se dissipe sitôt le portail franchi, quand le soulagement les rend hystériques. Je les suis souvent jusqu'au camp, à distance, histoire de baigner dans leur sillage de joie pure et sauvage, histoire aussi de profiter de leurs moments d'affabilité. De fait, à chaque fois que Rudy remarque ma présence, il me tend avec enthousiasme un paquet de biscuits ou une bouteille de Fanta. Je lui suis d'autant plus reconnaissant de cette munificence que le goûter, chez moi, c'est le pain que ma mère rapporte de la boulangerie – des baguettes ou des *restaurants* de la veille, trop rassis pour être vendus. Avec un peu de beurre ou de confiture, et encore pas toujours. Du coup, je rêve de ce que les autres sortent de leurs sacs à quatre-heures. Les *Pépito*, les *BN*, les *Prince* ou les *Captain Choc* : tout me fait envie. Rudy doit l'avoir compris car il me fait profiter de ses victuailles avec une générosité dont je conclus que les gitans sont riches. Beaucoup plus riches qu'ils n'en ont l'air.

À ma première arrivée au camp, je suscite autant d'étonnement que j'en éprouve. On fait cercle autour de moi et les commentaires fusent, incompréhensibles pour la plupart.

– On parle calò, nous, m'informe Rudy, avec une certaine fierté.

Le camp est petit. Il regroupe quelques caravanes et entasse pas mal de ferraille et de gravats de provenances diverses. Yolanda est là. La mère de Rudy et de Lysandro, le quasi-jumeau de Mohand. Il est là lui aussi. Un bambin de quatre ans bâti sur le même modèle que ses frères et sœurs : brun, massif, la face un peu plate. Une fois de plus je mesure combien mon propre petit frère fait peine à voir en comparaison des enfants de son âge. À quatre ans, il est malingre, marche à peine, suce son pouce toute la journée, et n'a pas encore

prononcé sa fameuse première phrase.

Yolanda se tient à l'écart, fumant rêveusement sa cigarette. Elle est la seule à ne pas se joindre au chœur d'exclamations qui saluent ma beauté – pas besoin de comprendre le calò pour comprendre que mon physique exceptionnel suscite un certain émoi. J'ai l'habitude de cet émoi, et j'en tire d'autant moins de fierté que c'est finalement au nom de ce physique exceptionnel que mon père me traîne de casting en casting.

Il faut croire que les enfants Sastre tiennent de leur père, car Yolanda est menue et blonde, avec un visage cireux, à mille lieues des traits andins de sa progéniture. Ce jour-là, elle ne me parle pas, et de toute mon enfance, j'aurai très peu l'occasion d'entendre le son de sa voix. Mais là aussi, le contraste est frappant, entre les vociférations de Rudy ou Araceli, et les murmures sibilants de leur mère. Elle a beau se taire, il ne m'échappe pas qu'elle m'observe. Il me semble même qu'elle a marqué un temps de stupeur horrifiée en me voyant débouler. J'ai à peine le temps de m'en alarmer que surgit Jacinto, son encombrant mari. Jovial, dépoitraillé, des chaînes en or brinquebalant sur le thorax, il ressemble à une caricature de gitan, même à mes yeux peu avertis.

– Comment tu t'appelles ?

– Karel.

– Tu vas à l'école avec Carlos ?

– Avec qui ?

– Rudy, si tu préfères. Son nom entier, c'est Carlos-Rudy. Il est sage, à l'école, Rudy ?

– Oui.

De fait, Rudy est irréprochable sur le plan de la conduite. Tout juste s'il remue un peu trop sur sa chaise.

– T'habites où, Karel ?

– Cité Artaud.

– Ah ouais : t'es un voisin, alors. Y'a ma sœur qui habite à Artaud : Choucha. Tu la connais ?

– Oui.

Tout le monde connaît Choucha, à Artaud – même si on la prend généralement pour une Arabe, ce qu'elle n'a jamais pris la peine de démentir. Ordinairement discrète, elle se met à sa fenêtre dès qu'elle a un peu trop bu. De là, elle interpelle les passants, et finit tôt ou tard par pousser la chansonnette. Rien que de la variété française, avec une prédilection pour Goldman et Balavoine. Elle aime bien ma mère et il lui est déjà arrivé de nous garder. En général, elle nous plante devant la télé, mais elle est gentille et gaie, ça nous change. Ma mère est gentille, mais triste. Quant à mon père, il est aussi sombre que cruel.

D'un geste de la main, Yolanda nous disperse, nous intimant d'aller

jouer plus loin et si possible hors de sa vue. Qu'à cela ne tienne, j'en ai assez vu pour une première visite, et Rudy m'entraîne déjà en direction de la colline, l'un des seuls endroits où l'on m'a formellement défendu d'aller. Selon mon père, ça grouille de toxicos et de *pervers*. Comme c'est précisément grâce à lui que je m'y connais en toxicomanie et en perversité, ses mises en garde ne m'effraient pas, et je suis juste excité à l'idée de m'y aventurer avec des enfants de mon âge : Rudy et ses sœurs, mais aussi toute une ribambelle de minots gitans dépenaillés.

Nous grimpons d'abord un raidillon escarpé et jonché de détritrus : bouteilles ou canettes, paquets de clopes, emballages de confiseries, comme si la ville mettait du temps à relâcher son emprise. Plus haut, les détritrus s'espacent, et nous finissons par arriver sur un plateau étroit et broussailleux.

– On joue !

Dotée de la même voix de stentor que son frère, Araceli semble aussi être dotée de son esprit de décision. C'est étrange d'ailleurs, car elle lui ressemble beaucoup plus que Shayenne, qui est pourtant sa jumelle. Grands et gros pour leur âge, Rudy et Araceli ont un type aussi hispanique que possible, alors que Shayenne est un peu plus menue et un peu moins brune – sans avoir pour autant la blondeur de Yolanda.

Je ne sais pas à quel jeu nous sommes censés jouer, mais en un instant les petits gitans s'égaillent dans la colline, me laissant seul sur mon promontoire. De temps en temps, un cri bref me parvient – mais aussi des grognements, des craquements de branchages et des bruits sourds, comme si quelqu'un tombait lourdement. Alors que j'en suis encore à me demander ce que je vais faire, une main brûlante attrape la mienne : c'est Shayenne.

– Cache-toi : il faut pas qu'on te trouve.

Elle m'entraîne plus haut, sur un sentier à peine matérialisé entre les cades et les argelas qui me griffent les chevilles. Il est si raide que nous grimpons en nous aidant des grosses roches blanches qui affleurent çà et là.

– Attention !

Imitant Shayenne, je m'accroupis à même le sol, tandis que Rudy passe, un peu en contrebas mais à deux pas de nous.

– Il nous a pas vus !

Comme je ne tarde pas à le comprendre, les règles du jeu sont simples et brutales : il faut fuir, se cacher, repérer les autres avant qu'ils ne nous repèrent, pour leur sauter dessus et les jeter à terre. Personne ne compte les points, et il n'y a ni gagnants ni perdants, ni fin du jeu à proprement parler : au bout d'un moment, on finit par se rendre compte qu'on est tout seul dans la colline et qu'il faut rentrer.

C'est en tout cas ce qui m'est arrivé la première fois.

Mais avant ça, il y a ce moment où je me retrouve accroupi face à Shayenne sous un buisson épineux, un peu gêné de cette proximité avec son petit corps compact. Son regard cherche le mien et son sourire s'élargit, mais nous ne parlons pas. Comme le dit souvent Jacinto à propos de son épouse muette ou de ses enfants taciturnes : *les yeux servent de langue*. Ceux de Shayenne sont bruns et frangés de cils drus. À l'emplacement des sourcils, son front fait comme un petit bourrelet velouté – et les sourcils eux-mêmes sont deux plumes lustrées que je meurs d'envie de caresser pour en éprouver la douceur. Tandis qu'elle me dévisage avec intensité, une fossette creuse par intermittence sa joue duveteuse, comme si Shayenne tout entière palpait selon un rythme secret.

Je ne la connais pas encore assez pour savoir que c'est bien le cas et qu'elle vibre et frémit suivant ses propres fréquences intimes, même si elle le laisse rarement paraître. Je ne la connais pas, mais je vais apprendre à le faire durant toutes ces années où nos vies vont se trouver tragiquement mêlées – je vais apprendre à l'aimer, aussi, pour mon malheur comme pour le sien. Ça non plus, je ne le sais pas encore, même si quelque chose dans la légèreté de l'air et les effluves printaniers de ce jour-là aurait dû m'alerter : les torches d'asphodèles allumées un peu partout dans la colline, le vol incessant des abeilles, grisées par les sucres et les pollens, comme je le suis moi-même par cette fille qui me regarde avec ferveur.

À neuf ans, nous sommes trop petits pour savoir que faire de cette ferveur, et Shayenne s'enfuit avant que nous ayons prononcé le moindre mot ou esquissé le moindre geste. Je reste seul à mon poste d'observation entre efflorescences calcaires et cistes en fleur. Au bout d'un moment, les cris des autres s'éloignent et je deviens sensible au bruissement propre à la colline : les bourdonnements, les chants d'oiseaux, les inexplicables craquements de branches. Par désœuvrement, j'aligne d'abord cailloux et brindilles dans la poussière, avant d'entreprendre de graver mes initiales dans l'écorce tendre d'un cade. J'ai envie de laisser une trace, quelque chose que je pourrais revenir voir de temps en temps pour me remémorer ce moment de bonheur.

K.C. Je contemple d'abord avec satisfaction les entailles pâles que la pierre a faites sur le tronc de l'arbuste, puis la tristesse me rattrape. C'est même plus que de la tristesse. Mes mains tremblent, mon cœur cogne. Quelque chose est en train de m'arriver, mais quoi ? Pourquoi la colline ensoleillée me fait-elle soudain l'effet d'un endroit inquiétant ? K.C. Je fixe mes initiales, d'abord sans comprendre, sans bien analyser les composantes de mon trouble – puis je les prononce à mi-voix et la lumière se fait.

SUR LE TOIT DU MONDE

Le 26 mai 1993, Mohand découvre à son tour le passage 50. Rien n'y a changé depuis ma première visite, sauf que justement, je n'y suis plus un visiteur. À l'exception notable de Yolanda, les gitans me traitent comme l'un des leurs. Ils n'ont d'ailleurs pas mis longtemps à m'envoyer nettoyer les pare-brise aux feux rouges, avec l'un ou l'autre des enfants Sastre. Selon Jacinto, ça marche d'autant mieux que l'enfant est mignon : les gens s'attendrissent et filent leur petite pièce. De fait, il n'est pas rare que les conducteurs assortissent leur obole d'un mot gentil sur mes beaux yeux – bien que j'aie salopé leurs vitres avec mon éponge ruisselante d'eau noire. Rudy est formel :

– Ils veulent te niquer, mon frère !

À force de jeux et de vagabondages partagés, Rudy est effectivement devenu un frère pour moi, bien que nos chemins aient bifurqué après l'école primaire : à moi le collège, à lui une section d'éducation spécialisée où il attend impatiemment d'avoir seize ans pour fuir définitivement l'institution.

À quinze ans tous les deux, tous les trois en comptant Shayenne, nous laissons désormais le nettoyage des pare-brise à une nouvelle escouade d'enfants plus jeunes. Quand il n'est pas dans son école, Rudy fait un peu de mécanique avec son père. Il vend aux puces, aussi, et il n'est pas rare que je passe mon dimanche avec lui sur le stand. Enfin, le stand, c'est vite dit : plutôt une bâche sur laquelle nous avons étalé des jantes et des enjoliveurs.

Mohand est parfaitement au courant de mes accointances avec les gitans, et ça fait longtemps qu'il me tanne pour que je l'emmène au camp. Si Loubna n'était pas là, je l'aurais fait depuis un moment, mais autant Hendricka et moi sommes libres de nos allées et venues, autant elle s'efforce autant que possible de maintenir Mohand dans son orbite débilite :

– Il est fragile ! Y'a des tas de microbes chez les gitans ! Il va encore choper un truc...

– N'importe quoi : c'est super-propre, chez eux ! Plus propre qu'ici, je te signale.

J'ai toujours vu les enfants du passage balancer avec enthousiasme d'énormes sacs-poubelles sur la voie publique, sans se soucier des emplacements ou des bennes dédiées à cet effet, mais c'était leur façon de maintenir la saleté à l'extérieur, dans le monde impur des gadjos. Dans l'enceinte du camp proprement dit, s'appliquent des règles

d'hygiène à la fois drastiques et opaques. J'ai renoncé à y voir clair, mais je constate que les femmes du camp, Yolanda comprise, passent leur temps à nettoyer leur caravane et à laver leur linge, en séparant scrupuleusement les vêtements du *bas* des vêtements du *haut*. Ça n'empêche pas les enfants d'avoir souvent les ongles noirs et les cheveux emmêlés. Inversement, ma mère nous tient tous les trois à peu près propres, mais fait très rarement le ménage. Je dors sur des draps raides de crasse et mange sur une table où traînent les reliefs du repas de la veille, ce qui serait impensable pour Yolanda, Sara ou Dadine.

Ce jour-là, Mohand a réussi à vaincre les réticences maternelles pour m'accompagner dans cet endroit mythique dont je lui rebats les oreilles depuis des années. Hendricka est là aussi, mais pour elle ce n'est pas une première : sans être aussi familière des lieux que moi, elle vient souvent jouer avec les filles et fasciner tous les garçons, à commencer par Rudy :

– Vé, ta sœur, elle est trop belle. Si elle était pas gadjé...

De fait, la beauté d'Hendricka a tenu ses promesses, et à moins que la puberté ne vienne enrayer le processus, elle est partie pour être tout bonnement splendide. Sa carrière d'enfant acteur s'est poursuivie, et elle tourne de temps en temps dans de petites productions locales. On ne peut pas dire que ça décolle vraiment pour elle, mais elle a quand même plus de succès que moi, qui dois me contenter de figuration. De toute façon, ça ne fait pas du tout l'affaire de Karl, qui, sans renoncer à ses fantasmes de starification, s'est lancé dans des trafics plus lucratifs que la traite de ses propres enfants.

Yolanda manifeste à Hendricka la même aversion qu'à moi, et je suis curieux de voir comment elle accueillera Mohand. À dix ans, celui-ci est plus petit que les enfants de son âge, plus frêle aussi. Son bec-de-lièvre se voit à peine, mais son strabisme divergent a été d'autant moins corrigé qu'il refuse de mettre ses lunettes. Depuis peu, il s'est fait couper les cheveux comme Chris Waddle : longs derrière et courts devant.

Contrairement à moi, mon frère s'y connaît en foot, et il ne se console pas de ce que Waddle a quitté l'OM. Dribbles, talonnades, feintes de corps : Mohand est intarissable quand il s'agit de sa dernière idole en date. Car des idoles, il en a déjà eu beaucoup. J'ai déjà parlé de Philippe Lavil, mais il y a eu aussi pas mal de joueurs de l'OM et d'animateurs télé, Michael, Prince, et surtout Freddie Mercury, qu'il a découvert un an seulement avant sa mort et dont il porte encore le deuil. Il y aura ensuite Akhenaton et Zinedine Zidane – avant que mon frère ne finisse par renoncer à l'idolâtrie pour devenir lui-même une idole.

Au moment de passer l'enceinte du camp, Mohand marque un temps

d'arrêt, sans doute intimidé à la pensée d'être examiné par tous ces regards étrangers. Il est timide, presque sauvage, et sa scolarité n'a rien arrangé. Bien qu'il n'en ait jamais rien dit, je crois qu'il a essuyé pas mal de moqueries et de brimades. Je le regarde. Une veine bleue palpite sur sa tempe fragile, et son œil droit roule un peu dans son orbite, comme à chaque fois qu'il est stressé.

– Ça va ?

– Oui.

– Ils sont gentils, tu sais : ils vont pas te manger.

– Je sais.

C'est lui qui tire sur ma main, maintenant. Car je n'aurai rien dit de Mohand si je ne précise pas qu'il est extrêmement déterminé – et je préfère ne pas savoir dans quelles conditions éprouvantes s'est construite cette détermination. En fait, j'en sais déjà bien trop ; j'ai assisté à bien trop de scènes où Karl hurlait à Mohand sa haine et son dégoût de l'avoir enfanté, où il le poursuivait à coups de pied ou de poing. J'ai déjà raconté la fois où il avait menacé de le passer par la fenêtre, mais il y a eu aussi celle où il lui a ouvert la lèvre d'une gifle brutale, celle où il l'a assommé contre le mur du salon, celle où il l'a maintenu sous l'eau glacée de la douche. C'est arrivé. Tellement de fois...

J'en rêve. Aujourd'hui encore. Je rêve que mon père est vivant. Or il est mort depuis longtemps. Dans mes rêves, il enserme la nuque de Mohand d'une main tandis que l'autre s'enfonce dans sa bouche jusqu'à provoquer ses haut-le-cœur. Ça aussi, c'est arrivé. Et dans mes rêves comme dans la réalité d'autrefois, je ne fais rien pour défendre mon frère.

La plupart du temps, je me terre dans ma chambre avec Hendricka, tout aussi effrayée que moi. Quand nous nous risquons à de faibles protestations, elles ne font qu'accroître la rage de Karl et attirer l'attention sur nous. En tout cas, telle est l'histoire que je me raconte, l'alibi que je me suis fabriqué pour justifier le fait que pas une fois en dix ans je ne me suis interposé entre mon père et mon petit frère, celui qui aurait toutes les raisons du monde d'être protégé compte tenu de sa faiblesse et de ses infirmités.

Le pire, c'est que j'en ai parlé à Mohand, une fois. Karl avait profité de l'absence de Loubna pour l'enfermer dans la penderie pendant des heures, avant de l'en sortir pour une énième séance de coups et d'humiliations. Mohand avait dans les sept ans, et déjà un long passé d'enfant martyr derrière lui. Quand je l'ai retrouvé, blotti sous sa couette, il avait les yeux dans le vague, mais il ne pleurait pas. Je me suis glissé contre lui :

– Il t'a fait mal ?

– Non.

- Tu sais, si j'avais dit quelque chose, il t'aurait tapé encore plus.
- Je sais.
- Quand j'aurai quinze ans, je serai plus fort que lui, et c'est moi qui le taperai : tu verras.
- Je sais.

Rabattant sur nous l'épaisseur molletonnée de la couette, il a mis fin à la conversation et entamé un de nos jeux habituels, à base de bourrades et de chatouilles, un jeu d'enfant de sept ans qui voulait dissiper le drame. Quand ma mère est rentrée, elle nous a trouvés dans le lit, échevelés et en sueur de nous être battus pour rire :

– Karel, t'es pas un peu grand pour jouer à la bagarre ? En plus tu vas lui faire mal, à ton frère !

À croire qu'elle ne sait pas qui fait vraiment du mal à mon frère. Il me regarde, je lui rends son regard. Cette fois-ci encore, il ne dira rien, il ne se plaindra ni d'avoir été battu, ni d'avoir été abandonné par ceux-là mêmes qui devraient le protéger, à commencer par moi. Au contraire, il rit de plus belle et se relève d'un bond. Il me semble même lire du défi dans son attitude : regardez, je vais bien, ne vous inquiétez pas pour moi, je suis plus fort que vous ne le pensez.

À l'arrivée de Mohand au passage 50, Yolanda fume devant la porte de sa Fendt. Comme à chaque fois ou presque. J'étais curieux de voir sa réaction ? Eh bien je ne suis pas déçu. Alors que depuis quatre ans, je suis le meilleur ami de ses trois aînés, elle feint généralement de ne pas remarquer ma présence. Même chose avec Hendricka. Mais en voyant arriver Mohand, elle éteint soigneusement sa clope pour s'avancer au-devant de lui, le scrutant avec une insistance presque gênante et très inhabituelle chez elle.

– T'es le frère de Karel ?

C'est la première fois qu'elle prononce mon prénom en ma présence, et j'acquiesce en même temps que Mohand.

– Oui.

Elle a l'un de ses rares sourires, mais un sourire sans joie : c'est plutôt comme si l'arrivée de Mohand l'amusait pour des raisons connues d'elle seule. Il me faudra attendre encore un an pour savoir à quel point c'est le cas, mais pour l'heure je me contente de noter qu'elle lui fait plutôt bon accueil, poursuivant son petit interrogatoire :

– Tes parents savent que t'es là ?

– Oui.

– Ils disent rien ?

Mohand hausse les épaules avec désinvolture. Il n'a pas encore appris à se passer de ses parents, mais il ne se retrouve ni dans les avertissements inquiets de sa mère ni dans le discours haineux de son père. Yolanda éclate de rire et pose brièvement sa main sur l'épaule de mon frère :

– Il me plaît, celui-là !

Je ne vois pas ce qu'il a fait pour lui plaire, et j'accueille ce jugement favorable avec un certain dépit, car je courtise Yolanda depuis quatre ans sans aucun résultat. Les réactions des autres gitans me prennent moins au dépourvu : si Mohand est bien accueilli, c'est d'abord parce qu'il est mon frère. Il se peut aussi que ses disgrâces jouent pour lui : la cicatrice sur sa lèvre, son strabisme, sa maigreur. Là où on lui fait généralement bien sentir sa différence, les gitans mettent un point d'honneur à la compenser par des assauts de gentillesse et d'affection. La différence et l'ostracisme, ils connaissent, y compris dans ce quartier oublié de Marseille, où personne ne vient jamais et où eux-mêmes sont implantés depuis plus de vingt ans. Même à la cité Artaud, ils sont honnis. Et pourtant, la cité Artaud, ce n'est pas précisément le haut du pavé. C'est même plutôt un lieu de relégation pour marginaux en tous genres, à commencer par mes parents.

Ce soir-là, c'est la finale de la Ligue des champions, et Rudy m'a proposé de venir suivre le match au camp. J'ai beau avoir grandi, je m'intéresse toujours aussi peu au foot. J'ai juste appris à mimer ma passion pour l'OM de façon convaincante. Ce soir est un grand soir puisque l'OM peut remporter la coupe contre le Milan AC, mais je m'en fous complètement.

Je soupçonne mon père d'être tout aussi indifférent au foot que moi, mais il est quand même parti assister à la finale chez des amis. Ma mère doit être chez Choucha, la sœur de Jacinto, celle qui habite à deux pas du camp sans jamais y mettre les pieds, celle qui ne parle jamais de ses origines. Aussi grande que Jacinto est petit, les épaules carrées, la boule à zéro, Choucha est physiquement effrayante, mais plus je la fréquente et plus je perçois sa douceur. Jusqu'ici, je n'ai jamais osé lui dire que j'étais au courant de ses liens avec la famille Sastre, mais si ça se trouve elle sait parfaitement que je fréquente assidûment ses neveux et nièces. En tout cas, c'est une vraie supportrice de l'OM, elle, et ce soir, toutes les femmes du bâtiment A vont se retrouver chez elle, avec des olives, des baghrir, des hasbane, de la chouchouka – sans compter une avalanche de gâteaux. Même ma mère a fait sa kesra, elle qui déteste cuisiner, et nous nourrit de chips et de blancs de dinde.

Chez les Sastre, on s'est contenté d'installer la télé dehors, un modèle beaucoup plus récent et beaucoup plus gros que le nôtre. Dès le début du match, je décroche complètement, me contentant de manger tout ce qu'on me propose, les brochettes d'agneau, les merguez, la salade de tomates, et même le roulé à la confiture fait par Dadine. À côté de Mohand se tient justement la dernière fille de Dadine, Ashley, six ans, aussi éclatante de santé qu'il est malingre.

Dadine a dû remarquer ce contraste cruel, car elle enfourne d'autorité un morceau de gâteau dans la bouche de mon frère :

– Mange, que tu ressembles à une favouille ! Elle te donne quoi à manger, ta mère ?

Le pauvre Mohand a bien du mal à se dépêtrer de sa bouchée trop grosse et de la sollicitude envahissante de Dadine. Il me cherche des yeux avec inquiétude et je vole à son secours :

– Il peut pas manger beaucoup : il est malade. Crache le gâteau, Mohand, si t'arrives pas à le manger.

Je vois bien qu'il n'ose pas cracher, mais le fait est qu'il est allergique à plein de choses, y compris les œufs, sans compter qu'il ne peut manger que de petites quantités à la fois, et que Dadine l'a déjà bourré de viande. Autour de nous fusent des exclamations incompréhensibles pour moi, des précisions techniques, des noms de joueurs italiens que je ne connais pas, Rossi, Van Basten, Massaro – Papin, aussi, que je prenais jusque-là pour un Marseillais. Je m'ennuierais un peu si je ne sentais pas la présence de Shayenne derrière moi. Elle fait souvent ça. Se glisser derrière moi, sans un mot, mais de façon à ce que je sente son souffle sur ma nuque. À quinze ans, nous avons évidemment arrêté de jouer à cache-cache dans la colline, mais depuis quelque temps, Shayenne me signifie qu'elle est prête pour d'autres jeux.

– Tu viens ?

– Où ?

– Je sais pas : dans la colline. Ou chez toi – puisque y'a pas tes parents. On rentrera avant la fin du match.

– Ouais, d'accord.

Au moment où je m'apprête à m'éclipser, Mohand me jette un nouveau regard alarmé :

– Tu vas où ?

– T'inquiète, je reviens. Et puis y'a Hendricka.

Hendricka est avec Araceli, Marie-Agnès et Lourdès, ses grandes copines. Elles aussi ont grandi, pris des seins, des fesses, des hanches – la championne en la matière étant Araceli, bien partie pour ressembler à Choucha, dont elle a la stature à défaut du crâne rasé. Les filles ont passé ce début de match à bavarder précipitamment et à rire comme des folles, sans oublier de servir et desservir la table où s'amoncellent les victuailles. Hendricka est la plus jeune, mais la plus spectaculaire, avec ses yeux clairs, sa bouche charnue, ses lourdes boucles noires, et j'ai noté que les trois autres faisaient tacitement allégeance à cette splendeur sensationnelle, la traitant avec des égards qu'elles n'ont pour personne.

Laissant là les uns et les autres, je prends le chemin de la colline, Shayenne sur mes talons.

– On va pas chez toi ?

– Non.

Si quelque chose doit se passer ce soir entre elle et moi, je ne veux pas que ce soit dans cet appart où j'ai si peu de bons souvenirs : quelques jeux avec Hendricka et Mohand, quelques câlins au lit avec ma mère, quelques repas de fête. Et c'est tout : le reste, c'est de la souffrance et de la peur. Et puis, on ne sait jamais, Karl est capable de s'embrouiller avec ses potes et de rentrer chez nous plus tôt que prévu, exhalant comme une odeur amère, bière et bile mêlées, son odeur de défaite et de hargne.

En une dizaine de minutes, nous atteignons notre promontoire préféré, notre poste de vigie dans les genévriers. Essoufflés par notre marche rapide, nous nous laissons tomber sur l'herbe. Il faut en profiter : dès le mois prochain, il n'y aura plus ici qu'un chaume sec et épineux. Toute la colline est en fleurs et je me tiens devant Shayenne, un peu embarrassé par l'indécision, exactement comme la première fois. Et au cas où j'oublierais cette première fois, mes initiales sont toujours là pour me la rappeler, gravées dans l'écorce d'un cade tout proche. Mais ce soir, je n'ai pas envie de penser à leur affligeant petit diagnostic. Ce soir, je ne me sens ni cassé ni abîmé.

– Tu veux ?

Je ne sais pas exactement ce qu'elle veut que je veuille, mais je suis d'accord avec tout ce qui peut bien lui passer par la tête. Shayenne n'a pas les charmes massifs de sa sœur et de ses cousines ; elle n'a pas non plus l'insolente perfection du visage et du corps d'Hendricka, mais elle me fait un effet que personne ne m'a jamais fait, avec ses mèches brûlées par le soleil, ses yeux aussi dorés que son teint, la légère bosse de son petit nez et le bourgeonnement prometteur de ses seins sous ses tee-shirts de garçon.

Je me décide à poser une main prudente sur sa nuque, histoire de rapprocher son visage du mien, et je sens déjà l'odeur de son chewing-gum, quand la colline explose. Non, pas la colline, plutôt le camp en contrebas, voire la ville tout entière, dont monte une clameur comme je n'en ai jamais entendu et n'en entendrai plus jamais de ma vie. Alors, bien sûr, les cités du coin s'embrasent au même moment, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que ce soir-là, c'est tout Marseille qui a poussé ce cri, cet ahan presque animal.

Nous comprenons instantanément que l'OM a marqué, même si nous ne savons pas encore qu'il s'agit d'une tête de Boli, et qu'il va falloir tenir quarante-cinq minutes avant la victoire. Quarante-cinq minutes, c'est plus de temps qu'il ne nous en faudra pour parvenir à notre propre but : ahanant nous aussi, tâtonnant un peu, envoyant nos doigts et nos langues à l'aveuglette, tombant sur des pans de peau salée par la sueur, puis les replis moites des aisselles, l'intérieur des

cuisses, nos sexes enfin.

Je la pénètre – plus par conviction que c’est ce qu’elle attend que par désir véritable. Mon désir véritable, je n’ai pas le temps de l’écouter, tout va trop vite, et je sens qu’il est urgent d’aboutir à quelque chose, ou du moins de donner une forme et un sens à ce qui ressemble un peu trop à nos empoignades d’enfants, toutes ces fois où nous avons roulé à terre en des simulacres de bagarre.

Je la pénètre, mais pas complètement, et pendant une minute ou deux, je bataille pour insérer ma queue de façon plus satisfaisante dans son vagin. Et pendant ce temps, mon cœur s’emballe, le sang pulse dans mes tempes et siffle à mes oreilles. Par moments, nos regards se croisent, pareillement affolés. Nous n’en avons jamais parlé ensemble, mais je sais que c’est la première fois pour elle comme pour moi. Je sais aussi qu’elle a voulu ce moment, qu’elle y a pensé avant moi, et que nous sommes ici parce qu’elle m’aime avec obstination depuis quatre ans. C’est ce qui me retient de me retirer précipitamment de sa chatte brûlante et sèche pour prendre mes jambes à mon cou dans cette garrigue périurbaine.

– Karel, attends !

Plus aucun bruit ne monte du camp ni des barres HLM toutes proches. À croire que la ville est morte pendant que nous tentions de nous débarrasser de notre virginité. Au lieu de me faire perdre mes moyens, le temps d’arrêt que m’impose Shayenne me permet de me reconnecter à mon excitation au lieu de me laisser emporter par elle. Shayenne le sent, son corps se détend, et elle ose enfin soutenir mon regard. Je bouge un peu en elle, sentant les chairs céder puis s’ouvrir tout à fait, sans qu’elle m’ait quitté du regard un seul instant. Elle accompagne ce mouvement en roulant des hanches, d’une façon un peu mécanique, plus pour m’aider qu’autre chose, mais ça aussi, ça m’excite : je sens son amour à défaut de son désir et je finis par jouir.

À ce moment-là, la colline est de nouveau secouée par une déflagration, un nouveau cri, encore plus fort et plus sauvage que le premier, immédiatement suivi par le bruit des voitures qu’on fait démarrer, celui des klaxons, et des casseroles qu’on cogne entre elles – et puis encore des cris, des youyous, des rires, des pétards. Toute la ville se met en branle, tout le monde se rue dehors, depuis nos cités sinistrées des quartiers nord jusqu’aux belles maisons de Périer ou du Roucas-Blanc.

Depuis notre observatoire privilégié, nous ne percevons qu’une infime partie de cette folie, et nous sommes exclusivement préoccupés par la nôtre. Car maintenant que c’est *fait*, nous sommes fous, exaltés, presque euphoriques : ce n’est plus la ville, c’est le monde que nous avons à nos pieds, clignotant dans la nuit noire tandis que nous nous embrassons de plus belle.

– Regarde !

Prenant Shayenne par la main, je lui montre mes initiales, toujours bien visibles sur le tronc du couteau. Avec l'Opinel qu'elle-même m'a donné, j'entreprends de graver les siennes juste au-dessous : KC + SS. Mais c'est elle qui retourne la lame contre sa paume, puis contre la mienne, pour un pacte de sang qu'en ce 26 mai 1993, elle comme moi croyons éternel.

L'ÉTRANGER

De cette première rencontre avec les gitans, Mohand revient galvanisé. Il faut dire que la nuit de la finale, ils l'embarquent avec eux pour une virée dans Marseille. Quand Shayenne et moi redescendons au camp, ils sont tous partis, et nous guettons leur retour en finissant les côtelettes sanguinolentes et le rosé tiédi.

Quand ils reviennent enfin, il est quatre heures du matin et je n'ai plus les idées claires, mais je note tout de même le regard terrible que Yolanda nous adresse, comme si d'un seul coup d'œil elle avait compris ce qui vient de se passer dans la colline. Hendricka émerge nonchalamment d'une Mercedes, égale à elle-même et toujours enlacée à ses copines. Quant à Mohand, il me fonce dessus, fou de bonheur et d'excitation :

– Y'avait plein, plein de gens ! Et tout le monde s'embrassait ! Et on s'est baignés dans la fontaine !

Rudy acquiesce :

– Ouais, à Castellane.

– Karel, c'était trop bien : pourquoi t'es pas venu ?

– Faut qu'on rentre, Mohand ! Maman va m'engueuler.

Hop, je rassemble mon petit monde pour rejoindre dare-dare la cité Artaud, vite, avant que Yolanda ou Jacinto ne cherche à savoir comment Shayenne et moi avons tué le temps en leur absence. J'ai bu beaucoup de rosé, mais pas assez pour ne pas être terrifié : après tout, je viens de déflorer leur fille dans la colline.

Sur le chemin du retour, Mohand continue à parler précipitamment. Pour lui qui ne sort quasi jamais de la cité, cette nuit de finale, ce moment de liesse partagé non seulement avec le clan gitan, mais aussi avec tous les Marseillais, je vois bien que ça a été un choc dont il mettra du temps à se remettre. Pour Rudy aussi, cette nuit a été mémorable, et il m'en parle quelques jours plus tard, avec un lyrisme inhabituel chez lui :

– Tu vois, on a pas mal tourné, à klaxonner comme des fous. Y'avait du monde partout, c'était magnifique ! On est allé jusqu'au Prophète, tu te rends compte ! On voulait toucher la mer. Va savoir pourquoi. Mais c'est comme si tout le monde avait eu la même idée, comme si on pouvait pas la célébrer autrement, cette putain de victoire. On n'est pas marseillais pour rien, faut croire : on vient de la mer et dans des moments comme ça, on y retourne. Y'a même des fadas qui ont fini la nuit dans le Vieux-Port !

– Mohand a dû être trop content.

– Ouais, il s'est régalé. Les minots, tu aurais vu, tout le monde les embrassait, les mettait sur les épaules ! Lysandro, il a tellement gueulé qu'il a pas eu de voix pendant trois jours. Et tu vois, c'est drôle, y'a plein de gens qui leur parlaient, qui leur disaient : « Tu te rappelleras, petit, tu te rappelleras, hein ! Tu te rappelleras qu'on était les meilleurs et tu le raconteras à tes enfants, à tes petits-enfants. » Sérieux, frère, t'aurais dû être là, parce qu'on revivra plus jamais un truc comme ça. À moins que la France gagne la Coupe du monde, mais c'est pas demain la veille !

Il rit, puis reprend, la voix étranglée :

– Tu vois, je te raconte ça, et j'ai des frissons. Parce que tout le monde se parlait, se tombait dans les bras, comme si... on était tous frères. Tout d'un coup, on avait un million de copains. Même nous.

Il n'en dit pas plus, mais je comprends sans qu'il ait besoin d'explicitier. Les gitans, des copains, ils en ont pas beaucoup. Et des moments comme celui-là, où ils peuvent se fondre dans la masse et se sentir pleinement marseillais, ça ne leur arrive jamais. Et pourtant, ils sont nés là, ils supportent l'OM, et ils ont plus l'accent que tout le monde.

Si je n'avais pas mis cette nuit à profit pour perdre ma virginité dans la colline, je regretterais de ne pas l'avoir vécue avec eux, mais sur le moment, j'ai juste peur que Mohand ne nous trahisse.

– Momo, faut pas que tu dises que t'es allé en ville. Dis que t'es resté au passage 50.

– D'accord.

Il me dit « d'accord », mais je ne suis pas sûr qu'il m'ait vraiment entendu, car il persiste à me raconter sa nuit, les yeux éblouis, comme s'il la revivait. Je m'arrête et le saisis aux épaules :

– Mohand, t'as compris ?

Il a un petit soupir, comme si je le sortais d'un rêve, et acquiesce tristement. De toute façon, il sait très bien les risques qu'il encourt à se montrer trop joyeux : Karl ne le supporte que morne et muet. Mais à dater de ce jour, il saura aussi qu'il existe un endroit où il peut aller se réfugier, et il le fera de plus en plus souvent, d'abord avec Hendricka ou moi, puis tout seul. Étrangement, c'est à peu près cette période que choisit Hendricka pour désertier le passage. Elle commence par espacer ses visites, puis un jour, je m'aperçois qu'Araceli ne l'a pas vue depuis deux mois.

– Elle est où ta sœur ?

– Je sais pas.

Contrairement à moi, Hendricka s'est fait des amis au collège et elle est de plus en plus happée par une vie sociale normale : des après-midi à la piscine, des soirées pyjama, des boums. Araceli hausse les

épaules avec philosophie, et la conversation en reste là.

Les enfants Sastre pourraient aussi se poser des questions à mon sujet, car je traîne moins avec Rudy depuis que je baise sa sœur. De l'année de mes seize ans, je ne me rappelle que Shayenne. À croire que je n'ai rien fait d'autre que courir la retrouver dans l'un ou l'autre de nos lieux secrets. Nous grandissons et c'est comme si la ville grandissait avec nous car nous poussons de plus en plus loin le périmètre de nos explorations : le port, les plages, les parcs, Borély, Chanot, Longchamp...

Je passe encore au camp, pour donner le change, et nous nous comportons alors comme deux amis d'enfance dont les liens se distendent. Mais parfois, je la vois qui réprime son sourire heureux, je vois une fossette creuser ses joues brunes tandis que nos regards se croisent furtivement.

On est en 1994. À Marseille, tout le monde écoute IAM, et leurs chansons deviennent la bande originale du deuxième été de notre amour, tandis que nous nous trimbalons en bus d'une plage à l'autre. Dans le bus, nous continuons le jeu qui consiste à faire comme si nous n'étions pas ensemble, comme si nous ne nous étions pas donné rendez-vous l'avant-veille. Dans le 83, c'est plein de jeunes qui vont à la plage comme nous, et qui comme nous se cherchent du regard, profitent des cahots pour tomber les uns sur les autres, attraper une épaule nue, poser la main sur une cuisse, frôler un sein. Les filles ont passé leur maillot sous leur robe, et les garçons ont forcé sur l'eau de toilette.

Shayenne ne participe pas à l'agitation ambiante : elle se tient droite, à l'avant du bus, un sac de raphia en bandoulière. Contrairement à ses sœurs et ses cousines, elle ne porte pas les grandes jupes et les cheveux jusqu'aux fesses qui la signaleraient comme gitane. Le plus souvent, elle est en short et tee-shirt, mais elle irradie d'une telle sensualité que je suis toujours étonné qu'elle ne se fasse pas davantage draguer. De fait, l'attention des mecs va aux filles qui piaillent à l'arrière et se donnent un mal fou pour qu'on les remarque avec leurs robes bain de soleil, leur rouge à lèvres, leurs bracelets en pagaille, leurs sourcils épilés à mort et leur bronzage de folie. Shayenne est bronzée elle aussi, mais ses sourcils sont drus et elle n'aime ni le maquillage ni les bijoux.

En fait, je me demande ce qu'elle aime, à part moi, et l'accordéon à soufflets rouges dont elle joue comme personne – et pour personne. Car en dépit de la pression familiale, Shayenne refuse de faire la manche avec son instrument, de même qu'elle refuse de jouer lors des fêtes. Ça n'a pas toujours été le cas : quand elle était petite, Jacinto avait l'habitude de la hisser sur une table en fin de soirée pour exhiber ses talents de musicienne.

– Je détestais ça, mais j’obéissais. Il a pas l’air comme ça, mon père, toi, tu le vois tout gentil, toujours en train de rigoler, mais avec nous, il rigole moins, tu vois.

– Il te cogne ?

– Non, pas moi. Il touche pas ses filles. Mais Rudy et Lysandro, ils s’en prennent des bonnes. Ils te battent, toi, tes parents ?

– Mon père. Pas ma mère.

– Ah bon ? Moi c’est l’inverse : ma mère, elle nous met des gifles. Pas souvent, mais ça arrive.

Ça ne m’étonne pas de Yolanda, ce dragon, mais ce jour-là, je n’en dis pas plus. Le moment viendra où Shayenne saura tout de moi, mais pour l’instant, je préfère garder pour moi l’enfer que Karl nous fait vivre à la maison. Car à la maison, c’est pire que jamais, comme si mes velléités d’indépendance réveillaient tous ses démons.

– Tu te prends pour un homme ? Connard ! Tu veux que je te montre c’est quoi être un homme ?

Il faut croire que pour mon père, être un homme, c’est me hurler dessus, m’acculer contre un mur et placer un bras sur ma trachée, jusqu’à ce que je demande grâce. Et c’est pareil pour Hendricka :

– Tu cherches quoi, à montrer tes nichons, comme ça ? Tu cherches quoi ? Ça va pas de sortir comme ça ? Viens pas te plaindre s’il t’arrive des emmerdes, hein !

Comme Jacinto, il réserve les coups à ses garçons, mais contrairement à ce que j’avais promis à Mohand, j’ai eu quinze ans sans trouver le courage de le cogner à mon tour. Je suis pourtant déjà aussi grand que lui, et je sens proche le moment où ma force physique dépassera la sienne. D’autant qu’il est pas mal déglingué pour un homme de quarante ans.

Et ma mère ? Elle est généralement absente quand les scènes ont lieu. Quand elle y assiste, elle s’efforce de les désamorcer, nous attrapant par le bras et nous entraînant dans la chambre, pour revenir ensuite au salon tenir tête à son conjoint. Mais une fois que les coups pleuvent, c’est comme si elle était tétanisée, et elle ne s’interpose physiquement que quand Karl s’en prend à Mohand.

Elle aussi, je la trouve esquinée. Elle a toujours ses pommettes hautes, ses longs cils, sa bouche orientale, mais elle s’est décharnée, son teint s’est plombé, et elle a plein de petites plaies suppurantes, sur les bras, les jambes. Si elle ne semble pas affectée par notre adolescence, elle l’est par le fait que Mohand lui échappe. J’ai mis du temps à l’admettre, mais il est clair qu’elle le préfère malade, souffrant, amoindri. Mohand l’a compris avant moi, mais dans son combat pour être un enfant comme les autres, je vois bien qu’il s’efforce de l’épargner et de lui laisser croire qu’il a encore un peu besoin d’elle.

À chacune de ses rechutes, ces crises dont je n'ai jamais vraiment su la nature, mais qui impliquent du sang, de la merde et des douleurs insoutenables, elle retrouve son visage de madone et elle dispense les soins sans compter, rebutée par rien – au contraire. Mais c'est Mohand qui n'en veut plus, de ces soins, de cette patience et de cette douceur inlassable qui contrarient son projet de grandir. Il n'en veut plus, mais il ne sait pas comment le dire, ce qui fait qu'il ne dit rien, mais apprend de plus en plus à cacher ses crises, à gérer tout seul le sang, la merde et les douleurs.

Très vite, c'est mon petit frère qui devient un homme, alors que je reste un minot qui a peur de son père. Il est petit et frêle, pourtant, le visage mangé par la masse de ses cheveux d'Indien. Karl l'appelle Pocahontas, et c'est le moins insultant des surnoms qu'il lui donne. Mais Mohand a appris à cacher son humiliation comme tout le reste, et en même temps qu'il devient un homme dans un corps d'enfant, il entreprend méthodiquement de couper tout accès entre lui et le monde extérieur, ne nous offrant plus qu'un visage lisse et indéchiffrable, une humeur inexplicablement égale.

Il faudra bien que ça se paye un jour, voilà ce que je me dis à seize ans. Il faudra bien que Karl expie la faute impardonnable d'avoir fait de Mohand un étranger au sein de sa propre famille. Un étranger contraint d'aller chercher un peu de chaleur humaine chez d'autres étrangers, les plus étrangers de tous, finalement, ceux à qui on a toujours bien fait sentir qu'ils n'étaient pas chez eux ici et qu'ils ne le seraient jamais.

FREED FROM DESIRE

Le temps passant, le contraste entre les deux sœurs Sastre devient criant. Je suis amoureux de Shayenne, mais une amitié très forte me lie à Araceli. J'aime sa gaieté brusque, sa franchise, la féminité exubérante dont elle se drape, comme pour faire oublier sa carrure de catcheuse et ses joues duveteuses. Je ne suis même pas sûr qu'il s'agisse de compenser quoi que ce soit, d'ailleurs. Araceli s'aime. Son reflet dans le miroir lui procure une joie naïve et pure, joie partagée par Jacinto qui n'a pas de mots assez fervents pour célébrer les charmes de son aînée :

– Vé comme t'y es belle ! Qui est plus belle que toi ?

Je pourrais répondre, au choix, Shayenne ou Hendricka. Ou n'importe qui, d'ailleurs, car Araceli m'a toujours semblé particulièrement disgraciée. Mais à quoi bon ? Soyons justes, il n'est pas avare de compliments concernant Shayenne, mais on sent qu'elle flatte moins son orgueil de père, avec son corps filiforme, ses cheveux courts et oxydés par le soleil, et ses fringues de garçon. C'est ça, surtout, qui passe mal : l'indifférence de Shayenne aux vêtements, à la coiffure, au maquillage...

– Mais arrange-toi un peu ! Tu vas pas sortir comme ça ! T'y es pas coiffée !

Je note avec amusement que mon père reproche exactement l'inverse à Hendricka : qu'elle s'apprête avant de sortir. Comme quoi, les filles ne sont jamais tranquilles. Il y a toujours quelqu'un pour leur reprocher ce qu'elles portent ou ce qu'elles ne portent pas. Mieux vaut être un garçon, finalement.

Araceli va sur ses dix-neuf ans. Pour elle, l'école est déjà de l'histoire ancienne, et elle n'a pas non plus la moindre intention de chercher du travail. Son projet, c'est de se marier et d'être une bonne épouse gitane, comme sa mère, comme ses tantes – à part Choucha, qui travaille comme infirmière à l'Hôpital Nord. Mais Choucha, comme je l'ai dit, est une gitane en rupture de ban, le mouton noir du clan, qui n'en parle quasi jamais, tout en étant parfaitement au courant de sa présence à la cité Artaud.

De la même façon, Choucha ne parle jamais de sa famille. C'est pourquoi je suis très surpris le jour où, me croisant dans la coursive de la cité, elle me lance :

– Ça va comment au passage 50 ?

– Euh... Bien.

– Et Shayenne ?

Elle n'attend même pas ma réponse : plissant les yeux dans la fumée de sa Rothmans, elle fait déjà demi-tour et précipite un sac-poubelle dans le vide-ordures du bâtiment A. Quand j'en parle à Shayenne, le soir même, je vois bien que ça l'inquiète :

– Elle sait. Pourquoi elle t'aurait parlé de moi si elle savait pas ?

– Elle sait quoi ?

– Elle sait qu'on est ensemble, et ça, c'est pas bon pour moi.

– Choucha, c'est pas une poukave : elle parlera pas. Ni à tes parents ni à personne.

– Alors elle t'a dit ça pour t'avertir. Pour qu'on fasse gaffe.

– Shayenne, au bout d'un moment, il va bien falloir qu'on le dise, qu'on est ensemble.

– C'est trop tôt.

– T'as honte de moi ?

– Jamais ! T'es fou ?

Sa voix tremble d'indignation. Elle estime m'avoir donné assez de preuves de son amour et avoir pris assez de risques pour que je sois convaincu qu'elle assume pleinement notre relation. Sauf que je ne sais rien des projets que Shayenne a pour nous, vu que ne parlons jamais de l'avenir. Ce jour-là quand même, elle m'en dit un peu plus :

– Faudrait qu'Araceli se marie. Si elle fait un beau mariage, un comme on aime chez nous, mes parents seront contents et ils me laisseront tranquille.

– Tu rêves !

– Tu les connais pas comme je les connais.

– Donc si tu leur dis, papa, maman, maintenant qu'Araceli est mariée, je peux bien vous l'avouer, ça fait plus de deux ans que je couche avec Karel et je veux faire ma vie avec lui, ils vont applaudir des deux mains ?

– Si ça leur plaît pas, je me barre. De toute façon, je me vois pas rester au passage 50.

– Mais Shayenne, on va faire quoi ? On a dix-sept ans !

– Ben on attend d'en avoir dix-huit, on trouve un travail, et on s'installe ensemble.

– Si je te suis, faut qu'on se cache encore pendant un an. Et que ta sœur se marie dans l'intervalle. Ensuite c'est bon pour nous, on peut se maquer tranquille. C'est ça ton plan ?

– Ouais, c'est ça mon plan. T'en penses quoi ?

Je lis dans son regard qu'il vaut mieux que ça m'aille, mais pour la première fois depuis que j'ai gravé ses initiales sous les miennes, je suis traversé par une hésitation. Jusqu'ici, je me suis toujours laissé porter par elle, par son implacable obstination à m'aimer, par la fébrilité et l'inventivité de son désir. C'était rassurant cet amour, dans

ma vie où l'amour a toujours pris les formes perverses de la crainte ou de la pitié. Mais là, tout d'un coup, il me semble que je pourrais bien avoir envie de connaître d'autres filles, quitte à revenir ensuite vers Shayenne, son petit corps excitant et sa passion fixe.

Je garde prudemment cette idée pour moi, car celle que Shayenne se fait de l'amour est farouchement exclusive : elle veut que nous soyons l'un à l'autre pour toujours. Les autres garçons n'existent pas à ses yeux, et elle est loin d'imaginer qu'il m'arrive d'envisager mon avenir sans elle.

D'abord, c'est presque rien : mon regard qui s'attarde sur la nuque de Karine ou le décolleté de Vanessa. Puis mon esprit qui s'enflamme quand je me branle sous la douche et que des flashs me reviennent : Karine, Vanessa, mais aussi des filles croisées dans le bus, exhibant leur ventre doré, leur poitrine brinquebalante, leur bouche charnue, leurs chevilles, leurs faux ongles... Après la branlette, je m'en veux et je me jure de ne plus penser qu'à Shayenne, Shayenne qui se plie à tous mes désirs, qui les devance, même, parce qu'elle me connaît par cœur et que nous avons tout appris ensemble.

Je m'en veux, mais c'est plus fort que moi : le regard brûlant de ma petite amoureuse ne me fait plus le même effet que les deux premières années de notre amour. De plus en plus, j'ai besoin de Karine, de Vanessa et de tout mon petit personnel érotique pour arriver à baiser Shayenne : tandis qu'elle me chevauche, je la regarde sans la voir, ou plutôt, je superpose à son visage celui d'une autre, à qui je prête la même expression extasiée, yeux clos, bouche entrouverte sur une langue rose et de petites dents aiguës. Le pire, c'est qu'elle le sent. Dès que ça me concerne, Shayenne a des antennes : ses yeux s'ouvrent, plongent en moi, m'interrogent. Elle se dégage d'un coup sec.

- Aïe ! Pourquoi tu fais ça ?
- C'est à toi de me dire.
- Quoi ? Ça te plaisait pas ? T'avais l'air d'aimer ça, pourtant.
- Je sais pas...

Elle me scrute, songeuse. Elle cherche sur mon visage les traces de ce qu'elle soupçonne, l'infidélité imaginaire, la tentation de la trahison, tout ce qui la tuerait aussi sûrement qu'un coup de couteau dans le cœur. C'est ce qu'elle m'a toujours dit, en tout cas : pas de Shayenne sans Karel. J'ai aimé ça. J'ai aimé que cette fille se donne à moi aussi passionnément, et qu'elle voue son existence à la mienne. Je l'ai aimée. Je l'aime. Alors qu'est-ce qui m'arrive ? Est-ce qu'avec Shayenne aussi, je vais devoir faire semblant et cacher qui je suis vraiment ?

La réponse est oui. J'en viens même à espérer qu'Araceli ne trouve jamais chaussure à son pied – puisque telle est la condition que Shayenne a mise à notre propre union. Et comme pour exaucer mes

vœux secrets, cette pauvre Araceli se prend des râteaux. Elle avait des vues sur un garçon de la Bricarde, moitié yéniche moitié gitan, mais il n'a pas voulu d'elle. Selon Shayenne, elle a ensuite discrètement fait savoir qu'elle était disponible à un cousin par alliance, mais il vient de se fiancer à une autre. Jacinto a beau mettre des cierges à la Bonne Mère, Araceli reste célibataire. Vu qu'elle a dix-neuf ans, ça n'a rien d'anormal, mais on se marie tôt chez les voyageurs. Même Rudy commence à y penser.

Il m'en parle un jour que son père nous a envoyés *faire du câble* dans une usine de La Penne-sur-Huveaune. L'usine vient tout juste d'être mise en liquidation, mais apparemment nous arrivons trop tard et d'autres sont passés avant nous :

– Y'a plus rien ! Je suis dégoûté !

Nous regagnons le vieux Trafic qu'il conduit sans permis et sur lequel il m'a appris à me débrouiller – même si je m'en tiens aux parkings et à la route coupe-feu qui surplombe la cité et se perd dans la colline. Rudy profite des bouchons sur l'A50 pour aborder le chapitre de sa vie amoureuse :

– Tu vois qui c'est, Précillia ?

– Celle que t'as serrée au baptême de Jordy ?

– Comment tu sais ?

– Mohand m'a raconté.

– Ah ouais, c'est vrai qu'il y était.

– Alors ?

– Elle est trop belle.

J'ai vu cette Précillia une fois ou deux, et elle m'a toujours paru parfaitement quelconque, mais Rudy a des goûts bizarres en matière de nanas.

– Bon, c'est sérieux ? Elle te plaît vraiment ?

– C'est la femme de ma vie.

– Tu dis des conneries.

– Pas du tout. C'est la femme de ma vie, on va natchave tous les deux, je sais pas où, Barcelone ou Séville, un bel endroit, et après, je l'épouse.

J'ai chaud, soudain, dans l'habitable enfumé par les Camel de Rudy. Il me met en colère avec son air sentimental et son projet de fugue avec sa Précillia.

– C'est vraiment n'importe quoi. Tu vas te maquer avec la première go venue alors que t'as encore rien fait de ta vie ! Et les go, t'y connais rien, frère, mais c'est pas ça qui manque ! Si ça se trouve y'en a plein d'autres qui pourraient te plaire encore plus que Précillia.

– Quand c'est la bonne, tu le sais : Précillia, c'est la bonne.

– Bon, d'accord, Précillia c'est la bonne, vous allez vous marier et avoir beaucoup d'enfants : tu veux que je te dise quoi ? Bravo mon

frère ? Félicitations ?

- Je veux juste que tu sois content pour moi.
- Je peux pas être content de te voir faire des conneries.
- Tu seras pas mon témoin, alors ?
- Certainement pas.

Il est hilare, maintenant, et sa grosse main cherche mon oreille pour la tirer malicieusement :

- T'es fâché parce que c'est pas toi que j'épouse ?

Je me contente de grommeler, mais je suis bel et bien fâché, et Rudy finit par renoncer à me dérider. Arrivé en vue de la cité Artaud, je descends sans un mot du Trafic, le laissant à sa perplexité, et peut-être à sa tristesse, car je suis son meilleur pote, et il ne peut pas comprendre la nature exacte de ma colère. Mais qu'est-ce qu'ils ont dans cette famille, à vouloir s'engager pour la vie alors qu'ils sortent à peine de l'enfance ? Je sens bien que c'est à Shayenne que j'en veux – ou à moi, pour me retrouver à dix-huit ans dans la peau d'un petit fiancé gitan.

Nous sommes en 1996. Je ne sais pas exactement ce que j'attends de l'existence, mais je sais que mes attentes ont cessé de coïncider avec celles de ma petite amoureuse et que cette discordance va nous mener à la tragédie. « Freed from Desire »... La première fois que j'entends cette chanson de Gala, un frisson me secoue. Oui, je me sens libéré du désir torturant qui m'a lié à Shayenne ces trois dernières années : *Want more and more, people just want more and more, freedom and love...* Oui, c'est bien ça, j'en veux toujours plus, l'amour, mais aussi et surtout la liberté. L'ironie du sort, c'est que Shayenne m'a longtemps donné l'un et l'autre. Mieux : son amour était la condition de ma liberté, l'énergie solaire qui me permettait de sortir de la nuit. Du coup, je ne dis rien. Ni à elle, ni à Rudy, ni à personne. Je me contente de baiser Shayenne en rêvant qu'une autre me rend mes baisers, me prend dans sa bouche et me fait jouir.

SORTILÈGES

Tandis que nous grandissons, Hendricka, Mohand et moi, nos parents semblent au contraire se racornir et se flétrir, comme si on les avait privés d'une substance essentielle. Ça n'empêche pas les coups, les brimades, les insultes – et ce regard, ce regard inexplicablement haineux que mon père porte sur nous, comme si nous lui avions fait ou pris quelque chose, mais quoi ? Je revois ses yeux clairs dans la pénombre du salon, sa bouche toujours un peu tordue comme s'il était sur le point de nous cracher dessus, ce qui arrivait parfois, là aussi sans raison explicable : tiens, prends ça, chair de ma chair, prend ça avec le reste, les gifles, les coups de ceinture, les injures éraillées, tiens, encore, encore.

Pour être juste, je dois reconnaître qu'en cette fin de millénaire, il s'est un peu calmé. Il doit commencer à craindre que nous ne lui rendions ses coups, ou qu'ils ne nous fassent plus rien. C'est un peu le cas, d'ailleurs. Au moins pour Mohand, qui les encaisse sans sourciller et qui essuie les crachats sur sa joue avec un air d'indifférence si parfaitement joué que mon père s'étrangle de rage et monte d'un cran dans les invectives :

– Eh, gogol, ça y est, on t'a fabriqué un deuxième trou du cul ? Tu peux enfin aller cager ? C'est pas trop tôt ! Faudrait voir à te faire refaire la gueule, aussi, tu crois pas ? Parce qu'une tronche comme la tienne, c'est pas humain !

Mohand s'en fout, il est blindé. Dans ces cas-là, il se barre de l'appart, en refermant la porte sur lui avec douceur, cette douceur que je n'ai vue qu'à lui et dont j'ai appris trop tard à quel point elle était terrible. Mais désormais, le plus souvent, les crises de colère paternelles avortent avant d'en arriver là. Il se contente d'enquiller les Ricard sur son canapé, en marmonnant ses discours de haine, tout le monde en prend pour son grade, Mohand, moi, Hendricka, les voisins, toute la cité – qu'il s'est mise à dos à force de coups bas et d'arnaqes minables. Personne n'aime mon père, et c'est une consolation à ma propre haine et à mon désir grandissant de vengeance.

Et ma mère ? Là c'est un mystère complet. Elle a dû l'aimer, pour lui avoir fait trois enfants et être restée avec lui toutes ces années, à partager sa dèche sans jamais un seul bon moment, jamais une parole gentille ou un geste de tendresse. À moins que... On ne sait jamais vraiment ce qui se passe dans l'intimité d'un couple. Un jour, je suis fugitivement entré dans celle de mes parents, et je ne l'ai jamais

oublié. Je ne sais pas ce que cette scène explique mais elle me hante encore.

J'ai douze ou treize ans. Il fait chaud. Il fait souvent très chaud dans mes souvenirs d'enfance, comme si elle s'était déroulée sous la même chape de chaleur torpide, un été sans fin éternellement pourrissant. Mes parents sont dans leur chambre et je me déplace pieds nus sur le lino en essayant de faire le moins de bruit possible, histoire de ne pas réveiller le lion qui dort. Je bois au robinet de la cuisine en rêvant des Cocas glacés qu'on m'offre toujours chez les Sastre. J'ai faim, aussi, mais le frigo est vide, comme les placards. Je trouve quand même une barre de chocolat blanchi dans son papier alu et un sachet de cacahuètes entamé. Ça fera l'affaire en attendant que ma mère fasse des courses, comme elle l'a promis avant de disparaître dans la chambre.

Je m'apprête à partager équitablement mon butin avec Hendricka et Mohand quand un bruit attire mon attention. Une sorte de gémissement sourd en provenance de la chambre des parents. Par la porte entrouverte, je les vois parfaitement. Mon père est assis au bord du lit et ma mère agenouillée à ses pieds. Elle tient une seringue à la main. Une petite seringue à embout orange, comme j'en vois parfois traîner sur les étagères de la salle de bains, ou dans la poubelle de la cuisine. Mes parents ne prennent aucune précaution pour les cacher, et à vrai dire, je ne me suis jamais posé trop de questions à leur sujet. Entendons-nous bien : je sais parfaitement qu'il s'agit de dope, c'est juste que pour moi ce n'est ni un motif d'étonnement ni une cause d'inquiétude.

Une odeur douceâtre s'échappe de la chambre, un peu sucrée, enveloppante, comme si on avait fait chauffer quelque chose. Mes parents se parlent. Des phrases brèves, que je ne comprends pas mais dans lesquelles je perçois de la tension. Seringue en main, ma mère tâtonne sur le corps de mon père, criblant sa peau de chiquenaudes et poussant de petites exclamations agacées. Dans la pénombre, les cuisses de mon père sont d'une pâleur presque phosphorescente. Il est blême, suant, mais complètement dépourvu de son agressivité habituelle. Il me semble même qu'il encourage ma mère :

- Là, tu y es.
- C'est bon ?
- Non, arrête : t'es à côté.
- Elle roule, ta veine.
- Je sais. Essaie celle-là.

Elle finit par le piquer sur le coup-de-pied, suscitant chez lui un hoquet de soulagement. Puis, tandis qu'il s'affale sur le lit, elle attrape une autre seringue, visiblement déjà toute prête et chargée de deux centimètres de liquide sombre.

– Karl ?

Il fait un vague effort pour se redresser et lui prendre la shooteuse, mais ses mains tremblent et il s'effondre de nouveau. Elle entreprend de se piquer toute seule, inspecte son propre corps, l'aîne, la cheville, l'envers des genoux, puis se décide à enfoncer l'aiguille, mais au lieu de pousser doucement le piston, elle relève la main. Un peu de sang gicle. Elle se mord les lèvres, son regard s'affole et rencontre le mien pour deux secondes de confusion totale. Je recule. J'ai lu dans ses yeux qu'elle allait me demander mon aide, et je ne veux à aucun prix faire ce qu'elle attend de moi : entrer dans la chambre, voir mon père dans cet état, respirer cette odeur écœurante, m'agenouiller à mon tour au pied du lit et injecter à ma mère les deux centimètres de liquide brun qui vont la rendre heureuse pour deux ou trois heures. Parce que je n'ai pas l'impression que les effets de l'héro durent beaucoup plus. Trois heures, c'est le temps qu'il leur faut pour resurgir de leur antre, visage impassible pour ma mère, mine hagarde pour mon père.

Aujourd'hui que j'ai dix-huit ans, je n'en sais pas beaucoup plus sur cet aspect de leur vie. Il me semble quand même qu'ils ont des hauts et des bas, de longues périodes d'abstinence, et d'autres où leur consommation est quotidienne sans être frénétique. Bizarrement, je crois pouvoir dire qu'ils exercent un certain contrôle sur leur toxicomanie, alors que dans la cité, d'autres ont complètement sombré. Sans compter ceux que le sida a tués et dont on ne parle absolument jamais.

Nous les avons vus décliner, devenir l'ombre d'eux-mêmes, séjourner de plus en plus longtemps à l'hôpital jusqu'à disparaître tout à fait, sans qu'il soit jamais fait mention de leur décès et encore moins de leur inhumation. Là où la mort réunissait tous les voisins pour des veillées funèbres improvisées, autour de mères désespérées sur leur canapé, autour d'enfants guindés dans leurs beaux habits, autour de pères, de frères ou d'oncles qui s'essuyaient furieusement les yeux sans laisser à leurs larmes la moindre chance de couler, le sida a imposé son absence de rituel et le plomb de son silence.

Nous sommes en 1996, les premiers médicaments antiviraux commencent à être utilisés, mais dans les quartiers, personne n'en sait rien, et comme de toute façon personne n'y est officiellement malade, les trithérapies mettront du temps à nous arriver.

Pour autant que je sache, mes parents ne sont pas séropos. Ils sont juste esquivés par la drogue, la clope, l'alcool, l'absence de soins, et sans doute aussi l'absence d'amour et l'absence d'espoir. Finalement, dans la scène de défonce que j'ai surprise il y a cinq ou six ans, il y avait peut-être les seules preuves d'attention et de tendresse qu'ils étaient capables de se donner, c'est-à-dire pas grand-chose : la

précaution qu'elle a prise de le shooter avant elle, son effort infructueux à lui pour l'aider à trouver une veine pas trop esquinée, puis leur torpeur commune dans l'odeur de l'héro chauffée au briquet dans une cuiller noircie. Toutes nos cuillers finissent par l'être. Un jour, j'ai vu Mohand les considérer pensivement avant de les jeter dans l'évier et de les récurer les unes après les autres.

L'amour, cela dit, je ne le vois nulle part. D'une façon générale, les couples que je connais se comportent comme s'ils n'éprouvaient aucun sentiment de nature romantique. Ils n'échangent jamais de mots ou de paroles affectueuses, ne se lancent pas de clins d'œil complices, ne se tiennent pas par la main, ne se font ni petits cadeaux ni dîners en amoureux. Pas plus mes parents que Jacinto et Yolanda, Miguel et Sara, Ibrahim et Kahina, Michèle et André, Inès et Mouss, nos voisins de la cité.

L'amour existe, pourtant, et tous y croient à en juger par les chansons qui s'échappent des fenêtres aux beaux jours. Car c'est toute la cité qui écoute des chansons d'amour, du Whitney Houston, du Johnny, du Lara Fabian, du Mariah Carey, du Cheb Hasni ou du Khaled. L'amour existe, mais dans un monde qui n'est pas le nôtre, un monde où personne ne jette sa poubelle par la fenêtre ni ne met le feu aux paillassons, comme ça arrive couramment dans le bâtiment A. Mohand affirme savoir de source sûre que l'incendiaire est le Portugais du sixième, mais on ne l'a jamais pris en flagrant délit – et tout le monde a fini par renoncer aux paillassons. Le nôtre était une demi-lune en coco s'ornant d'un « Welcome » tellement inapproprié qu'il me faisait grincer des dents, et j'ai été ravi qu'il crame avec tous les autres. De fait, seul le « Tu casa es mi casa » du Portugais a résisté, ce qui constitue sans doute une preuve indirecte de ses pulsions pyromanes.

Bref, toute la cité Artaud chante l'amour avec Johnny, Khaled et Whitney Houston, mais à part moi, personne ne sait vraiment ce dont il retourne. Car je suis aimé comme je n'ai jamais rêvé de l'être. Ou alors, je l'ai rêvé mais je m'en mords les doigts, car mon rêve a viré au cauchemar, avec une Shayenne plus déterminée que jamais à me posséder. Oui, c'est de possession qu'il s'agit, et peut-être même de sorcellerie.

C'est Choucha qui m'y a fait penser, un jour que j'étais chez elle, à boire son café et manger ses gâteaux. Comment parler de Choucha et rendre justice à sa bonté inaltérable, à sa finesse et à sa délicatesse – en dépit du physique de catcheuse dont j'ai déjà parlé ? Choucha, c'est la seule véritable amie de ma mère, et si j'en juge par la façon dont elle me traite, elle doit tout savoir de mon père, de sa cruauté et de sa brutalité. Même si elle n'en parle jamais, je lis de la compassion dans son regard. Avec le temps, elle en est venue à me parler du

passage 50, où elle a vécu vingt ans avant de couper les ponts avec le clan :

– Ça me gavait. Ça me gavait qu'ils me disent quoi faire, quoi manger, comment m'habiller, qui fréquenter. Je suis partie. Mais bon, tu vois, je suis pas allée très loin.

Elle ne m'explique pas pourquoi, tout en vivant si près de sa famille, elle ne va jamais les voir, pas plus qu'elle ne les reçoit chez elle. À moins qu'ils n'aient des rendez-vous secrets, ce qui serait bien le genre de Choucha, finalement très discrète sur ses activités et ses relations en dehors de la cité. Mon père, qui la hait, l'appelle la « gousse », mais je ne lui ai pas plus connu d'amoureuse que d'amoureux. Peut-être décourage-t-elle les unes comme les autres, avec sa haute taille, sa musculature impressionnante et son crâne rasé.

Je dois pourtant reconnaître qu'elle m'excite, ou plus exactement, que ses seins m'excitent car je n'en ai jamais vu d'aussi énormes. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle porte, des tops informes ou des hauts qui les compriment, ses seins ont toujours l'air de vouloir fuir, par le haut, par le bas, sur les côtés ; ils croulent jusqu'à son ventre, remontent jusqu'à son menton, tremblotent au moindre mouvement, et sont visiblement pour Choucha une source de gêne et de souffrance. Je ne peux pas m'empêcher d'y jeter de fréquents coups d'œil, et surtout de m'imaginer les chevauchant, frottant mon entrejambe à leur double masse mouvante, les pétrissant de façon à ce qu'ils ensèrent ma verge comme un fourreau de pâte à pain, puis giclant sur les aréoles démesurées que j'entrevois parfois en transparence sous son tee-shirt. Je fantasme à mort, mais rien n'y paraît, et dans le salon de Choucha, je me contente de siroter son café – et de m'étouffer avec les mantecaos au citron que je n'ose jamais refuser mais qui me donnent l'impression de mâcher de la poussière, alors que je rêve d'engloutir des tétons grenus et des coulées de chair veinée de bleu.

Tout à fait inconsciente de ce qu'elle suscite en moi, Choucha me parle de Shayenne :

– Elles sont fortes, les petites gitanes, tu sais. T'es sûr qu'elle a rien mis sous ton lit ?

– Sous mon lit, y'a le lit d'Hendricka.

– Ah, c'est vrai. Et sous ton matelas ?

– Mais elle est jamais venue chez moi, Shayenne : qu'est-ce que tu veux qu'elle ait mis sous mon matelas ? Et puis tu penses à quoi ?

– Des sorts. On fait ça chez nous. Par exemple, elle prend tes cheveux et elle les noue avec les siens.

– Et alors ? Ça fait quoi ?

– Je suis pas experte, hein, et puis je m'y suis jamais intéressée, mais y'a toutes sortes de façons d'envoûter quelqu'un et de faire en sorte qu'il puisse pas te quitter. Si ça se trouve, Shayenne t'a envoûté.

- Comment je saurais ?
- Essaie de la quitter, pour voir.
- Qui te dit que j'en ai envie ?

En fait, j'en ai envie, bien sûr. Avec Shayenne, tout est devenu trop lourd, trop grave et trop définitif pour moi. Araceli ne s'est pas mariée, Rudy non plus, mais on s'apprête à fêter les dix-huit ans des jumeaux en grande pompe, et je sais que pour ma petite amoureuse, l'âge de la majorité doit aussi être celui de notre grand départ dans la vie, avec officialisation de notre relation et installation dans notre vie d'adultes, même si elle et moi sommes encore au lycée et même si nous devons nous attendre à une levée de boucliers dans nos familles respectives. Enfin, surtout dans la sienne, car mes parents semblent à peine au courant de l'existence du passage 50. Mon père méprise les gitans, mais comme il méprise tout le monde, j'écoute d'une oreille distraite ses diatribes anti-Roms – car en plus, il mélange un peu tout : Roms, gitans, manouches, pour lui, tout ça c'est voleur et compagnie. Quant au passage 50, il le considère comme un bidonville, et il est loin d'imaginer que ses trois enfants y passent une grande partie de leur temps libre.

Choucha me ressert en café et me propose un nouveau mantecao, que je refuse poliment avant de relancer la conversation :

- J'aime Shayenne, mais de toute façon Jacinto et Yolanda voudront jamais d'un *paio* pour leur fille.

- On n'est plus au Moyen Âge, Karel, les mentalités évoluent. Même chez les gitans.

- Je suis pas sûr que la mentalité de ton frère ait beaucoup évolué.

- Jacinto ? C'est le plus ouvert d'esprit de la famille !

- Mouais, j'aimerais te croire...

En réalité, mon scénario de sortie de crise repose précisément sur l'idée inverse, celle d'un Jacinto incapable d'accepter que ses enfants puissent se marier hors de la communauté des gens du voyage. Si mon union avec Shayenne rencontre l'opposition des Sastre, j'aurai beau jeu de feindre le désespoir, avant de m'effacer noblement pour la paix des familles et le bonheur de ma petite amoureuse. J'envisage même de quitter Marseille, histoire que tout le monde m'oublie, à commencer par mes parents et les siens. Concernant Shayenne, je sais que je ne peux pas compter sur l'oubli avant longtemps, mais après tout, on ne meurt pas d'aimer, à part dans les chansons de Charles Aznavour.

En face de moi, Choucha pousse un soupir qui ébranle son énorme poitrine, enfourne un de ses gâteaux pulvérulents et le mastique pensivement avant de reprendre :

- C'est pas Jacinto qui va vous mettre des bâtons dans les roues. Ni Yolanda. Ils seraient mal placés pour le faire : Yolanda, c'est une

gadjé, comme toi.

– Quoi ?

Yolanda a beau ne pas donner dans la caricature, avec longues jupes et cheveux jusqu'aux reins, je l'ai toujours prise pour une gitane pur jus, et personne n'a jamais rien dit pour me détromper, pas plus Rudy que Shayenne.

– Mais oui. Elle s'appelle même pas Yolanda : elle s'appelle Sandrine.

J'ai à peine le temps d'encaisser cette information perturbante que Choucha se lève et commence à rassembler ses affaires pour aller bosser :

– T'es de nuit ?

– Ouais. C'est ma grande semaine.

– Bon, j'y vais, alors. Merci pour le café.

– De rien. Embrasse ta mère.

Au moment où je m'apprête à partir, elle ajoute :

– Elle est belge, Yolanda.

Une fois rentré chez moi et encore sous le coup de ces informations surprenantes, je soulève machinalement mon matelas, pour y découvrir une tresse de cheveux et de feuilles de laurier, liés avec un fil à broder rouge. Je m'en empare avec un frisson de dégoût : les cheveux sont indubitablement les miens et ceux de Shayenne. Que faire ? S'il y a un rituel à observer pour défaire un sortilège, je ne le connais pas, et je suis malheureusement persuadé qu'il n'existe aucune magie assez puissante pour que ma petite amoureuse cesse de l'être.

AMBLÈVE

Mon père est né à Amblève et y a habité avec sa famille jusqu'à ce qu'il ait seize ou dix-sept ans. Il a ensuite vécu à Namur quelques années, je ne sais pas exactement dans quelles conditions, mais il a toujours jugé que c'était une ville beaucoup plus accueillante et beaucoup plus propice à la fête que Marseille. À l'en croire, les Belges sont non seulement plus sympas mais aussi beaucoup plus malins que n'importe quel Français. À se demander pourquoi il a complètement coupé les ponts avec la Belgique et pourquoi aucun membre de la famille Claeys n'a jamais pointé son nez chez nous. Je me suis bien gardé de lui poser la moindre question à ce sujet, mais il ressort de certains de ses discours alcoolisés qu'être belge n'empêchait pas mon grand-père Claeys d'être un vrai connard.

Mon père a toujours cultivé le mystère quant à son passé, ne se targuant de ses origines que pour encenser Raymond Goethals, le Belge le plus connu et le plus aimé des Marseillais.

– Ça c'est un entraîneur ! C'est pas pour rien qu'on l'appelle « Raymond-la-Science » : il en a dans le citron ! Pas comme les rigolos qu'ils ont dans les autres clubs !

Je soupçonne chez mon père la même indifférence au foot que chez moi, et j'imagine que comme moi, il a dû feindre toute sa vie de s'y intéresser voire de s'y connaître. Mais avec Goethals, pendant trois ans, il a tenu son sujet, un nouveau prétexte à fanfaronnade et affabulation. Tantôt il l'a connu à Liège, tantôt il l'a fréquenté à Anderlecht. Tout juste s'il ne lui a pas soufflé telle ou telle tactique :

– Défendre en avançant ! Je lui ai toujours dit, à Raymond, que c'est comme ça qu'on gagnait un match !

À l'époque où Goethals entraînait Liège, mon père vivait à Marseille depuis un bout de temps, et la probabilité qu'il l'ait rencontré avoisine zéro – sans parler de celle qu'il ait pu lui donner des conseils en matière de football, mais peu importe, mon père s'est remis à fumer des Belga et parle de « Raymond » comme d'un père de substitution. Je ne sais pas si ses potes sont dupes, mais alcool aidant, tout le monde a envie d'y croire et de se rapprocher un peu du sorcier belge, celui qui a conduit Marseille sur le toit de l'Europe. Bien sûr, en 1996, on est en plein dans l'affaire VA-OM, et beaucoup de Marseillais estiment qu'on a sali le souvenir de leur victoire, cette finale mythique que j'ai vécue dans l'odeur des genêts, et celle plus affolante encore, de la peau salée de Shayenne, ses cheveux tièdes et sa chatte qui se

refusait à mouiller. Depuis, elle a appris à trouver son plaisir, et ça a été une des grandes joies de ma vie que de sentir son corps s'éveiller, frémir et jouir sous mes caresses.

Aujourd'hui, Shayenne est insatiable. À notre surprise mutuelle, il lui arrive même de gicler, comme moi, mais je ne peux pas dire que ça me plaise vraiment. La première fois, je n'ai pas compris d'où venait ce jet tiède, qui inondait le drap de plage que nous avions étendu sur l'herbe rase de la colline, notre éternel terrain de jeu.

– Putain, c'est quoi, ça ?

– C'est moi, pardon.

– Tu t'es pissé dessus ?

– Mais ça va pas ? Non !

– Ben c'est quoi, alors ?

– Je sais pas. C'est parti tout seul.

À seize ans, ni elle ni moi n'avons entendu parler de femme fontaine, mais dès le départ, son éjaculation me gêne au lieu de me gratifier, alors qu'elle s'en montre assez fière, comme si c'était le signe d'un orgasme d'une qualité supérieure. De toute façon, après une première année où je ne pense qu'à baiser Shayenne, mon désir s'est replié sur des zones moins obsessionnelles, et aujourd'hui je lui en veux presque de ses regards implorants, de sa façon de coller ses seins contre mon bras ou de guider ma main jusqu'à ses cuisses. Je voudrais pouvoir la niquer vite fait, comme j'imagine que font les autres mecs avec leur nana, mais Shayenne a horreur de la précipitation : elle me retient en elle, fiche son regard dans le mien, et m'immobilise de ses jambes nerveuses dont elle resserre l'étau dès que je tente un mouvement de va-et-vient. Je suis censé pouvoir jouir comme ça, rien qu'en la regardant, en éprouvant intensément la moindre sensation, en faisant mien son plaisir à elle. Parfois ça marche, mais le plus souvent j'ai envie de ruer, de m'arracher à elle et à notre couche improvisée, une couverture dans la colline, un vieux matelas dans une cave – ou un lit dans une chambre d'hôtel quand nous sommes en fonds.

– Pourquoi tu m'as jamais dit que ta mère était belge ?

– Je te l'ai pas dit, t'es sûr ?

– Archisûr. Je m'en souviendrais vu que mon père est belge aussi.

– Ben tu vois, toi non plus tu m'as rien dit. Je savais que ta mère était rebeu, mais je croyais que ton père était allemand ou un truc du genre.

Il m'a toujours paru plus intéressant et plus exotique de me prétendre à moitié allemand : si ça se trouve c'est ce que j'ai raconté à Shayenne aussi, mais il y a si longtemps que je l'ai oublié, ou plutôt, ce mensonge a été enfoui sous le tombereau de tous mes autres mensonges. Car je suis un menteur, comme mon père – un menteur plus habile, ou du moins je l'espère, mais un menteur quand même.

J'ai deux excuses : d'une part j'ai été élevé dans le mensonge, et d'autre part, j'ai dû apprendre très jeune à protéger ma vérité.

– Elle est pas gitane, ta mère : ça non plus, tu me l'as jamais dit.

– Bah, tout le monde le sait ! Ça se voit, en plus, que c'est une gadjé !

À bien y réfléchir, Shayenne ne m'a pas plus parlé de sa famille que je ne lui ai parlé de la mienne. La différence entre nous, c'est que je connais Jacinto et Yolanda, alors elle n'a jamais ne serait-ce qu'entrevu mes parents. Le passage et la cité Artaud ont beau être à un kilomètre l'un de l'autre, les deux mondes ne se rencontrent jamais. Même les courses, les gitans ne les font pas au même endroit que nous. Ils ont leurs propres sources d'approvisionnement, et ce ne sont ni Lidl ni Carrefour.

– Elle est d'où, en Belgique, ta mère ?

– Cherche pas : c'est un bled que personne connaît.

– Tu y es allée ?

– On y allait quand j'étais petite. On n'y va plus depuis que ma grand-mère est morte.

– C'est près de Bruxelles ?

– Non. C'est un bled, je te dis : ça s'appelle Amblève. Les gens, là-bas, ils parlent même pas français. Enfin, pas tous.

Je retiens de justesse un cri de stupeur, mais mon sang se met à battre et à siffler à mes oreilles. Je suis bien placé pour savoir qu'en grandissant à Amblève, on apprend généralement le français en même temps que l'allemand, mais ce ne sont pas les subtilités linguistiques propres à la Belgique qui accélèrent soudain mon rythme cardiaque.

– Amblève, t'es sûre ?

Je demande, mais évidemment qu'elle est sûre – comme je le suis que la coïncidence qui a fait naître Karl et Yolanda dans la même petite ville n'en est pas une. Sous les yeux d'une Shayenne perplexe et vaguement alarmée, je me rhabille en vitesse :

– Tu te casses ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, t'inquiète. C'est juste que j'ai du taf pour demain. En biologie. J'avais oublié.

Elle comme moi sommes en terminale, mais pas dans la même classe. Sur les conseils de Choucha, je me suis orienté vers la filière sanitaire et sociale, ce qui me vaut d'être le seul garçon de ma classe au milieu de filles qui rêvent d'être sages-femmes ou diététiciennes, mais qui risquent de se retrouver aides-soignantes dans un EHPAD – sauf qu'en 1996 on ne parle pas encore d'EHPAD. Aide-soignant, ça m'irait tout à fait, même si Choucha, toujours elle, me pousse à passer le concours d'infirmier.

– Si je l'ai eu, tu peux l'avoir aussi. Parce que franchement, aide-soignant, c'est dur. On te traite comme un chien et t'es payé que dalle.

Je dis pas que les infirmières, on est bien payées, mais c'est quand même un peu moins la misère.

– Moi, ce que je veux, c'est bosser la nuit, comme toi.

Elle m'a emmené faire une garde avec elle, une fois, et j'en garde un souvenir ému, l'impression d'avoir traversé la nuit sur un navire immense dont elle et moi étions aux commandes. C'est d'ailleurs à Choucha que je pense en quittant Shayenne, encore sous le coup de la révélation des origines amblévoises de sa mère. Je me rends compte que depuis des mois, elle essaie d'attirer mon attention sur quelque chose, multipliant les allusions non seulement à Shayenne, mais aussi à Yolanda, dont elle s'est mise à me demander des nouvelles avec une régularité qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille :

– Elle va comment, ma belle-sœur ?

– Qui ça ?

– Ben la femme de mon frère : Yolanda. Toujours aussi sympa ?

– T'es sérieuse, là ?

– Ben non. Je sais qu'elle est fermée comme une porte de prison.

– Tu sais qu'elle m'adresse jamais la parole ? Elle fait comme si j'étais pas là.

– Ça m'étonne pas.

– Je lui ai rien fait.

– Tu niques sa fille.

– Elle est pas au courant.

– Permits-moi de te dire que t'en sais rien : personne ne sait exactement ce dont Yo est au courant ou pas. Et à mon avis, elle sait beaucoup de choses.

Me voilà tambourinant à la porte de Choucha comme si ma vie en dépendait, et peut-être qu'elle en dépend. Peut-être que Karl et Yolanda sont frère et sœur, auquel cas je tiens un prétexte en or pour rompre avec Shayenne : tu comprends, meuf, t'es ma cousine, faut qu'on arrête tout !

Choucha m'ouvre, en survêt et débardeur, dépoitraillée, l'air pas commode. Wouah, je me prends en pleine gueule la vision de sa poitrine libre, la meule gigantesque de chaque sein sous la maille légère, le médaillon sombre et démesuré des tétons... Je bande. Je bande et ce n'est pas le moment. Pourtant, au lieu de poser à Choucha les questions qui s'imposent, je tombe dans ses bras. Je n'ai rien prévu, rien calculé, me contentant de l'assaillir avec la fougue de mes dix-huit ans, fouaillant dans son cou, gémissant entre ses seins, pressant mon bassin contre ses hanches de navire à l'ancre, sa proue voluptueuse. Je n'ai rien prévu, elle encore moins, mais elle referme la porte sur nos corps enlacés et me guide jusqu'à sa chambre, tout en se débarrassant de ses fringues en un tournemain. Tandis que je lutte encore avec ma fermeture éclair, elle me renverse sur son lit. Et là,

tout va trop vite, je voudrais la caresser, me repaître de son ventre et de ses cuisses, la retourner, découvrir son dos, ses fesses, puis revenir à sa phénoménale poitrine, mais elle écarte déjà les jambes et me guide brutalement en elle. J'ai à peine le temps d'entrevoir une toison drue et noire comme l'encre qu'elle m'a déjà englouti. Et ensuite, rien. Elle cesse tout mouvement et me regarde. Je ne sais pas si je dois rire, pleurer ou me retirer en m'excusant. Comme mon érection ne faiblit pas, je commence tout doucement à bouger, guettant sur le visage de Choucha les signes de sa réprobation : peut-être est-elle comme sa nièce, adepte de la pénétration vaginale immobile ? Mais non, elle accompagne discrètement du bassin mes propres mouvements, et j'en profite pour risquer un coup de langue sur son aréole brune et grenue. Une secousse sismique la parcourt. Puisqu'elle a l'air d'aimer ça, j'avale entièrement son téton. À cinq centimètres de mon nez, s'ouvre son aisselle, béante et fleurie, anémone de mer soumise au flux et au reflux, exhalant par intermittence une odeur tiède et musquée qui me fait perdre la tête. Après trois ans de baise intensive avec Shayenne, j'ai la prétention d'être devenu un bon amant, mais rien de ce que j'ai appris sur son petit corps sec ne peut me servir avec Choucha, dont le ventre et la poitrine tangent d'un bord à l'autre sous les secousses que je leur imprime.

Intimement, je le savais. Je savais que rien ne ressemble moins à un corps qu'un autre corps. Et je savais aussi que j'avais besoin de ce changement, besoin de me frotter à d'autres peaux, de sentir d'autres souffles, d'entendre d'autres sons que les intimations au plaisir de ma petite amoureuse : « Vas-y, viens, c'est bon, lâche tout ! » Choucha ne dit rien, d'ailleurs, et si je ne voyais pas très distinctement les poils de son bras se hérissier quand je suce ses mamelons, je n'aurais aucune idée de ce qu'elle ressent. Mon plaisir à moi vient trop vite, et je lui souffle à l'oreille que je suis désolé sans provoquer de réaction. À croire qu'elle n'a pas compris que c'était terminé pour moi, car pendant quelques minutes, elle continue à imprimer à ses hanches le mouvement de va-et-vient que Shayenne m'interdit. Je finis par extraire mon zguègue de ses cuisses et par retomber à ses côtés, cherchant désespérément quelque chose à dire pour dissiper l'atmosphère de gêne, mais c'est Choucha qui s'éclaircit la voix avant de me lancer :

– Tu sais que je suis homo, quand même ?

– Euh, oui.

Toute la cité le sait et en fait des gorges chaudes, mais je me garde bien de lui rapporter les commérages peu amènes qui circulent à son sujet – bien qu'elle soit très aimée ici. Mon père n'est pas le seul à l'appeler « la gousse » ni à dire que ça sent l'ail quand elle passe à proximité.

– Si on m'avait dit que je coucherais un jour avec un mec...

Je cherche fébrilement mon paquet de clopes dans le jean qui gît au pied du lit. J'ai besoin de me donner une contenance avant d'apprendre de la bouche de Choucha que je suis son premier amant.

– Eh ouais ! Tu m'as déviérgée, Karel Claey's !

Sentant mon affolement, elle éclate de rire et allume à son tour une de ses éternelles Rothmans.

– Mais non, t'inquiète : t'es mon premier mec mais ça fait longtemps que j'ai perdu ma virginité ! N'empêche, je sais pas si je vais remettre ça avec un keum de sitôt.

– Ça t'a pas plu ?

– Je sais pas. C'était bizarre.

J'ai bien compris qu'elle n'avait pas joui, mais je m'attendais quand même à plus de satisfaction. Dans la pénombre de sa chambre, nous tirons rêveusement sur nos cigarettes. Elle reprend :

– Mais t'es super-beau et t'es un bon coup : je tiens à te dire ça. En même temps, je suis pas experte.

Ça m'énerve qu'elle me parle de ma beauté. Je sais que je suis beau, là n'est pas la question, mais cette beauté ne me vaut que des emmerdes, à commencer par la façon dont mon père entend la capitaliser – sans parler des sarcasmes des gars de la cité, qui trouvent éminemment suspecte la combinaison de mes cils de fille, de mon nez droit, de mes yeux clairs et de mon teint de pêche veloutée. Choucha est homo, mais c'est moi qui me fais régulièrement traiter de tapette.

– J'aurais mieux fait de coucher avec ta sœur.

– Tout le monde veut coucher avec ma sœur.

C'est vrai. Je suis un beau garçon, mais ce n'est rien à côté d'Hendricka, qui à dix-sept ans coche toutes les bonnes cases : yeux pervenche, peau dorée, jambes interminables, seins de folie, fesses hautes – et bouche de feu. Choucha l'appelle « le miel », car Hendricka ne peut se déplacer sans être environnée d'un essaim de gars énamourés. C'en est même comique, car elle se contente de les écarter d'un revers de la main ou de leur adresser un regard d'un tel dédain qu'il les pétrifie sur place. Avec les gars d'Artaud, c'est différent. Bien sûr, elle leur file la quille à eux aussi, mais comme ils l'ont vue grandir, ils se comportent comme si sa beauté était un trésor de guerre, un butin à protéger quand bien même ils n'en profiteraient pas. Devant elle, ils se contentent de plaisanteries mélancoliques mais respectueuses – très étranges quand on les connaît et quand on sait comment ils traitent les filles en général.

Baiser avec Choucha ne m'a pas fait perdre de vue mon projet initial, et je profite de ce moment d'intimité surréaliste pour lui demander de but en blanc si mon père connaît Yolanda.

– Ils se connaissent depuis toujours. Ils sont même allés à l'école

ensemble. Pas très longtemps, tu t'en doutes. C'était leur truc ni à l'un ni à l'autre.

– Mais comment ça se fait qu'ils se soient retrouvés à Marseille tous les deux ?

– Parce qu'ils sont partis ensemble. Ils avaient vingt ans, ils galéraient du côté de Namur, et ton père connaissait quelqu'un à Marseille. Un mec qui tenait un resto. Il est venu bosser avec lui et Yo a suivi.

– Ils étaient ensemble ?

– Bien sûr. C'était un couple à la vie à la mort. Depuis tout minots.

– Comment tu sais ça ?

– Tu veux que je te raconte l'histoire de Karl et Yolanda ?

Je ne sais pas si je le veux vraiment, mais à ce stade, j'estime ne plus avoir vraiment le choix, et j'allume une nouvelle cigarette. De sa voix naturellement rauque et encore éraillée par vingt ans de tabagie, Choucha entreprend de me dire ce qu'elle sait. De temps en temps, sa main vient se poser sur ma joue, ma hanche, mon épaule, comme si elle voulait vérifier quelque chose, mais sans interrompre son récit pour autant.

– D'abord faut que tu saches que j'ai connu Yolanda avant Karl. Elle traînait dans le quartier. Je l'avais remarquée : une fille jeune, mignonne, un peu zonarde. On se posait tous des questions à son sujet.

– Tous ?

– Mon frère, mes cousins, les potes du passage. Je vivais encore avec eux. J'avais dix-neuf ans, j'étais pas encore infirmière, mais j'avais commencé mes études. Et donc, on voyait cette fille, avec son gros sac à dos, qui faisait la manche au feu rouge ou devant Casino. Je dois dire qu'elle m'avait un peu tapé dans l'œil. Mais sans plus, hein ! C'est juste qu'elle était petite et maigrichonne, mais qu'elle avait l'air d'une dure à cuire quand même, ça me faisait marrer. Et puis un jour, je l'ai croisée à la Rose, devant le métro, complètement défoncée : elle gueulait sur les gens, leur jetait des trucs sur la gueule, des pierres, des canettes... Je me suis dit qu'elle allait se faire embarquer par les keufs, alors c'est moi qui l'ai embarquée. C'était l'été, il faisait beau, on est montées dans la colline pour fumer un bedo ou deux. Le problème, c'est qu'elle était en plein délire : elle continuait à gueuler, elle chialait, elle racontait des trucs, mais je comprenais rien, avec son accent. Enfin, si, j'ai fini par comprendre qu'elle s'appelait Sandrine, qu'elle était venue de Namur avec son mec, qu'ils avaient des projets tous les deux, s'installer à Marseille, bosser, faire des minots, et puis du jour au lendemain, le mec s'était barré.

– C'était Karl ?

– Bien sûr. Il s'était maqué avec une autre nana et ils vivaient tous

les deux à Artaud.

– Ma mère ?

– Même pas. Une autre grognasse, Natacha ou Nadège, ou je sais pas quoi. De toute façon, après celle-là, y'en a eu une autre. Le problème, c'était pas l'autre nana. C'est juste que Karl, il en avait plus rien à taper de sa Sandrine. Mais ça, elle l'avait pas encore compris, et elle était à fond sur Nadège : elle voulait lui crever les yeux, lui défoncer le bide, lui arracher les cheveux. Bref, ce jour-là, elle m'a tout déversé en vrac, et même si j'entravais un mot sur deux, j'ai assez vite eu une idée de la situation. Yolanda, enfin Sandrine, je l'ai ramenée au passage, je l'ai installée chez nous. Tu connais Élie et Marisol : ils l'ont accueillie comme si elle faisait partie de la famille. Elle est restée. Elle allait tellement mal qu'on pouvait pas la jarter comme ça. Elle a tout de suite plu à Jacinto, mais c'était pas, mais alors pas du tout réciproque. J'ai pas tout su, mais apparemment Yo allait tout le temps à la cité pour relancer Karl, elle le suivait, elle lui faisait la misère, des fois ça finissait mal : il la cognait, et je la récupérais en mille morceaux. Ça a duré. Des mois. Et puis un jour, fini. Elle a tout arrêté. Elle a plus jamais foutu les pieds à Artaud, et plus jamais reparlé de Karl. Je sais pas ce qui s'est passé. Je crois que c'est juste qu'elle a compris que c'était mort.

– Mais pourquoi elle est pas repartie en Belgique ?

– En Belgique, ils avaient des sacrées casseroles apparemment, elle et ton père. Tu le connais : il avait dû en arnaquer pas mal à Amblève, à Liège, à Namur... Et puis Yo, elle s'entendait pas trop avec sa famille. Bref, pendant un certain temps, elle y est un peu retournée, puis de moins en moins. Et avec Jacinto, ça a commencé à le faire. Ils se sont mis ensemble, ils ont eu Araceli très vite. C'était parti, quoi...

– Elle a jamais revu Karl ?

– Pas à ma connaissance.

– Mais ils auraient pu se croiser : la cité n'est pas loin du passage.

– C'est suffisamment loin. Ça fait vingt ans que je vis à Artaud et je croise jamais personne du passage. De temps en temps, quand je suis en voiture, je vois les minots qui lavent les pare-brise. Et un jour, je suis tombée sur mon père à la Valentine. Pareil, j'étais en voiture, lui aussi, mais il m'a même pas vue.

– Mon père, il sait que Yolanda vit toujours à Marseille ?

– Peut-être. Peut-être pas. Et si tu veux mon avis, il en a rien à battre.

– Et Yolanda, elle sait quoi sur nous ?

Choucha éclate de son rire inimitable, tout aussi rauque que sa voix, et écrase furieusement sa Rothmans dans le cendar. Sa chambre sent le tabac, mais aussi son parfum, un Guerlain pour hommes que je n'ai jamais senti que sur elle et qui m'a toujours inspiré un sentiment de

bonheur et de sécurité.

– Tu peux être sûr qu'elle sait tout ce qu'il y a à savoir ! Que ton père est avec Loubna depuis vingt ans, qu'ils ont eu trois enfants, qu'ils galèrent et qu'ils se défoncent. Yolanda a toujours su où Karl en était. Et quand tu t'es pointé au passage, elle savait déjà que tu étais son fils aîné.

Je ne sais pas d'où Yolanda tient ses informations, mais le fait est que j'ai toujours senti qu'elle m'en voulait obscurément de quelque chose. Et pareil pour Hendricka. Seul Mohand a trouvé grâce à ses yeux, et c'est ce que je dis à Choucha.

– Ben ouais. Yo, c'est pas quelqu'un de bon, tu sais. Enfin si tu le sais pas, il faut que tu le saches. Que Karl ait un enfant handicapé, ça la vengeait.

– Mais toi, comment tu sais tout ça ?

– Je continue à voir Yolanda. J'ai jamais cessé, en fait. Même quand ça clashait grave entre Élie et moi, ou avec mes frères, elle et moi, on s'est toujours parlé. C'est ma pote, même si c'est une garce finie. On va boire des coups de temps en temps. Je peux pas dire qu'elle me raconte sa vie, c'est pas son genre, mais y'a quand même des trucs qui filtrent. Surtout quand elle est bourrée.

Choucha se lève et commence à rassembler ses fringues. Elle intercepte le regard furtif que je jette à ses formes massives et rit de nouveau :

– Alors, ça te fait quoi, d'avoir couché avec une vieille ?

– Bah, t'es bien conservée.

– Ça, c'est la salle. J'y vais au moins quatre fois par semaine. Mais bon, je suis grosse et je le resterai : on peut pas lutter contre sa nature.

– T'es pas grosse.

Elle s'agenouille au pied du lit où je suis toujours couché.

– Bon, Karel, grosse, pas grosse, c'est pas le problème. Je sais pas ce que tu es venu chercher ici, mais ça se reproduira pas, O.K. ? Tu es trop jeune et trop joli pour moi. Je pourrais avoir du désir pour toi, hein, mais j'aimerais jamais mon corps avec le tien, mes gros tétés, mon gros bide, à côté de tes pecs, de tes abdos, tout fermes, tout lisses, c'est pas possible, ça me fait perdre mes moyens.

Je commence moi aussi à me rhabiller, tout en acquiesçant à tout ce qu'elle me dit, et tout en sentant mes joues flamber de confusion.

– Rougis pas, tu vas me donner des regrets ! Non, sérieusement, repense plutôt à ce que je viens de te raconter, Karl, Yolanda, tout ça. Il faut bien que tu comprennes que même si pour ton père c'est de l'histoire ancienne, Yo, elle s'en est jamais remise et elle s'en remettra jamais. C'est ça qu'elle m'a dit un jour où on avait beaucoup picolé toutes les deux. Elle chialait, elle était en boucle, et ce qu'elle arrêtais pas de me répéter, c'est que Karl, c'était son premier, son dernier et

son seul.

– Et Jacinto ?

– Elle l'aime bien. C'est le père de ses enfants, et elle adore ses enfants. Et puis, elle a bien conscience que des mecs capables de la supporter, ça se trouve pas comme ça. Faut se la farcir, la Yo, elle est pas facile. Jacinto, c'est l'inverse : il est toujours content, tout lui va. En plus, il la fait rire, et ça lui arrive pas souvent, à Yolanda, de rigoler. Aussi, elle doit lui être reconnaissante de l'avoir ramassée à la petite cuillère y'a vingt ans. C'est allé très loin, tu sais : elle a voulu mourir. Plusieurs fois. Elle a pris des trucs, on l'a sauvée de justesse.

– Tout ça pour mon père !

– Ouais, je sais. On a du mal à croire que cet enculé ait inspiré un amour aussi... fort. Il sait y faire avec les nanas, j'imagine. Parce que ta mère, au début, c'était pareil : elle en était raide dingue. Mais pas comme Yolanda. Pour Yolanda, avec Karl c'était à la vie à la mort, et quand il l'a quittée, ben elle est morte. Méfie-toi d'elle : elle te pardonnera jamais d'être le fils de l'homme qui l'a détruite. Y'a des femmes comme ça. Et peut-être des hommes aussi, mais j'en ai jamais connu. Faut croire que nous les meufs, on est plus passionnées !

– À part toi : mais toi, t'es un bonhomme.

– Détrompe-toi : je peux être très féminine. Et maintenant dégage, va retrouver ta chérie et ne lui dis jamais que t'as couché avec sa tante si tu veux pas qu'elle me fasse la peau. Elle commencera par moi, mais elle t'arrachera les couilles après.

Je m'en vais sur cette plaisanterie qui ne fait rire qu'elle. Je rentre chez moi. Pas question que je suive les conseils de Choucha et que j'aille retrouver une Shayenne que j'ai quittée il y a seulement quelques heures, même si ça me semble une éternité. Il faut dire qu'entre-temps, j'ai reçu le ciel sur la tête. Apprendre que les familles Claeys et Sastre sont liées par un inextricable réseau de mensonges et de secrets, ça me glace les sangs. Mais l'idée la plus glaçante de toutes, c'est peut-être que Shayenne et moi reproduisons l'histoire de nos parents. Et je connais assez Shayenne pour savoir qu'elle n'est pas moins passionnée que sa mère. Je suis son mec, elle m'a dans la peau, elle ne pourra jamais vivre sans moi, elle me le dit sans cesse et je la crois.

Je pourrais me sentir flatté d'inspirer un amour aussi fervent, être excité par ce désir brûlant et inépuisable, mais en réalité, la passion me fait horreur, comme me font horreur la dépendance, la possession, la fusion. Je rêve de coups d'un soir, d'histoires sans conséquences, de liaisons épisodiques, de sentiments légers, de badinage, tout ce à quoi je n'ai jamais eu droit du fait de mon engagement précoce avec Shayenne, de ce premier amour sans appel et sans merci.

Une fois dans ma chambre, j'extirpe d'une pile de tee-shirts la tresse

de cheveux que j'ai trouvée sous mon matelas. Shayenne a dû demander à Hendricka ou à Mohand de l'y mettre. Je ne sais pas ce qu'elle leur aura raconté, mais je sais qu'elle est derrière tout ça et qu'elle ne reculera devant rien pour me garder. Ce petit sortilège naïf n'est rien devant ce qui m'attend à la moindre velléité de rupture. La seule solution, c'est que je me barre très loin d'ici. Pas question que je finisse comme Karl, qui vit sans le savoir à un kilomètre de son premier amour. Et qui sait s'il ne subit pas les effets du mauvais sort que lui a jeté Yolanda ? Qui sait si la nuit dans laquelle je vis depuis ma naissance n'est pas due à une sombre malédiction gitane ?

'Cause this is thriller, thriller night, and no one's gonna save you from the beast about to strike. En cette belle journée de 1996, ce sont les paroles honnies de « Thriller » qui me reviennent en mémoire. La Bête est sur le point de frapper, c'est sûr, et je ne peux pas rester à attendre les coups.

DES ÂMES DESTINÉES AU POISON

Contrairement aux adultes qui m'entourent, mes parents, nos voisins, les gitans du passage, je veux faire des études. Les plus courtes et les plus qualifiantes possible. Il n'est pas question que je me lance dans des trafics, pas question que je fasse les marchés ou la saison des fraises à Almería, pas question non plus que je taille la route, sac au dos, comme l'ont fait Karl et Yolanda à mon âge. Je veux un diplôme, quelque chose qui me permette de trouver du taf partout en France – et celui d'aide-soignant, je peux l'avoir en un an. Une fois que j'aurai assuré mes arrières, rien ne m'empêche de passer le concours d'infirmier, mais on n'en est pas là. Mon objectif, c'est de quitter Marseille, mon père – et Shayenne.

En 1997, bac en poche, tel est le plan de carrière que j'ai commencé à suivre. Choucha m'a trouvé un job dans les cuisines de l'Hôpital Nord : quelques heures à préparer des plateaux-repas ou à les nettoyer. Ça me permet de gagner l'argent de poche que mes parents ne m'ont jamais donné et ne me donneront jamais.

À la maison, comme avec Shayenne, je dissimule mes projets et mes sentiments. Avec le temps, c'est même devenu une seconde nature : faire semblant, ne pas offrir de prises aux doutes, aux soupçons, aux reproches. Je mens, mais de toute façon tout le monde ment. À croire que la vérité est inadmissible. Que le fond de nos cœurs est incommunicable. En tout cas, c'est la ferme conviction que j'ai à dix-neuf ans.

Hendricka doit en être arrivée aux mêmes conclusions que moi, car personne ne sait rien de ses activités en dehors du lycée. Parfois, elle rentre avec un léger sourire aux lèvres ; parfois c'est l'inverse, elle a l'air chavirée, mais elle se tait dans tous les cas – même avec moi. Et bien sûr, Mohand est le meilleur de nous trois en matière de silence et de dissimulation. Sauf que le concernant, j'ai des infos par Shayenne et Rudy, vu qu'il passe beaucoup de temps au passage 50, comme moi à son âge.

– Ton frère, il fume et il boit.

– Mais il faut pas ! Il est malade !

– T'inquiète : il est beaucoup plus raisonnable que toi et moi. Et en plus, je sais pas d'où tu tiens qu'il est malade : il va très bien.

De fait, Mohand a grandi, grossi, et pris des muscles. Il reste un petit gabarit, mais il est moins malingre et moins blafard qu'avant. Je dois être le seul à savoir qu'il y a encore des jours où il peut à peine se

lever tellement il souffre.

– T’as mal ? Qu’est-ce que t’as ?

– Rien. Ça va passer.

– Tu veux que j’appelle maman ?

– Surtout pas : elle va me prendre la tête. Y’a rien à faire. Juste attendre.

– Tu veux boire quelque chose ?

Il se roule en boule sur son lit, sans me répondre. Il ne dit plus rien, mais je sens la tension de son corps au moment des vagues de douleur, j’entends son souffle se précipiter, le geignement qui passe parfois ses lèvres, et m’amène moi-même au bord des larmes.

– Mohand, je suis là si t’as besoin.

– Non, va-t’en !

Je suis habitué à ces crises, mais visiblement, les gitans du passage n’en savent rien et je respecte la volonté de Mohand de ne pas être traité comme un malade. Je m’en vais, mais la pensée de mon petit frère luttant seul contre des souffrances inimaginables me serre le cœur toute la journée, comme me serre celle de mon impuissance à l’aider, et du peu d’accès qu’il me laisse à sa vie intime. Il faut croire que lui aussi a jugé que sa vérité était inadmissible et incommunicable.

C’est pareil avec Hendricka, mais je m’inquiète moins pour elle. J’ai choisi de croire que sa beauté surnaturelle la protégeait et pouvait la tirer de tous les mauvais pas. Ce jour-là, elle me prend à part :

– Faut que je te parle, viens !

Nous filons dans la colline, histoire de fumer la très bonne herbe que j’achète à Rudy. C’est une habitude que nous avons prise depuis peu, et l’un des rares moments à deux que nous arrivons à nous ménager. Une fois là-haut, la ville à nos pieds, elle me prend le joint des mains et le fait brasiller longuement à ses lèvres, les yeux fermés.

– Alors ?

– Je t’ai pas dit, mais j’ai été castée à la sortie du lycée, le mois dernier. Pour un film. Ils m’ont appelée aujourd’hui et c’est bon !

– T’as le rôle ?

– Ouais.

– Trop forte, ma sœur.

Nous topons solennellement, paume contre paume, mais je ne vois pas très bien en quoi c’est une grande nouvelle. Ma sœur fait des castings depuis qu’elle a six ans et elle a déjà tourné dans trois films – trois navets sans envergure, il est vrai.

– Non mais là je crois que tu te rends pas compte : c’est pour un super-film et pour un premier rôle.

– Ça se tourne quand ?

– On commence dans quinze jours.

– T'en as parlé aux parents ?
– Je vais le faire. Mais c'est ma vie, pas la leur.
– T'as signé un contrat ?
– Non, mais je l'ai reçu. Faut juste que les parents me donnent l'autorisation, mais les connaissant, ça va passer crème. Et puis, je suis majeure dans quatre mois.
– Tu vas faire comment pour le lycée ?
– J'arrête. De toute façon ça me gave.
– Ça se tourne où ?
– En Normandie. Et y'aura aussi des scènes de studio en région parisienne.

– Tu vas te casser ?
Elle se tourne vers moi, les yeux brillants, un grand sourire aux lèvres :

– Exactement. Et si ça marche, je refoutrai plus jamais les pieds à la cité ! Oubliez-moi, les gars !
– T'as trop de chance !
– Sérieux, frère, si y'a moyen que t'aies un rôle aussi, tu me rejoins fissa ! Je vais leur parler de toi.

Je tire furieusement sur le joint, histoire d'encaisser stoïquement la nouvelle : c'est ma petite sœur qui se fait la malle, et pas moi.

– Tu nous laisses tout seuls avec Karl.
– Je sais, et ça me fout les boules. Mais je te jure que si je gagne du fric, où que je sois, je vous fais venir, Mohand et toi.
– *Il lâchera jamais Mohand.*

Nous laissons planer entre nous un silence lourd de tout ce dont ne nous voulons plus parler. Car à la maison, loin de s'arranger, les choses se sont sérieusement dégradées, Karl traversant une mauvaise passe. Il a été hospitalisé cet hiver pour une pancréatite, et après le répit que nous a offert son séjour à l'hôpital, il est rentré plus dingue que jamais. Et en même temps, il a morflé, s'est affaibli et se déplace en claudiquant. Sa beauté à lui n'est plus qu'un lointain souvenir : il l'a bazardee avec les cuites, les clopes, les shoots, les infections – sans compter toutes les fois où il s'est fait casser la gueule, rentrant à la maison vociférant et pissant le sang, les doigts fracturés, les yeux tuméfiés, la lèvre fendue...

Il n'a jamais vraiment bossé, mais là, il ne fait plus que tuer le temps entre l'appart et le bistrot, comme un retraité. Même pour les petits business minables, il est fini. Il est fini à quarante-cinq ans, et il faut croire que nos débuts dans la vie rendent cette fin encore plus amère. En tout cas, il nous fait payer très cher notre jeunesse. Nous avons beau l'éviter le plus possible, ne rentrer qu'au cœur de la nuit, en espérant le trouver endormi, écroulé à cuver son Ricard sur le canapé, il y a toujours des moments où il arrive à nous coincer. Il ne

nous touche plus, mais il s'arrange pour nous faire mal quand même. Il y a les insultes quotidiennes, bien sûr, mais aussi les discours qu'il vient éructer jusque dans notre chambre à quatre heures du matin, nous tirant du sommeil pour hurler son dégoût d'avoir enfanté un bon à rien, une pute et un handicapé. Je tire ma couette sur mon visage et Hendricka en fait autant. Pour Mohand, c'est plus compliqué parce que mon père donne des coups de pied dans son lit tiroir et lui arrache ses couvertures.

Depuis sa pancréatite, il s'arrange aussi pour nous rendre fous de dégoût. Contrairement à Mohand et sa pudeur extrême, mon père ne nous épargne ni sa merde, ni sa gerbe, ni sa nudité obscène, ses organes génitaux pendouillants, ses touffes de poils grisonnants, sa sale gueule dès le réveil. Ça ne l'empêche pas de rappeler constamment Mohand à sa condition de malade :

– Pauvre gars ! T'as rien qui fonctionne ! Même ta cervelle, elle est pourrie. De toute façon, les toubibs nous avaient prévenus que tu serais jamais normal ! Polyhandicapé, qu'ils disaient. Si j'étais toi, ça fait longtemps que je me serais tiré une balle dans le slip.

Hendricka et moi poussons des hurlements de protestation :

– Casse-toi ! Laisse-nous dormir ! C'est toi qu'es une pauvre merde ! Fous-lui la paix, à Mohand !

Quant à ma mère, elle ne dit rien ou presque. Tout juste si au bout d'un moment elle parvient à l'entraîner dans leur chambre, où il continue à maugréer pendant des heures. Comment peut-elle tolérer l'intolérable ? J'ai arrêté de me poser la question et intégré le fait que ma mère naviguait en solitaire et en dehors de tout radar. Je pourrais la détester et parfois je le fais. Après tout elle a depuis longtemps cessé de nous protéger. Si elle n'avait pas des moments de fulgurance, ces moments où elle revient à nous, désolée, repentante et tendre, je lui vouerais une haine presque aussi implacable qu'à mon père. Mais voilà, je sens bien qu'à sa façon, elle essaie de nous aimer et de nous armer contre une adversité dont mon père n'est qu'un avatar parmi d'autres. Sauf que des armes, elle n'en a jamais vraiment eu, ou alors elle les a déposées dès le début.

Pour me prémunir de la rancœur et du mépris, j'invoque les bons souvenirs que j'ai d'elle et de nous, comme ce jour de 1994 où je la trouve en larmes, musique rebeu à fond dans la cuisine.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Cheb Hasni est mort.

Cheb Hasni, c'est « le chanteur de l'amour », un de ceux dont les roucoulements lénifiants enchantent la cité Artaud, en vertu du principe que j'ai déjà décrit : plus on est éloigné de l'amour, plus on écoute des chansons qui le célèbrent.

– Ah bon, mais il était jeune, non ?

– Il avait vingt-six ans ! Ils l'ont assassiné !

Je ne peux pas compter sur ma mère pour me dire qui sont ces « ils », même si elle suit d'assez près ce que vit l'Algérie en ces années de cendre. Elle compte encore des oncles, des tantes, des cousins, entre Alger et Béjaïa. Il est arrivé que certains se pointent à la cité, mais la cohabitation avec Karl les a vite encouragés à se chercher d'autres points de chute – d'autant que de son côté, ma grand-mère Farida ne rechignait jamais à leur ouvrir les portes de son appart toulonnais.

Ce jour-là, ma mère sanglote spasmodiquement en écoutant une chanson où Hasni lui-même dit qu'il est mort – à croire qu'il l'avait pressentie, cette mort qui l'a pourtant surpris en pleine conversation dans une rue d'Oran. Certes, c'est triste, et la chanson est belle, mais ça n'explique pas pourquoi ma mère se met dans cet état, elle qui ne pleure jamais.

– Tu le connaissais ?

– Tout le monde connaît Cheb Hasni.

– Non, mais je veux dire, personnellement !

Elle ne daigne pas me répondre. C'est vrai que ma question est bête : ma mère sort peu, n'a pas d'amis en dehors de la cité et quasi aucune vie sociale. Où aurait-elle pu rencontrer une star du raï de vingt-six ans ?

– Vingt-six ans, tu te rends compte ?

Elle enfouit son visage dans ses mains, mais les larmes coulent le long de ses poignets, jusqu'à la saignée des bras, pile là où elle se charcute régulièrement à la recherche d'une veine encore intacte. Comme elle est gauchère, c'est surtout son bras droit qui est esquiné, et je contemple tristement le losange de peau scarifié par les piqûres et les abcès. Elle ferait mieux de pleurer sur elle-même, et d'ailleurs c'est peut-être ce qu'elle fait : pleurer sur la vie qu'elle a choisi de foutre en l'air, avec les nôtres par la même occasion. Après « Gualou hasni met », la voix sublime de Hasni enchaîne sur « Ma tgouliche el mektoub » et je comprends suffisamment l'arabe pour trouver que c'est une chanson de circonstance : *ne me dis pas que c'est le destin*. Non, rien de tout ça n'était écrit et elle aurait pu soustraire ses enfants à la folie de leur père. Elle est restée parce qu'elle est aussi folle que lui. *Vous n'empêchez pas qu'il y ait des âmes destinées au poison*. Depuis que j'ai lu cette phrase d'Artaud, j'accepte que les gens autour de moi aillent à leur perte. Simplement, il n'est pas question qu'ils m'y entraînent.

CHEYENNE AUTUMN

C'est la rentrée. Tandis que je m'apprête à intégrer ma formation d'aide-soignant, Shayenne commence un BTS « force de vente ». Je serai sans doute indépendant financièrement un an avant elle, mais il est entendu que nous nous préparons un avenir clean, qui exclura la débrouille et les combines dans lesquelles nous avons grandi.

Bien qu'elle ne sache rien des plans que je mûris en secret et qui la voient sortir définitivement du tableau, elle est inquiète, sur ses gardes, avec des pics d'agressivité à mon égard, et des moments où elle me dévisage sombrement – comme mon père. J'ai cessé depuis longtemps de la mettre au centre de mon existence, mais je n'ai toujours pas trouvé le courage de le lui annoncer. Et puis, c'est pratique, cette nana qui est là, toujours prête à baiser quand le désir m'en prend. J'ai dix-neuf ans : le désir me prend souvent, et Shayenne confond ce désir machinal avec la constance de mes sentiments. Elle se rassure en voyant que je bande toujours pour elle. Elle a tort, car je bande pour à peu près n'importe quelle nana – à commencer par sa tante, même si elle ne m'a plus jamais ouvert ses cuisses généreuses depuis cette première fois mémorable.

Shayenne revient de sa première journée en BTS la mine plus butée que d'habitude.

- Putain, il faut qu'on s'habille pour aller en cours, j'y crois pas !
- Comment ça ?
- Faut que je sois en fille, avec des jupes, des robes ! J'ai pas droit au fut'. Et les mecs peuvent pas être en survêt, tu le crois, ça ?

Du coup, elle me traîne au Centre Bourse, histoire que je l'aide à se trouver des tenues qui fassent fille. Nous errons pendant des heures de boutique en boutique, sans qu'elle se déporte de sa maussaderie, et je finis par en avoir marre.

- Décide-toi !
 - Y'a rien qui me plaît.
 - Prends ce qui te déplaît le moins.
 - Tout est moche.
 - Qu'est-ce que tu penses de ça ?
 - « Ça », c'est une robe jaune d'or à bretelles croisées dans le dos : simple, printanière, il me semble qu'elle irait à Shayenne.
 - Tu veux que je ressemble à une cagole, ou quoi ?
 - Bon, et ça ?
- Cette fois-ci, c'est un tailleur dans les gris, très *force-de-vente* à mon

avis, mais Shayenne refuse vigoureusement de l'essayer :

– Je peux pas porter un truc comme ça, c'est pas possible !

Alors que j'ai perdu espoir de la voir acheter quoi que ce soit, elle se décide. Tout d'un coup, dans la même boutique, elle rafle deux jupes portefeuille assez courtes, des tops ocre, lavande, rubis, une robe bleue très moulante, et un manteau camel, avant de s'engouffrer dans la cabine d'essayage. Elle règle en espèces, et avec un air de défi. Au moment où nous ressortons enfin dans le soleil et l'air vif de ce jour de septembre, je m'aperçois qu'elle a gardé la robe sur elle.

– Tu l'as payée ?

– Tu rigoles ! Tu sais à combien elle était cette putain de robe ?

– T'as arraché l'antivol ?

– Ouais. Y'a un petit trou, mais ça sera facile à recoudre.

Bleu électrique, la robe flambe sur sa peau bronzée et s'ajuste étroitement à ses formes nerveuses. Shayenne n'a rien d'exceptionnel, mais là tout d'un coup, je prends conscience qu'elle attire les regards, alors que d'habitude, elle passe inaperçue dans ses tee-shirts informes. Nous remontons la Canebière en direction du marché des Capucins. Contrairement à nos familles respectives, qui quittent rarement les quartiers nord, nous nous sommes approprié la ville. Noailles, le cours Julien, la porte d'Aix, Endoume, Longchamp ou la Joliette n'ont plus de secrets pour nous. Nous avons nos bars, nos plages et nos parcs, pour des rendez-vous que nous espérons toujours aussi secrets, même si avec le temps, j'imagine que Rudy, Araceli et Hendricka, au moins, ont compris. Et Yolanda, s'il faut en croire Choucha.

Je n'ai plus revu Yolanda depuis des mois. Je ne l'aimais déjà pas beaucoup, mais maintenant elle me dégoûte. Comme me dégoûtent les liens entre nos deux familles. À force de retourner ça dans tous les sens, ça a fini par me paraître presque incestueux. J'ai même envisagé que Yo ait pu être enceinte de Karl au moment de leur rupture. Sauf qu'elle a eu Araceli avant les jumeaux, et qu'Araceli est la version féminine de son père. Enfin, féminine, il faut le dire vite : comme beaucoup de femmes de la famille Sastre, à commencer par Marisol et Choucha, Araceli a des mâchoires viriles, des épaules effrayantes et un soupçon de moustache. Bref, Araceli n'est pas ma demi-sœur. En revanche, il m'est revenu que le prénom complet de Rudy était Carlos-Rudy, ce qui m'a fait froid dans le dos. Karl, Carlos, c'est du pareil au même. Quelle femme saine d'esprit donne à son fils aîné le prénom de son ex ? Qui plus est quand cet ex l'a fait souffrir au point qu'elle veuille se tuer ? Mais Yolanda, ou plutôt Sandrine, n'est pas saine d'esprit, et sa fille ne l'est pas davantage. Car c'est de la folie que je lis parfois dans les yeux de ma nana, et je sais qu'elle m'arracherait les couilles plutôt que de renoncer à moi.

Pour l'heure, elle se tient en face de moi dans sa robe bleu roi, me

toisant sans bienveillance au-dessus de son Schweppes agrumes. Je ne l'ai pas encore quittée qu'elle m'en veut déjà : j'ai intérêt à faire super-gaffe.

– Faut que tu te trouves des chaussures, pour aller avec tout ça.

Pour toute réponse, elle introduit entre mes cuisses le pied qu'elle vient précisément de déchausser, déclenchant ma millième érection de la journée. Coupés à ras et dépourvus de vernis, ses ongles frottent doucement contre la toile légère de mon pantalon. Sa voix se fait rêveuse, suggestive :

– Tu me vois avec quel genre de chaussures ?

J'adore quand elle fait ça, quand elle me lance dans un scénario avec une question qui n'a l'air de rien mais qui ouvre grand les portes de ma perception.

– Euh, avec des talons.

– Précise.

– Je sais pas comment ça s'appelle, mais tu vois ce que je veux dire : pointu au bout, avec des talons aiguilles.

– Des stilettos ? C'est ça que tu aimerais que je porte ? Et tu vois quelles fringues, pour aller avec les stilettos ?

– Cette robe.

– Tu peux trouver quelque chose de plus sexy, fais un effort.

– Un truc en soie, court, avec de la dentelle.

– Une nuisette ?

– C'est ça.

Rétrospectivement, je vois bien que nous étions pathétiques, deux minots des quartiers essayant de se couler dans des fantasmes convenus et tellement éloignés de notre réalité sordide. Mais ça marchait. Sur moi, en tout cas : rien que d'imaginer Shayenne haut perchée sur ses chaussures à talons, déambulant dédaigneusement dans sa nuisette en soie, j'avais une trique d'enfer.

À la terrasse de ce café de Noailles où nous avons nos habitudes, Shayenne mène le jeu, nous projetant dans un monde de luxe et de plaisir où les filles portent de la lingerie fine, se remaquillent avec précision dans des miroirs à dorures, et s'offrent dans des chambres d'hôtel avec jacuzzi, room-service et vue sur la mer – m'excitant à tel point que je décide d'aller me finir aux toilettes.

Quand je reviens, un mec est clairement en train de la draguer, assis sans vergogne à la place que j'occupais quelques instants plus tôt. Un jeune, plutôt pas mal, cheveux drus et sourire franc, qui lui parle en la dévorant des yeux. Il faut dire que pendant notre petit jeu de tout à l'heure, elle a laissé la robe bleue dévoiler largement une épaule dorée, et que son pied droit est toujours impudemment déchaussé – sans compter que ses pommettes sont encore enflammées par l'excitation, ses yeux brillants, son souffle un peu court. Putain, il

suffit que je m'absente cinq minutes et il y a déjà un chien sur sa trace.

Elle me voit. Elle me voit les voir, elle et cet enfoiré. Elle me voit et elle laisse planer quelques secondes d'expectative avant d'éconduire le mec avec brutalité. Mais c'est trop tard. Elle m'a subtilement rappelé à l'ordre : O.K., Karel, je suis à toi, mais t'as vu, je peux plaire à d'autres, d'autres peuvent me plaire, je peux t'échapper. Finalement, Shayenne n'a pas besoin de philtres et de charmes pour m'envoûter : il lui suffit d'utiliser les grosses ficelles de toujours.

Je finis mon demi cul sec et m'apprête à me lever quand la voix d'Elton John nous parvient : *and it seems to me you lived your life like a candle in the wind*. Le petit visage de Shayenne se rembrunit :

– C'est trop triste. Lady Di...

La princesse Diana vient tout juste de se tuer en voiture sous le pont de l'Alma, et cette information a mis ma cité en émoi. D'un appart à l'autre, ce n'était que mines navrées et commentaires compatissants. À en croire Shayenne, la nouvelle a bouleversé aussi les gitans du passage, suscitant de bruyantes manifestations d'affliction chez Dadine, Jovanka, Élie, Lysandro...

– Lysandro ? Mais qu'est-ce qu'il en a à foutre, Lysandro, de Lady Di ? Y'a trois jours, il savait même pas qu'elle existait !

– Bien sûr que si ! On savait tous qui c'était.

– Et alors ? On a quoi à voir avec une princesse, nous, tu peux me dire ? On a quoi à voir avec une gonzesse qui voyage en jet privé, qui prend une chambre au Ritz, et qui roule en Mercedes-Benz avec chauffeur ? Putain, ça me fout la gerbe toutes ces conneries !

Ma colère est sincère, même si elle s'alimente aussi à l'épisode que je viens de vivre, le regard énamouré d'un gars sur ma go, la façon dont elle m'a signifié à la fois sa liberté et ma dépendance. Je me sens piégé, coincé dans ma propre connerie et dans la vie de merde qui risque d'en découler, mais ça ne m'empêche pas d'être excédé par le deuil collectivement endossé par mes voisins et amis. Et qu'on ne vienne pas me parler de « princesse des cœurs » ni d'une prétendue proximité de Lady Di avec le peuple. Le peuple, c'est nous, c'est moi, c'est la cité Artaud et le passage 50 – et nous ferions mieux de pleurer sur notre sort plutôt que sur celui d'une nana à qui on n'a jamais coupé l'électricité, qui n'a jamais dû bouffer aux Restos du cœur, et qui ne s'est jamais demandé ce que ses enfants allaient devenir, vu qu'ils étaient respectivement deuxième et sixième sur la liste de succession au trône britannique.

Plus je parle, plus je m'échauffe, en face d'une Shayenne médusée. Elle n'a pas l'habitude de me voir sortir de mes gonds. Elle n'a pas l'habitude non plus de m'entendre tenir des discours militants :

– Tu crois pas qu'au lieu de pleurnicher sur Lady Di, on ferait mieux

d'essayer de sortir de notre merde ? Rien qu'avec ce qu'elle dépensait en shopping, toi et moi on aurait pu vivre des années ! Tu trouves ça bien ? Tu trouves ça normal ? Moi aussi j'aimerais bien passer des vacances en Sardaigne et crêcher au Ritz ! Et avoir une Merco avec chauffeur !

Bizarrement, les larmes me montent aux yeux. Parce que j'ai beau cracher sur la princesse de Galles, son amant égyptien et leurs vacances sardes, moi aussi je veux en être. Moi aussi je veux des voyages en jet privé, des palaces, des restos étoilés, des limousines – puisque telle est l'idée naïve et confuse que je me fais du luxe et de la vie des riches. Il me semble qu'avec du fric, beaucoup de fric, la mienne s'arrangerait : je pourrais me barrer, laisser la merde derrière moi, oublier que mon père est un tortionnaire et que ma mère jouit d'avoir un fils handicapé, oublier que les ascenseurs de ma cité sentent la pisser, et que les gens y jettent leurs ordures par la fenêtre, oublier que Shayenne a inextricablement lié ma vie avec la sienne pour le meilleur et surtout pour le pire.

Your candle burned out long before your legend ever did. À la chanson suave d'Elton John, succède un titre de NTM beaucoup plus en accord avec la rage qui m'habite, *nous n'avons rien à perdre car nous n'avons jamais rien eu...* Je serre les poings sous la table et baisse misérablement la tête. Autour de nous, le marché se termine, dans les cris et les interpellations joyeuses. À grands coups de balai, les vendeurs envoient dans le caniveau fruits pourris et entrailles de poissons, tout ce qui n'a pas été récupéré par les clients de la dernière heure, ceux pour qui les rebuts sont une aubaine, ceux qui n'achètent pas mais remplissent leur cagette de tomates et de pommes invendables. Les larmes que j'avais réussi à retenir jusqu'ici dévalent ouvertement mes joues, suscitant la panique chez Shayenne :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que t'as ? Dis-moi !

J'aimerais lui répondre, mais je ne peux pas, je suis submergé par trop de sentiments contraires, la haine, la colère, la tristesse, l'amour, mais surtout la peur de devenir à mon tour une de ces ombres errantes des fins de marché. Si peu de choses nous séparent de la misère, Shayenne et moi. Alors bien sûr, d'ici quelques mois, je vais bosser, elle aussi, mais soyons sérieux, ce n'est pas avec un salaire d'aide-soignant que je vais nous extraire définitivement de la pauvreté dans laquelle nous avons grandi – *mais vous savez que ça va finir mal, tout ça* : en dépit de mon attention intermittente à la chanson de NTM, cette phrase résonne à mes oreilles, comme un avertissement et presque une sentence.

L'année suivante, quand j'entendrai Kool Shen et Joey Starr chanter « Ma Benz », j'aurai de nouveau une pensée pour la façon dont Lady Di et Dodi Al-Fayed ont fini écrabouillés dans la leur, de Merco Benz.

Mais l'album « Supreme NTM », pour moi, ce sera surtout « Laisse pas traîner ton fils » – *Laisse pas traîner ton fils, si tu veux pas qu'il glisse, qu'il te ramène du vice*. Cette chanson, Mohand et moi la prendrons dans la gueule. Pourtant, nous n'avons pas eu besoin de descendre dans la rue pour trouver le vice. Le vice, lui comme moi avons grandi dedans. Le vice, il nous a défoncé la tête à coups de baffes, enfoncé les côtes à coups de latte, niqué la tête à force d'injures éruptées et bavantes : t'es qu'une merde, dégage, putain, dégage si tu veux pas que je te crève ! Alors, la rue, finalement, c'était un moindre mal. Mohand y a même puisé les forces qui ont fait de lui un prince, le sauveur dont je rêvais quand ma mère l'attendait.

Mais pour l'heure, nous ne sommes qu'en 1997 et je pleure amèrement. Alarmée, Shayenne vient s'asseoir sur mes genoux et entoure mon cou de ses bras :

– Je suis là, tu sais, je serai toujours là. Tu peux me dire ce qui va pas.

Mais non, justement, je l'aime encore suffisamment pour ne rien lui dire, pour lui cacher que je rêve d'une autre vie, avec des filles en déshabillé vaporeux sur leurs hauts talons, comme dans notre jeu de tout à l'heure, sauf que ce ne serait pas elle. Je l'aime encore suffisamment pour taire des rêves de grandeur qui excluent non seulement Marseille, la cité, le passage, la mifa, mais l'excluent elle aussi, mon premier et mon seul amour.

SAD GIRL

1998. J'ai vingt ans. Ce devrait être mon année mais ce sera celle d'Hendricka. Alors que j'ai commencé à bosser comme aide-soignant à la Timone et me suis installé avec Shayenne dans un appart minuscule près de Sakakini, ma sœur devient une star, du jour au lendemain ou presque.

Ce soir-là, la main de Shayenne agrippe la mienne dans la salle obscure où l'on projette *Sad Girl*. Pourquoi un titre en anglais alors que réalisation, production et distribution sont entièrement françaises ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que ma sœur est de tous les plans. Et davantage que sa tristesse, ce qui ne manquera pas de frapper le spectateur c'est sa beauté hors du commun, sa sensualité explosive, et le naturel confondant avec lequel elle interprète une gamine un peu larguée, qu'on suit dans ses errances et ses rencontres de hasard...

Le film est bon, même moi je peux voir ça. Mais ma sœur l'est encore plus, et on sent que la réalisatrice a construit le film autour de l'intensité presque dérangeante de son jeu. Ignorant les coups de coude de Shayenne et ses chuchotis approbateurs, je m'enfonce dans le fauteuil. Je veux être seul pour prendre en pleine face la révélation du talent brut d'Hendricka Nahel. Eh oui, pas question pour ma sœur de porter notre patronyme pourri : elle n'a pas voulu non plus s'appeler Melakhessou, comme notre mère, mais elle a au moins opté pour un nom à consonance orientale, rejetant dans les limbes son ascendance belge.

Dans les interviews qui suivront la sortie du film, Hendricka n'aura jamais un mot sur sa famille, renvoyant à chaque fois les journalistes dans les cordes, à force de réponses enjouées mais évasives. Elle aurait pu, pourtant, fabriquer un récit puissant autour de la maltraitance et de la résilience, mais non. Du jour où elle s'est trouvée occuper précisément la position assignée par notre père, elle n'a plus voulu avoir à faire avec lui, avec Loubna, avec la cité, le passage, Marseille – seuls Mohand et moi avons été épargnés par cette rupture radicale et définitive.

Dès les premières images, *Sad Girl* me trouble. Ma sœur n'y apparaît pourtant pas à son avantage : maquillée de façon à estomper ses lèvres et amoindrir l'éclat fruité de son teint, elle se trimballe dans des fringues informes, les paupières baissées sur ses incroyables prunelles marines, ses boucles noires matées par une barrette métallique. Elle

parle et rit nerveusement, jouant à merveille une fille inhibée, agaçante de naïveté et de conformisme. On aurait presque envie de la malmenier, mais le scénario s'en charge si finement et la plonge dans un drame si poignant qu'au bout d'une demi-heure, on a changé d'avis et on prie pour qu'elle s'en sorte. Arrive alors une scène dont je ne me suis jamais remis. J'ai revu le film bien des fois depuis cette avant-première, et à chaque fois, elle m'a scotché sur mon siège, m'a laissé sans voix et presque sans souffle. Aujourd'hui pourtant, je perçois les ficelles du scénario, les fausses pistes, la voix atone d'Hendricka, ses vêtements peu seyants, sa beauté muselée pendant la première partie du film de façon à préparer l'incroyable revirement qui transforme une fille timide et effacée en une bête sauvage, stupéfiante de sensualité et de cruauté. Mais rien n'y fait : je marche quand même.

Dès le lendemain de sa sortie, les médias ne parlent que de *Sad Girl* et d'Hendricka Nahel, tandis que devient culte la scène qui m'a tant ému. Vingt ans plus tard, elle l'est toujours, mais il est sans doute devenu difficile de se figurer le choc érotique qu'elle a constitué en 1998. Une femme en filmait une autre, prenant à rebours tous les clichés du genre, y compris ceux dans lesquels je me complaisais, les pauvres scénars sur lesquels je m'astiquais le manche, avec filles offertes, culs mouillés en levrette, seins dardés comme des obus, soupirs, gémissements, éjac' faciales en série, cils englués de sperme, bingo !

Hendricka ne s'offre pas, ne soupire pas, ne gémit pas : elle mène le jeu, mais elle le fait sans ressembler pour autant à une maîtresse SM d'opérette, avec des gestes doux et comme concentrés. Elle est sublime de beauté, avec ses joues d'enfant, ses seins ronds, son échine lisse – et sublime aussi au moment où cette beauté juvénile se mue en folie inquiétante. Son abandon semble total, mais une lueur étrange filtre sous ses longs cils tandis que la caméra s'attarde sur les gestes mécaniques et insatisfaisants de son partenaire. Tandis qu'il jouit laborieusement, la main de ma sœur tâtonne sous le lit à la recherche d'un couteau. Contre toute attente, elle ne s'en sert pas contre l'homme à présent affalé sur son corps, mais referme sa main sur la lame, jusqu'à faire sourdre le sang entre les jointures de ses doigts.

Racontée aussi platement, la scène ne rend pas justice au jeu de ma sœur et à sa singularité subtile, mais la presse ne s'y trompe pas et Hendricka devient une star, courtisée par les réalisateurs du monde entier, et rapidement couronnée d'un César du meilleur jeune espoir féminin.

Dans les mois qui suivent la sortie du film, elle m'appelle de temps en temps, la voix haletante, comme si ce coup de fil l'arrachait à un tourbillon d'activités excitantes – et c'est sans doute le cas.

– Karel, c'est moi. Ça va ?

– Oui, ça va.
– Et Mohand ?
– Ça a l'air d'aller. Et toi ?
– Je pars pour Turin. On présente le film au festival.
– T'auras une belle robe ?
– Tu verrais ça ! On me la prête, mais elle est géniale !
– C'est du Chanel ?
– Non, c'est un couturier libanais. Jeune. J'en avais jamais entendu parler. Et on me prête des bijoux, aussi !

– Des diams ?
– Non, juste de l'or, mais rien que le collier vaut un max ! Et hier, j'ai dîné avec Sharon Stone. Enfin, on n'était pas à la même table, mais elle était quand même super-près. Et je peux te dire qu'elle est ma-gnifique ! Elle a quarante ans, mais tu lui en donnes vingt-cinq à tout casser !

Je lui réponds, je parle de Chanel et de *diams* d'une voix blasée, comme si j'en voyais tous les jours, mais tandis que j'écoute les discours précipités de ma petite sœur, mes yeux se posent sur les murs suintants de mon taudis, sur le soupirail qui en constitue l'unique source de lumière et sur notre matelas sans sommier. À la cité Artaud, les parties communes avaient beau être crades, les apparts étaient lumineux et les murs dépourvus de moisissures. Il faut rendre cette justice à ma sœur, elle ne nous a pas oubliés, et à chaque appel, elle me demande si j'ai besoin de fric. J'en ai besoin, bien sûr, et je ne dis pas non à ses virements, mais ce que j'aimerais, c'est qu'elle me dise de venir, de la rejoindre dans un palace turinois ou sur une plage d'Ibiza – ce qu'elle ne fait jamais.

– Je te vire 3 000. T'en files un peu à Mohand. Mais rien à Loubna, O.K.?

– J'avais pas l'intention de lui en filer.

Je ne retourne à la cité que pour voir Mohand. Si mes parents sont là, je leur adresse à peine la parole. Ma mère se cale sur mon comportement – et de toute façon, elle n'a jamais dit grand-chose. Avec mon père, c'est une autre histoire, car la réussite d'Hendricka fournit un nouveau carburant à sa haine et à sa fureur. Il en irait tout autrement s'il pouvait en tirer profit, mais ma sœur a tout verrouillé autour d'elle, et Karl Claeys ne peut se prévaloir de rien, pas plus de leur lien de parenté que de l'éducation qu'il lui a donnée.

– Elle est où, ta pute de sœur ! Pourquoi elle nous laisse crever comme ça, hein ?

Si je prenais la peine de lui répondre, je pourrais lui dire que c'est lui qui a commencé. Qu'il nous a laissés crever dès l'enfance, qu'il ne nous a ni voulus ni aimés, que si ça ne tenait qu'à lui nous serions morts depuis longtemps et que ça aurait peut-être mieux valu que de

vivre comme il nous a fait vivre, dans la terreur constante, celle de ses coups mais aussi d'une catastrophe qui aggraverait encore notre situation.

La terreur, c'est bien fini. Je le hais, mais il ne me fait plus peur. Quand je suis à Artaud, je me contente de remplir le frigo, de donner de l'argent à Mohand, et de vérifier qu'il va bien. Karl a beau s'égosiller depuis son canapé, je ne lui adresse pas l'ombre d'un regard. C'est le meilleur moyen de le rendre fou, et aujourd'hui, je jouis de provoquer cette folie qui m'a longtemps tenu dans l'épouvante.

Mohand n'a que quinze ans, mais il est déjà lui aussi en train de quitter le foyer parental. Si sa maladie ne nécessitait pas qu'il ait son intimité, il passerait la plupart de ses nuits chez un pote ou un autre. Sans les crises qui le ramènent à la maison, il serait parti depuis longtemps. Je ne sais pas comment il se débrouille pour avoir du fric, mais il en a toujours un peu. Après tout, il est allé à l'école des gitans : l'autonomie, ça le connaît. Il s'est même procuré un scooter, sur lequel il sillonne tout Marseille, chevelure au vent, chemise ouverte sur son thorax étroit. Comme me le fait remarquer Rudy, il a un look, un truc à lui :

– Ton frère, c'est une favouille, franchement, tu souffles dessus, il s'envole. Et on peut pas dire qu'il soit beau. Mais putain, il a la classe !

Et c'est vrai. Mon frère a quelque chose qui fait qu'on le remarque. On ne se retourne pas sur lui avec admiration comme sur Hendricka ou sur moi, mais il attire lui aussi les regards, et surtout, il inspire le respect. Là aussi, c'est Rudy qui m'a éclairé. Normal. Il passe beaucoup plus de temps que moi avec mon frère.

– Tu sais que c'est devenu un vrai caïd !

Il éclate instantanément de son rire énorme, comme pour relativiser cette assertion étrange, mais il a raison : mon frère, avec sa chevelure d'Indien, son bec-de-lièvre et ses cinquante kilos tout mouillé, mon frère si mal parti dans la vie avec sa malformation cardiaque et sa déficience auditive, mon petit frère de quinze ans règne sur une bande de fouleks qui lui ressemblent, des minots cramés qui n'ont peur de rien.

Ce jour-là, tout en lui refourguant les 1 000 francs d'Hendricka, j'essaie d'en savoir un peu plus sur sa vie. Peut-être parce qu'il me paraît plus blême et plus maigre que d'habitude :

– Tu manges, au moins ?

– Ouais, t'inquiète.

« T'inquiète », c'est la réplique préférée de mon frère depuis qu'il sait parler : « t'inquiète, t'inquiète ».

– Ouais, ben je m'inquiète justement : t'as vu la gueule que t'as ?

– C'est ma gueule. Tu devrais être habitué.

– C'est le vieux qui te fait chier ?
– Tu l'as vu : il peut plus faire chier grand monde.
– Ben qu'est-ce que t'as, alors ?
– Rien, je te dis. C'est toi qui fais chier, pas le vieux. Toute façon, il va bientôt crever.

– Rêve pas.

Tout en empochant ses billets, Mohand me renvoie un grand sourire, son sourire irrégulier et irrésistible

– Si Dieu existe, Karl va bientôt crever.
– Si Dieux existait, c'est Karl qui n'existerait pas.
– Ni Dieu ni père !

Ça nous fait rire. Tant mieux. Lui et moi avons déjà beaucoup pleuré. Moi plus que lui, d'ailleurs. Très vite, ni les coups ni les insultes n'ont pu lui tirer des larmes. Il se fermait, il était ailleurs, laissant mon père se déchaîner vainement au-dessus de sa tête.

– Rudy dit qu'au quartier, c'est toi le daron, maintenant.

Son sourire se fait plus large et plus innocent :

– N'importe quoi : je suis un minot, pas un daron ! T'as vu que je dors dans ton lit, maintenant ?

– Oui, j'ai vu : détourne pas la conversation.

– Je détourne pas la conversation : c'est juste qu'y'a pas de conversation, là. Rudy, il galèje. Regarde ce que j'ai retrouvé !

– Mohand, je suis sérieux : va pas te mettre dans les embrouilles !

– Mais regarde !

Décollant légèrement le poster de Michael qui se trouve toujours à la tête de mon lit, il en fait tomber un petit papier plié en quatre :

– Lis ce qu'il y a dessus !

– JVTMP.

– Tu te rappelles ce que ça veut dire ?

– Bien sûr : je veux tuer mon père !

Nous rions de plus belle. Deux frères unis dans leur haine et leur mépris du vieux tyran déchu qu'on entend hurler ses insanités de l'autre côté de la cloison. À bien y réfléchir, la dernière fois que Mohand et moi avons ri ensemble, c'est ce jour-là. J'aurais dû en profiter. J'aurais dû le serrer dans mes bras, m'assurer qu'il allait vraiment bien et qu'il ne projetait pas de se perdre corps et biens.

PETIT FRÈRE

Contrairement aux prédictions de Mohand, le vieux se requinque. Peut-être parce qu'il n'est pas vieux, justement : quarante-cinq ans... À moins qu'il n'ait été galvanisé par la soudaine célébrité de sa fille. Quoi qu'il en soit, en cette avant-dernière année du millénaire, mon père décide de se reprendre en main. Il se barde de patches de nicotine, réduit sérieusement sa consommation de Ricard, et se cherche des sources de revenus plus substantielles que son RMI. Dépourvu de compétences et de savoir-faire particuliers, il a subsisté jusqu'ici en combinant des allocations diverses et ses business minables. Sans le travail de ma mère, nous serions morts de faim plus d'une fois, mais Karl Claeys n'envisage à aucun moment de travailler comme elle le fait, cumulant ses heures à la boulangerie et des ménages à droite à gauche. Non. Il veut rester dans sa branche, à savoir la bicrave.

Je ne sais pas exactement quels calculs retors lui passent par la tête, mais il est suffisamment lucide pour comprendre qu'il ne se fera jamais de fric avec l'herbe et le shit. À la cité, tout le monde a déjà ses réseaux d'approvisionnement, et d'ailleurs, à la cité, tout le monde deale – à part les daronnes. Et ce qui vaut pour la cité vaut pour tout le quartier. On vient de tout Marseille acheter chez nous. Mon père qui se shoote depuis qu'il a dix-huit ans décide donc de se lancer dans la revente d'héro. Lui aussi, il a ses réseaux, toujours les mêmes depuis les années quatre-vingt, des vieux de la vieille qui sont restés coincés dans la vraie came, et qui ne vendent que pour pouvoir consommer. De son côté, mon père a des périodes d'abstinence suffisamment prolongées pour qu'il estime ne pas être un toxico. Il se voit plutôt comme un cador de la défonce et un fin connaisseur en matière de faiblesse humaine. Tout ça, je ne le saurai qu'après sa mort, trop tard pour intervenir – pas pour le sauver, mais pour l'empêcher de nuire, ce qu'il a réussi à faire jusqu'à la fin, fidèle à son programme de destruction.

Dans les années quatre-vingt, l'héro a fait des ravages à Marseille, y compris dans les quartiers, mais en 1999, elle est complètement passée de mode. Dans ma cité, on en est même venu à la considérer comme une drogue de Blanc, un ferment de corruption que les Français ont inventé pour pourrir les bonnes familles arabes ou africaines. Mes voisins se démontent la tête avec la fumette, mais on les couperait en morceaux plutôt que de les faire toucher à la poudre. Dès qu'il en est question, ces hypocrites se drapent dans leur vertu de

petits consommateurs de kush et de chichon. Tant pis : mon père s'est trouvé un créneau, et il entreprend de faire connaître sa marchandise. Au début, il y va mollo, il démarche à l'ancienne, avec des échantillons qu'il fait fumer – inutile d'inquiéter les gens avec le spectre du shoot. Et ça marche, il se fait sa petite clientèle. Après tout, mon père connaît bien son produit et ses extraordinaires vertus anxiolytiques. Et puis je ne lui aurai pas rendu justice si je ne parle pas de sa capacité à donner le change et à inspirer confiance. Il ne peut pas faire illusion très longtemps ni bluffer ceux qui le côtoient, mais j'ai souvent assisté à la métamorphose qui muait le tortionnaire domestique en type inoffensif, voire en joyeux drille. D'autant qu'il a toujours pu compter sur sa belle gueule. Ça m'arrache la mienne de le reconnaître, mais il est capable de plaire, d'émouvoir et de convaincre, même aujourd'hui, alors qu'il a morflé physiquement. Ses dents sont abîmées, ses cheveux grisonnent, ses muscles ont fondu, mais il lui reste son regard clair, sa voix persuasive, et une forme de charme trouble dont il a toujours su jouer et que j'ai vu opérer cent fois, sur de parfaits inconnus rencontrés dans des bars et ramenés à l'appart.

Eh oui, je dois aussi lui reconnaître ça : une forme d'intelligence retorse. S'il s'en donne la peine, mon père peut très bien jouer le maître des âmes et refourguer sa came opiacée à des gogos. Il a toujours eu un radar pour repérer ce mélange de crédulité et d'avidité affective qui fait les bons clients. Et par-dessus tout, il a toujours su repérer l'angoisse, même bien planquée sous des airs de sérénité ou d'assurance. Sans doute parce qu'elle a été sa compagne de toujours.

Mais je ne suis pas en train de lui chercher des excuses : en fait, je me fous complètement de ses angoisses, vu la façon dont il a toujours méprisé celles des autres – quand il ne les asservissait pas à ses propres fins tortueuses. Je me fous de son enfance de merde, de la pauvreté sordide dans laquelle il a grandi et des coups que son propre père lui a infligés : là où le grand-père Claeys semble n'avoir été qu'un poivrot brutal, mon père est un monstre, et ce que je m'apprête à raconter en fournira la preuve ultime.

Le millénaire s'achève. Mohand a seize ans. Tandis que je végète dans mon entresol en cherchant une façon de quitter Shayenne qui ne soit pas trop minable, mon petit frère est devenu un chef, le souverain d'un royaume où on ne *pense pas à demain parce que demain c'est loin* – et je n'ai jamais pu écouter cette chanson d'IAM sans me dire qu'elle parlait de lui : *tomber ou pas, pour tout, pour rien, on prend le risque, pas grave cousin, de toute façon dans les deux cas, on s'en sort bien. Vivre comme un chien ou un prince, y'a pas photo...*

Alors que tout le destinait à mener une vie de chien, mon frère a choisi d'être un prince et de régner sur une bande de gamins à la tête flinguée, des éclopés comme lui, des minots déjà rétamés à treize ans,

à qui les keufs et le hèbs ne font pas peur. Il ne me raconte rien, mais les infos m'arrivent par Shayenne, Rudy ou Choucha. Et autant Rudy est admiratif, autant Choucha est furieuse :

– Il va se faire cramer ! Parle-lui ! En prison, il tiendrait pas deux jours ! Faut qu'il arrête ses petits coups à deux balles !

– Tu le sous-estimes. En taule, il se ferait très bien respecter.

– C'est ça que tu veux pour lui ? La taule ?

– Non...

– Alors remonte-lui les bretelles : dis-lui d'arrêter les conneries. Faut qu'il retourne à l'école : il est pas idiot, il aurait un bac sans problème.

– Ouais, je lui parlerai. Mais bon, moi, j'ai le bac et je crois pas que ma vie le fasse rêver.

Ses rêves, mon frère ne m'en parle pas plus que du reste, l'aggravation soudaine de ses problèmes de santé, et la façon dont mon père a décidé d'y remédier. J'ai du mal à me figurer la scène, mais elle se déroule un soir d'août 1999, alors que l'orage tourne au-dessus de Marseille, et que depuis la colline, on peut voir les éclairs se succéder dans un ciel orangé. La colline, mon frère y est, justement. Il fume avec ses potes en refaisant le monde, ou en préparant leur prochain coup foireux. Comme tant de fois, il sent des tranchées lui labourer le ventre et il se décide à rentrer pour affronter une énième crise.

Shit aidant, il arrive à juguler la douleur le temps de redescendre jusqu'à la cité et de se mettre au lit. Ensuite, c'est l'enfer. Il se croit dur au mal, mais là, le mal dépasse tout ce qu'il a pu connaître, et ne lui laisse plus qu'une infime lueur de conscience – mais infime ou pas, c'est encore trop, ou en tout cas c'est suffisant pour qu'il souffre abominablement. Lui dont la jeune existence n'a été qu'une lutte incessante contre la maladie et les infirmités, soudain, il ne veut plus lutter, il veut juste que l'horreur cesse, et tant pis si tout le reste cesse avec elle : à quoi bon la vie, si la vie c'est ça. Il n'est pas de taille, personne ne l'est. Il hurle. Des cris inhumains qui font jaillir mes parents de leur chambre.

Il faudrait appeler les secours, faire transporter Mohand à l'hosto, mais ni Karl ni Loubna n'y pensent un seul instant. J'aimerais croire que seule la compassion et la panique leur dictent leur très étrange réaction, mais honnêtement je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que tandis que Mohand se tord de douleur sur des draps souillés de sang, de merde et de gerbe, ils lui préparent un shoot d'héro. Comment font-ils pour garder la tête froide, pour faire sans trembler leur petit mélange dans la cuiller, pour le chauffer au briquet puis l'aspirer dans une seringue à insuline ? Là non plus, je n'en sais rien, pas plus que je ne sais qui fait quoi, qui de ma mère ou de mon père enfonce l'aiguille dans le bras raidi de mon petit frère tandis que l'autre essaie de le

maîtriser.

J'ai beau avoir l'habitude de la folie, rien que d'imaginer ce qui se joue dans notre chambre d'enfant en ce jour d'août 1999, j'ai envie de pleurer. Et pourtant, cette chambre n'a-t-elle pas déjà connu le pire ? Les coups distribués à trois minots terrorisés, les cris de fureur, les insultes, les menaces de mort, et les coups, les coups encore et toujours, coups de poing, coups de pied, coups de ceinture ou de n'importe quoi, tout ce qui tombait sous la main de mon père quand il en avait après nous – c'est-à-dire tout le temps qu'a duré notre enfance.

Alors pourquoi suis-je particulièrement ému par ce qui pourrait s'apparenter à un geste de mansuétude, le geste de parents aux abois face aux terribles souffrances de leur fils ? Peut-être parce que j'en perçois la non moins terrible perversité, la façon dont tout le monde y trouve son compte : Karl, bien sûr, mais aussi Loubna, voire Mohand lui-même. Car il se peut que pendant quelques instants, avec ses parents à son chevet, il ait l'illusion d'être enfin aimé – et rien que d'y penser, je n'ai plus envie de pleurer puisque je pleure tout à fait, sur mon petit frère et la solitude dans laquelle il a passé ses premières années.

Bien sûr, il y avait ma mère, mais elle n'aspirait qu'à le posséder, et la maladie faisait son affaire. Bien sûr, Hendricka et moi étions là aussi, mais nous étions trop effrayés pour lui être d'une aide quelconque, et je sais de quoi je parle quand je dis qu'il s'est retrouvé seul pour affronter les torrents de haine que mon père déversait sur lui. Une haine dont il a forcément pensé qu'elle trouvait quelque part en lui sa justification : dans ses handicaps, dans ses disgrâces, dans sa faiblesse.

Si mon frère a voulu devenir fort, c'est pour que la haine, le mépris et le dégoût se cassent le nez sur cette force. Et voilà que soudain, il a trouvé plus fort que lui, voilà que soudain il redevient l'enfant que ses parents peuvent consoler et calmer. Car ça marche : en se ruant dans ses veines, l'héroïne répand sa paix bienfaisante. La morphine en aurait fait autant, mais Mohand n'est pas à l'hôpital, il est dans sa propre chambre et ce sont ses propres parents qui obtiennent que la douleur recule jusqu'à un seuil supportable. Il peut fermer les yeux et laisser couler des larmes de soulagement.

J'aurais aimé être là. Si j'avais été là, je lui aurais dit que ce répit dans la souffrance et dans la haine n'était qu'un mensonge de plus, et que le remède était pire que le mal – non pas tant l'héroïne que la soudaine sollicitude de ses parents, leur compassion à son chevet, ce piège dans lequel il est tombé parce que la douleur et la drogue avaient amoindri sa lucidité.

J'aurais aimé être là, mais je n'y étais pas. Tout ce que je sais, je le

tiens de Choucha, et elle non plus n'y était pas. Mais entre son récit lacunaire et mes propres cogitations, je pense être au plus près de l'insoutenable vérité.

Elle m'appelle un matin, la voix altérée par l'inquiétude :

- Ton frère est à l'hosto. Viens.
- Qu'est-ce qu'il a ? Ça va ?
- Non, ça va pas : viens, je te dis.

Même si je ne bosse à la Timone que depuis quelques mois, je sais déjà qu'on n'annonce pas les décès au téléphone, et que si Mohand était mort, Choucha ne me dirait pas autre chose : ton frère, ça va pas, il faut que tu viennes. Je fonce donc à l'Hôpital Nord, affolé, le cœur battant, la tête dans un étau, des mots sans suite tournant en boucle dans mon esprit. Mais non, il n'est pas mort, je le vois immédiatement dans le regard de Choucha, tandis qu'elle m'accueille puis me guide jusqu'à la chambre de Mohand. Dans ce regard, noir, fermé, je lis de la colère et de la rage, mais pas de tristesse – pas encore.

– Il est là.

Il est là en effet, plus petit que jamais dans son lit d'hôpital, le visage cireux sous sa lourde chevelure d'Indien, les yeux ouverts mais dans le vague, le thorax bardé d'électrodes, le bras perfusé. À ma vue, il bat rapidement des paupières et esquisse un sourire.

- Mo ?
- Le fais pas parler : il est fatigué.
- Qu'est-ce qu'il a ?
- Il a qu'il a failli crever. Reste un peu avec lui, je te vois après.

Je reste, embarrassé de moi-même dans cette petite chambre où la potence et le lit prennent toute la place. Le temps passe, Mohand regarde obstinément par la fenêtre et je n'ose pas prononcer un mot. Je finis par sortir sur une pauvre formule d'encouragement. Je retrouve Choucha en chirurgie digestive, le service où elle bosse depuis quatre ou cinq ans.

- Tu l'as trouvé comment ?
- C'est pas terrible.
- Ouais. Et encore c'est rien à côté de l'état dans lequel il était hier.
- Il est là depuis hier ? Tu aurais dû m'appeler tout de suite !
- J'ai pas le temps de te parler, là. Tu passes chez moi ce soir ?

Le soir même, je sonne chez elle, et comme à chaque fois, je ne peux pas m'empêcher de repenser à la fois, cette unique fois où elle m'a ouvert les bras, les cuisses, tout ce grand corps ample, mou et chaud au souvenir duquel je me branle parfois, poursuivant mentalement les images et les sensations que j'en garde, la veine verte barrant ses seins laiteux, le crissement de ses poils drus sous mes doigts, et son odeur – sueur, tabac, parfum d'homme...

Elle me fait un café, me sert ses mantecaos au citron, mais je la sens

tendue, nerveuse, préoccupée. Elle parle avec hésitation, cherchant ses mots et les lâchant à contrecœur. Elle raconte son inquiétude de ne pas avoir vu Loubna pendant des jours, ses tentatives pour la joindre au téléphone, puis en allant tambouriner à la porte de l'appart 619.

– D'habitude, ta mère, elle m'ouvre, quoi qu'il arrive, même quand elle est déchirée, même quand y'a Karl, mais là, non. Et pourtant, je savais qu'ils étaient là. Alors j'ai insisté, j'ai commencé à hurler sur le palier, et ils ont fini par me laisser entrer. Et là...

Choucha me décrit l'appart, les rideaux tirés en dépit de la chaleur mourante, la pénombre, la vaisselle pas faite, les poubelles pas sorties depuis des jours, les bâtonnets d'encens mis à brûler dans toutes les pièces...

– Et puis eux, eux, ils avaient l'air... je sais pas comment dire. Déjà, ton père était pas en train de gueuler : il faisait même pas la tronche, c'était bizarre. Et ta mère, pareil, elle était pas comme d'habitude. Tu sais comment elle est, toujours à baisser les yeux, à pas décrocher un mot... Là, elle me regardait en face, elle souriait, elle parlait... Et en même temps, elle avait l'air pressée que je m'en aille. Elle m'a même pas proposé un verre d'eau. Elle a fini par me dire que Mohand était malade, et du coup, je suis allée jeter un œil dans la chambre, tu vois, je me disais que je pourrais peut-être filer un coup de main, voir s'il avait bien ses médocs, et tout. J'ai eu un choc. Ton frère, il était dans un état épouvantable. N'importe qui pouvait voir ça, pas besoin d'être infirmière : il était amaigri, déshydraté, il respirait mal... Je lui ai parlé, mais il était à peine conscient. Ça m'a rendue folle, je me suis mise à gueuler contre eux, qu'ils étaient complètement irresponsables, qu'ils avaient déconné, qu'il fallait l'emmener à l'hôpital de toute urgence...

Choucha s'interrompt pour tirer voluptueusement sur sa Rothmans. Dans ma bouche, le mantecao se désagrège sans que j'ose l'avalier : j'aurais trop peur qu'il me reste sur l'estomac en même temps que toute cette histoire affreuse.

– C'est là que j'ai vu la cuiller, le briquet, le citron, par terre, à côté du lit. Y'avait pas la shooteuse, mais je suis pas idiote. Et puis Mohand, il avait les bras tout troués... Là j'ai pété un câble : je leur ai demandé s'ils étaient dingues, qu'est-ce qu'ils croyaient, que l'héro allait arranger les problèmes de leur fils ? Tu me connais : quand je pars en vrilte, c'est du lourd, mais ça avait pas l'air de les atteindre. Ils me répondaient même pas. Ils me faisaient l'effet d'être complètement à côté de la plaque, et je me suis dit qu'ils devaient être défoncés, mais tu vois, je suis même pas sûre. Je suis même sûre du contraire : ils étaient clean. Je sais pas ce qu'ils ont trafiqué, là, pendant des jours, avec ton frère, mais tu peux me croire, c'était un truc tordu. J'ai même l'impression que j'ai jamais rien vu de plus tordu de toute ma vie. Ton

frère était en train de mourir, et eux, ils lui filaient de la came, tranquilles, comme si ça allait arranger les choses.

– Tu crois que c’est ça qu’ils voulaient ? Arranger les choses ?

– Non, Karel, je ne crois pas qu’ils aient voulu arranger les choses...

Nous laissons planer entre nous une minute de silence, lourde d’hypothèses macabres, avant que Choucha n’allume une nouvelle clope et ne reprenne son récit :

– J’ai bien retourné le truc dans ma tête depuis hier, et j’en arrive à la conclusion que ça me dépasse complètement, mais que dans tous les cas tes parents sont des tarés. Et si ça se trouve, ta mère est pire que ton père.

Ses yeux se remplissent de larmes et je baisse les miens sur le cendrier débordant de mégots. Choucha a toujours su que Karl était un salaud qui brutalisait femme et enfants. Et encore, elle n’a jamais été au courant du pire, les sévices qu’il a infligés à Mohand toute son enfance, sa tentative de défenestration, la fois où il lui a cassé le bras, celle où il l’a enfermé deux jours dans un placard... Certaines choses sont restées le secret de la famille Claeys, enfermées elles aussi dans un placard exigü et sombre, avec interdiction d’en sortir. Ce que Loubna a confié à Choucha toutes ces années était de nature à l’indigner mais pas à la perturber. Pour Choucha, de toute façon, les mecs sont des connards, et elle les englobe tous dans le même mépris indistinct :

– C’est pas ma faute : tous ceux que j’ai connus étaient des machos sadiques qui voyaient pas plus loin que le bout de leur vier.

– Même moi ?

– Toi, t’es encore un garçon, mais dès que tu seras un homme, tu deviendras comme les autres : tu tromperas ta nana ou tu la cogneras, ou les deux.

– J’ai jamais trompé Shayenne. Et je la cogne pas.

– Ah ouais ? T’as jamais trompé Shayenne ? Et ce qu’on a fait tous les deux, ça compte pour du beurre ?

– Avec toi, c’est pas pareil.

– Va dire ça à ta meuf.

Des conversations de ce genre, nous en avons eu cent fois, et je ne doute pas qu’elle les ait eues aussi avec ma mère, à qui elle n’a jamais caché qu’elle la trouvait bien conne de supporter la violence de Karl. Mais justement, c’est là le fond du problème : Choucha a toujours pris Loubna pour une fille un peu conne, trop faible et trop trouillarde pour se casser avec ses minots sous le bras, mais foncièrement gentille et bonne. Leur amitié très profonde tenait à cette distribution des rôles : celui de victime pour Loubna, et celui de protectrice et confidente avisée pour Choucha. Et voilà que tout d’un coup, elle se dit qu’elle ne connaît pas la vraie Loubna, et que la vraie Loubna c’est

peut-être celle qu'elle a entrevue la veille.

– Pourquoi tu penses qu'elle est pire que mon père ?

– Parce que j'ai gambergé, je te dis. Je peux comprendre à la rigueur pourquoi Karl se retrouve à faire des shoots d'héro à ton frère : il a dû se dire qu'il pouvait le rendre accro, que ça lui ferait un client, ou un revendeur... C'est moche, c'est même criminel vu l'état de ton frère, mais y'a une logique derrière, une logique bien pourrie, mais finalement, c'est ton père, et rien ne m'étonnera jamais venant de ton père. Mais Loubna ? Elle est pas obsédée par le fric, elle... Et en plus, elle est quand même moins stupide que Karl : elle a bien dû voir que Mohand était en train de crever. Alors ?

Je pourrais lui dire ce que j'ai moi-même fini par admettre : que ma mère aime d'autant plus son dernier fils qu'il est malade depuis sa naissance. Je pourrais lui parler de la joie folle que lui inspirent les crises de Mohand, de ces moments où terrassé par la souffrance, il baisse sa garde et retombe sous son emprise. Je ne dis rien, mais c'est Choucha elle-même qui évoque l'étrange lumière sur le visage de Loubna :

– Je l'avais jamais vue comme ça, je te jure : elle rayonnait ! Elle a essayé de me faire croire qu'elle était inquiète, qu'elle croyait bien faire avec la came, mais c'était clair qu'elle prenait son pied. Tu sais à quoi ça m'a fait penser, tout ça ?

– Euh, non...

– Te fous pas de ma gueule, hein, mais l'obscurité, l'encens, les bougies, ton frère, complètement à leur merci, eux deux, avec leur putain de shooteuse, le sourire de ta mère... j'ai eu l'impression d'une cérémonie, comme un sacrifice humain, tu vois ? Ton frère, ils étaient en train de l'immoler, ni plus ni moins !

EAU SAUVAGE

Croisant les bras sous sa phénoménale poitrine, Choucha me défie du regard, comme si elle attendait de moi que je la détrompe. Le problème, c'est que je suis convaincu qu'elle a raison, et je n'ai pas la moindre intention de prendre la défense de ma mère. Je l'ai aimée, pourtant – comme je l'ai aimée... Toutes ces années où Karl nous cognait dessus, elle a été mon refuge. Elle avait beau échouer à nous protéger, elle avait beau se prendre elle aussi des torgnoles, je m'accrochais à son regard, à son sourire, à ses bras se refermant sur nous, à ses chuchotis compatissants.

Et puis, il y avait tous ces moments où Karl n'était pas là – quand elle mettait de la musique, des chants traditionnels kabyles, du chaâbi, du raï, quand elle nous prenait par la main et nous faisait danser, nous invitant à l'algérienne, avec un foulard qu'elle nouait autour de ma taille ou de celle de Mohand. Un de mes plus beaux souvenirs d'enfance, c'est un jour comme celui-là, avec la voix de Khaled, le regard rêveur de ma mère, ses mains virevoltant à la hauteur de son visage magnifique.

Didi waah, didi, didi, deedi ha zin didi... Ça n'est même pas la meilleure chanson de Khaled, mais je m'en fous. J'emporterai dans la tombe le souvenir de ce moment magique où ma mère a dansé pour nous, se mordant les lèvres pour ne pas sourire trop largement face au spectacle que nous devons offrir, trois minots en brochette, bouche bée sur le canapé, parce qu'elle était tout simplement trop belle et qu'elle dansait trop bien.

Après Khaled, ç'a été Rachid Taha reprenant « Ya rayah » et Mohand est entré dans la danse à son tour. *Ya rayah win msafar trouh taaya wa twali...* Il devait avoir dans les sept ans, mais il dansait avec une grâce à la fois infantine et virile, quêtant l'approbation de ma mère, cherchant dans son regard qu'elle le reconnaissait comme un cavalier digne d'elle, ce qu'elle a fait, baissant coquettement les paupières, souriant de plus belle et déchaînant autour de lui ses bras et ses foulards onduleux tandis que je me renversais sur mes coussins pour les admirer tous les deux.

Elle pouvait être cette mère-là, joyeuse et un peu folle, attentive et tendre – mais la plupart du temps, elle était ailleurs, le visage fermé, les paupières baissées pour cacher le strabisme dont elle avait toujours eu honte, cet œil qui échappait à son contrôle et dansait dans son orbite. Elle s'occupait de nous machinalement, déposait la nourriture

sur la table, préparait nos vêtements, éteignait la lumière dans nos chambres, veillait à ce que nos dents soient brossées, mais elle ne nous adressait presque pas la parole et n'avait pas le moindre élan affectueux envers nous. Ça pouvait durer des jours, des semaines, et puis soudain, son regard cessait de nous traverser, elle recommençait à nous voir, à nous parler, à nous câliner.

Ces dernières années, sa santé mentale s'est encore détériorée, lui laissant plus de mauvais jours que de bons – et j'imagine que l'héro n'a rien arrangé. J'ai appris à faire, et Hendricka aussi, avec cette mère muette, lointaine, retirée en elle-même – mais pour autant que je sache, elle est restée proche de Mohand, physiquement et émotionnellement.

J'aurais pu leur envier cette proximité, ces moments où elle le prenait dans son lit, babillait avec lui, le couvrait de baisers, ces moments où il l'avait pour lui tout seul tandis qu'Hendricka et moi n'étions même pas admis dans la chambre. J'aurais pu être jaloux, mais je crois que j'ai toujours su que le prix à payer pour ça, c'était la maladie et la souffrance. Il se peut que Mohand l'ait su aussi, et qu'il l'ait accepté longtemps. Jusqu'à ce qu'il décide de s'arracher aux lois de l'attraction, et de sortir de l'orbite voluptueuse mais fatale de l'amour maternel.

Il l'a fait avec toute la délicatesse possible, s'arrangeant pour qu'elle s'imagine encore avoir du pouvoir sur lui, s'arrangeant pour paraître faible et à sa merci, alors même qu'il s'endurcissait et devenait un homme bien avant l'heure, en dépit de son aspect fragile. La force d'âme de mon frère, sa détermination et son courage forcent l'admiration de ceux qui le connaissent, mais ils sont peu nombreux. La plupart des gens en restent à ce qu'ils voient : un garçon malingre et presque paralysé par la timidité. Sauf qu'il n'est pas timide. Il faut être vaniteux pour être timide, et Mohand est dépourvu de toute vanité. Il est juste particulièrement prudent et réfléchi, ne parlant que lorsqu'il est sûr de son fait et de l'intérêt de ce qu'il va dire. Mon père lui a si souvent fait fermer sa gueule à coups de poing qu'il préfère observer, écouter, et se taire.

Bien qu'il ait pris toutes les précautions possibles, ma mère s'est aperçue de cette défection qui la laissait seule avec ses démons et sa folie. J'ai compris rétrospectivement qu'elle avait lutté, exerçant sur Mohand une pression qui devait être insupportable et qui l'a bien souvent ramené à la maison, plus malade que jamais. Je me rappelle l'étrange lueur de triomphe dans les yeux de Loubna lors de ces rechutes, la façon dont elle allait et venait précipitamment entre la cuisine et la salle de bains où Mohand s'enfermait, lui apportant du lait chaud ou une serviette propre – sans compter qu'elle lui a toujours fait ses injections d'antalgiques ou d'antispasmodiques.

C'est cette Loubna-là, transfigurée et extatique, que Choucha a entrevue hier, et elle ne s'en remet pas :

– Ta mère, pour moi, elle est morte, O.K. ? Tu peux lui dire de ma part, parce que moi je veux même plus revoir sa gueule. Et pour Mohand, je vais mettre une assistante sociale sur le coup. Faut qu'il se fasse émanciper. Après il aura peut-être droit au RMI ou à une pension d'invalidité, je sais pas, moi, mais ça doit exister, des aides pour les mineurs handicapés.

– Il est pas handicapé !

– Ton frère a des tas de problèmes dont tu connais même pas l'existence. Et si ta mère était pas cinglée, elle l'aurait fait suivre à l'hôpital. Ne serait-ce que pour son problème de cœur : il aurait dû être réopéré depuis longtemps, tu sais ça ?

– Choucha, tu peux pas tout mettre sur le dos de ma mère : Mohand, il fait toujours comme si tout allait bien, comme s'il avait mal nulle part.

– Tu vois, j'ai pas d'enfant et j'en aurai jamais, mais il me semble que si j'en avais un qui était malade, il pourrait pas me raconter d'histoires et prétendre que tout va bien alors qu'il se tord de douleur. Rends-moi service, va chercher les affaires de ton frère : tu fais un sac avec ses fringues, ses papiers, son carnet de santé, tout ce qui te semble utile, et tu me ramènes ça. Quand il sortira de l'hosto, je le prendrai chez moi, le temps qu'il se retape et qu'on lui trouve une piaule.

– Qu'est-ce que je dis aux parents ?

– Je m'en cague de ce que tu leur dis ! Ils méritent pas qu'on leur dise quoi que ce soit !

Je m'exécute. Quand Choucha est dans cet état de fureur, mieux vaut filer doux. Et puis, elle a raison : il ne faut pas que Mohand remette les pieds au 619. Je monte donc les trois étages qui séparent nos deux apparts. Mes parents sont là. Si ça se trouve, ils n'ont pas bougé depuis le départ de mon frère pour l'hôpital. L'atmosphère est telle que Choucha l'a décrite : confinée, irrespirable. Je m'empresse d'ouvrir grand les fenêtres, tandis qu'ils m'observent, clignant un peu des yeux dans la lumière. Je jette des vêtements dans un sac de sport, pas grand-chose, des pantalons, des chemises, des caleçons, une paire de baskets.

– Ils sont où, les papiers de Mohand ?

– Il en a pas.

– Il a pas de carte d'identité ?

– Non.

Il faut croire que toute l'existence de mon frère ne suffit même pas à remplir un sac de sport, et cette idée me chavire à tel point que je remue l'appart pour trouver au moins un objet personnel – mais rien :

même pas une vieille peluche ou un CD. Je finis quand même par tomber sur son flacon d'*Eau sauvage*, le parfum qu'il porte depuis qu'il a treize ans. Contrairement à ses potes, qui vivent en survêt, mon frère soigne sa tenue, et le parfum de Dior correspond à l'idée qu'il se fait de l'élégance masculine. Je me fous de sa gueule, mais j'aime ça chez lui, ses efforts pour sortir du lot. À moins que ça ne fasse partie de toute une stratégie pour tenir la maladie et la laideur en échec. Il est devenu presque beau, d'ailleurs, en dépit de sa cicatrice, de sa dentition irrégulière et de son strabisme. Il a la bouche de Loubna, le modelé de ses pommettes et ses longs cils. Mais évidemment, en matière de beauté, la place a toujours été prise par Hendricka et moi – et la sienne était de toute façon trop singulière pour être reconnue comme telle.

Ma mère me regarde déboucher le flacon de parfum et humer cette odeur à la fois lavandée et citronnée. C'est tellement Mohand que les larmes me montent aux yeux. Des larmes de pitié mais aussi de colère contre elle.

– Vous avez failli le faire crever, tu sais ça, j'espère ?

Elle ne répond pas mais se rapproche de mon père. Ils sont là, serrés l'un contre l'autre, tapis comme deux bêtes dans leur tanière, à observer mes moindres gestes. De lui, cette brute cruelle, je n'attends rien, je n'ai jamais rien attendu à part des insultes et des coups, mais elle... Je voudrais qu'elle me demande au moins comment va Mohand, qu'elle ait l'air de s'inquiéter au lieu d'arborer son éternelle expression de sphinge. Si j'avais des couilles, je leur défoncerais la gueule à tous les deux, lui d'abord, mais elle aussi. Lui pour nous avoir torturés toute notre enfance, et elle pour nous avoir fait croire que l'amour existait, alors que son amour n'était que la forme perverse de sa folie.

– T'as rien à me dire ?

C'est à elle que je m'adresse, mais c'est son mec qui répond. Oui, son mec. Ça aussi, je n'ai pas voulu le voir : j'ai tellement voulu croire qu'ils étaient différents que j'en ai oublié qu'ils formaient un couple.

– C'est bon, Karel, tu te casses, maintenant.

Au lieu de poser dans le sac le flacon d'*Eau sauvage*, je le renverse, laissant couler au sol le jus vert dont mon frère s'asperge tous les matins, tapotant consciencieusement ses joues encore lisses – parce que malgré ses airs de dur, il n'est encore qu'un enfant, ou plutôt il pourrait encore en être un si ses propres parents n'avaient pas bousillé son enfance en s'y mettant à deux pour le torturer.

Tandis que les dernières gouttes de parfum viennent imbiber notre tapis élimé, ma mère me dévisage, mordillant nerveusement sa lèvre inférieure et laissant son mauvais œil partir sur le côté. Ça sent Mohand dans tout l'appart, maintenant. Qui sait, ça va peut-être les obliger à penser à lui, à leur dernier enfant, celui qui a laissé si peu de

traces entre ces quatre murs – et pour cause, il s’efforçait d’y vivre sans attirer leur attention. De nouveau, je suis submergé par le chagrin, mais avant de l’être totalement, je referme le sac de sport sur les rares possessions matérielles de mon frère, ce petit garçon qui a dû se dire souvent qu’il n’était né que pour souffrir. Je m’en vais, mais je leur laisse les effluves d’*Eau sauvage*, comme un fantôme et un remords planant dans l’air, au milieu des relents des ordures ménagères et de l’héro chauffée au briquet. Mais le remords, je suis sans doute le seul à l’éprouver, et tandis que je dévale les escaliers du bâtiment A, sac à l’épaule, je laisse monter en moi des projets grandioses de sauvetage et de vengeance.

LES FILLES EN « I »

En cette fin d'été 1999, Hendricka s'est envolée pour les États-Unis, non sans avoir viré sur mon compte une somme conséquente :

- C'est aussi pour Mohand. Et tu m'appelles si y'a un problème.
- Mais je t'appelle où ? Tu vas être en Californie.
- J'ai un téléphone portable, je t'ai pas dit ?

Elle ne m'a rien dit : je l'ai au téléphone de loin en loin, mais sa vie prend un tour qui l'éloigne de plus en plus de ses frères, de Marseille et de l'existence sordide qu'elle y a menée. Je note soigneusement son numéro de portable, sans savoir que j'en aurai bientôt un moi aussi – ni que tout le monde en aura un au ^{xxi}^e siècle.

C'est peut-être la perspective du changement de millénaire, mais je brûle de prendre mon envol moi aussi, ou à défaut de voir finir un cycle de souffrances et de frustrations. Mohand est toujours à l'hôpital, où il vient d'être réopéré de sa cardiopathie. Il refuse obstinément de parler de ce que lui ont fait Karl et Loubna, mais aux dires des médecins, sa convalescence est en bonne voie, et je lui ai proposé de venir vivre avec moi plutôt que chez Choucha.

- C'est trop petit, chez toi.
- C'est pas plus grand chez Choucha.
- Qui te dit que je veux vivre chez Choucha ?
- Ben tu comptes aller où ?
- Je vais me démerder, t'inquiète.
- Ouais, je m'inquiète, justement.
- Et Shayenne ? Elle serait d'accord pour que je vienne vivre chez vous ?
- Je suis plus avec Shayenne.

Les yeux de Mohand s'écarquillent dans son petit visage étrange. Il a su avant tout le monde que Shayenne et moi sortions ensemble, même au temps où c'était un grand secret, alors forcément, notre rupture lui fait de l'effet.

- C'est toi qui as cassé ?
- Ouais.
- Elle l'a pris comment ?

C'est une bonne question, mais je suis incapable d'y répondre ni de parler avec Mohand de cette rupture toute fraîche. C'est pourtant son hospitalisation qui m'a décidé. Tout s'est mélangé dans ma tête, mon frère, mes parents, ma volonté d'en finir avec à peu près tout, et je suis rentré chez nous un soir pour annoncer tout de go à Shayenne que

je la quittais – ou plus exactement, que je voulais qu'elle s'en aille. Je m'attendais à ce que ce soit sanglant, à ce que Shayenne, hurle, sanglote, menace de se tuer ou de me tuer, mais rien ne s'est passé comme prévu. Ma petite amoureuse n'a absolument rien dit. Il était tard, elle s'est couchée, et après bien des bières, je l'ai rejointe au lit. Au matin, elle était partie, ne me laissant elle aussi que les effluves de son parfum – *Angel*, de Mugler, que j'ai toujours détesté sans oser le lui dire.

Depuis, pas de nouvelles, et j'hésite entre le soulagement, la déception, et le regret de ne pas avoir mis plus tôt mes projets à exécution. Si j'avais su que ce serait si facile, j'aurais rompu avant. Finalement, j'ai eu tort de croire que Shayenne ne pourrait pas vivre sans moi : elle est en train de le faire quelque part, et je vais apprendre moi aussi à me passer de son petit corps nerveux, de son désir insatiable et de son soutien sans faille.

Bizarrement, elle m'a manqué très vite, au bout de quelques jours. Mais le sentiment de recouvrer enfin ma liberté l'emporte sur tout le reste. J'ai vingt et un ans, et j'ai envie de me mettre plein de nanas sur le zboub, toutes celles que j'ai regardées de loin sans oser passer à l'acte, parce que je n'étais pas libre, ou pas assez courageux pour me sentir libre.

Dans les premiers temps, je sors tous les soirs. Je vais à la Plaine ou au cours Ju', à la recherche des cafés branchés où je vais pouvoir pécho de la bourge marseillaise. J'en ai marre des filles du quartier. J'aurais pu cent fois me les faire dans les caves, mais j'ai envie d'autre chose. J'ai envie d'innocence et de fraîcheur, de petites nanas qui ne connaissent ni la cité ni l'odeur de l'héro. Et ça marche. Je n'ai même pas besoin de parler : les filles accourent à moi, affolées par mes boucles noires, mes yeux clairs et ma bouche d'Arabe. Je ne prends même pas la peine de les ramener dans mon studio de l'impasse de Roux : je les baise sous un porche ou contre une voiture. Elles ne méritent pas mieux. Je les baise et c'est bon de les baiser, toutes ces Aurélie, ces Julie, ces Émilie, ces filles en « i », que je fascine et que je méprise pour cette raison même. Je commence à les mépriser au moment même où je sens que c'est dans la poche, quand elles commencent à minauder ou à faire les intéressantes. Je les méprise, mais elles m'excitent à mort avec leurs bras ronds, leur peau fraîche, leurs dents bien alignées et leurs cheveux brillants qui sentent le shampoing. J'ai l'habitude des cheveux des pauvres, moi, des mèches ternes, raidies par le gel et abîmées par les brushings, alors forcément, ces masses soyeuses et mouvantes, qui glissent doucement sous les doigts, je ne m'en lasse pas : je les palpe, je les hume, et je finis par les tirer durement, ployant en arrière les nuques fragiles de leurs propriétaires et amenant dans leurs yeux une lueur d'effroi. Mais il en

faut plus que ça pour les décourager : j'ai beau leur tirer les cheveux, les niquer à l'arrache, sans me soucier de leur plaisir, sans jamais les rappeler – alors qu'elles ont toutes des Motorola à clapet –, elles reviennent toujours. Je les vois se pointer, souriant largement dans leurs robes courtes, filles aux ongles roses, aux dents de perles, aux yeux discrètement faits, aux tibias lisses et à l'hygiène intime irréprochable.

Sans le savoir, elles me donnent beaucoup plus que ça, beaucoup plus que leurs joues fraîches et leurs cheveux soyeux, beaucoup plus que leur docilité enthousiaste à mes moindres désirs. Si elles n'avaient que ça pour elles, cette beauté un peu fade à force d'être sous contrôle, je me lasserais vite. Mais il y a autre chose, il y a tout ce qu'elles laissent filtrer de leur petite vie paisible : leur famille, leurs études, leurs loisirs. Elles partent en vacances avec leurs parents, vont à la fac ou font une école de commerce, aiment la lecture, la danse et le cinéma – et ça me rend fou, ça me rend fou d'attraper les petits morceaux de normalité qu'elles me jettent sans même y penser. Comme autrefois, quand je regardais les familles des autres, je me repais de tous les signaux rassurants qu'elles émettent en permanence.

Pourquoi pas moi ? C'est ce que je me dis en leur broutant le minou, le nez plongé dans leur toison désodorisée, ou en écartant les doigts dans leur cul récuré à fond. Elles sont tellement propres que c'en est effrayant – parce qu'une telle propreté ne s'obtient que par des soins incessants et une vigilance de tous les instants. Pauvres filles... Personne ne leur a jamais dit qu'une chatte salée, c'est bon aussi – et qu'aucun mec n'est jamais mort d'avoir de la merde sous les ongles ? Non, personne, et je ne prendrai pas la peine de les détromper. Je m'en fous, de ces filles. Ça ne m'intéresse pas de leur enseigner quoi que ce soit. Je veux juste les tringler à mort – et apprendre à mener leur vie innocente et saine, adopter leurs façons de parler et de se comporter, acquérir leurs réflexes d'enfants gâtés, m'approprier leurs préoccupations qui n'en sont pas, ne plus me demander comment je vais finir le mois, ne plus me demander si mon frère va s'en sortir, ne plus attendre que mes parents crèvent comme les chiens qu'ils sont.

Parfois, en quittant Aurélie ou Julie, j'ai le souffle coupé. Je suis obligé de faire une pause sur le boulevard Chave ou celui de la Libération. La nuit est chaude, j'allume une clope, je laisse mon regard se perdre dans le feuillage mouvant des platanes. J'ai beau me foutre de ces petites minettes, elles me font mal. Et j'ai beau leur faire du mal à mon tour, les prendre pour des connes et les traiter comme des merdes, ça ne compensera jamais toutes ces années où leurs parents allaient les chercher à l'école et programmaient leurs vacances d'été pendant que les miens se défonçaient, et étaient incapables de remplir le frigo. Et je ne parle même pas des torgnoles, des brimades et des

infectives sempiternelles.

J'ai encore sur les doigts la mouille d'Aurélie et son parfum discret – *Azzaro 9 ? Chloé ?* Elle me l'a dit, mais j'ai déjà oublié. Je sais juste qu'on est loin du patchouli suffocant d'*Angel*, dont Shayenne usait et abusait. Aurélie a dû se vaporiser légèrement les poignets avant de venir me rejoindre aux *Maraîchers* pour prendre son petit coup. Je n'y ai même pas mis les formes : on a discuté trois minutes au-dessus de nos mauresques avant de filer au Prophète sur ma 125, une occase retapée et refourguée par Jacinto. Tout le temps du trajet, j'ai senti ses cheveux voler dans mon cou et ses bras enserrer ma taille.

Une fois arrivés à la plage, je l'ai entraînée vers les rochers et j'ai noué une serviette de bain autour de nos hanches. Je n'ai même pas cherché à vérifier si on pouvait nous voir, et d'ailleurs je sentais bien que ça émoustillait Aurélie de faire ça en plein air et de prendre le risque qu'un baigneur la mate. Plantant ses ongles dans la chair de mon dos, elle a accéléré son mouvement de bassin et j'ai eu une pensée pour toutes les fois où Shayenne m'immobilisait en elle et prenait ma mâchoire entre ses mains pour ficher son regard dans le mien. Tout le temps que dure notre étreinte, Aurélie ferme les yeux, et ça me bloque un peu, le mauve délicat et frémissant de ses paupières, cette bouche close, elle aussi, sur de petits geignements rythmés. J'ai l'habitude que ça gicle un peu plus, langue, salive, gangue voluptueuse de l'intérieur des joues, lèvres et joues barbouillées de salive, éclat des gencives et des dents mouillées... Hop, à ce seul souvenir, je sens monter l'orgasme et le laisse venir sans trop me demander où en est cette pauvre Aurélie.

Quand je pense que j'en voulais à Shayenne pour ses déchaînements passionnés et pour l'intensité qu'elle exigeait de mettre dans le moindre coït ! Maintenant que je baise avec des filles qui n'y connaissent rien, même pas leur propre corps, j'en viens à regretter les exigences érotiques de ma petite amoureuse et la façon qu'elle avait de me faire sentir son désir. Je ne dis pas qu'Aurélie, Émilie et toutes mes filles en « i » n'ont pas de désir, mais je crois décidément que ce désir n'a rien à voir avec la baise et finalement rien à voir avec moi. Elles cherchent autre chose : la confirmation de leur pouvoir de séduction, des expériences, des sensations fortes, je ne sais pas exactement quoi, mais elles n'aiment pas l'amour physique et elles sont catastrophiques au pieu – enfin façon de parler, puisqu'il est rare que je les nique au pieu.

Elles s'amélioreront peut-être avec le temps, mais ce sera sans moi. Je n'ai pas l'intention de faire leur éducation : qu'elles se démerdent avec ce qu'elles ont dans le cerveau, leur fascination pour les fouleks, leur envie de s'encanailler mais pas trop quand même. De toute façon, à terme, elles rentreront dans le rang avec un bon garçon, exerceront

les bons métiers, et auront des enfants qui ne ressembleront pas aux minots du passage 50, ceux que j'ai toujours vus aller cul nu en été et morveux en hiver.

J'ai beaucoup repensé à l'enfance, récemment. Et pas seulement à la mienne, mais à celle de tous ceux qui ont traversé la leur comme une nuit qui n'en finissait pas. Je ne vais pas séparer les gens en deux sur cette seule base, mais il me semble quand même que je les reconnais et qu'ils me reconnaissent. Dans le regard des filles en « i », je lis trop d'innocence, trop de confiance, pour ne pas avoir envie de les bousiller. Heureusement pour elles, je ne veux pas être comme mon père, un mec qui abîme ses gonzesses. Je ne veux pas être un mec qui abîme quoi que ce soit, d'ailleurs, sauf que je m'apprête précisément à le faire.

SAKAKINI

Elle se pointe en tout début de soirée, alors que je m'apprête à sortir. Yolanda. Inchangée : même pâleur cireuse, même front buté, mêmes cheveux tirés mais noués à la diable sur le haut du crâne avec une pince en plastique, même robe marinière à la fois trop courte et trop large. On est très loin des efforts de toilette des autres femmes du passage, les pantalons en cuir de Jovanka, les hauts à sequins de Dadine, les jupes à volants de Marisol, leur maquillage flamboyant, leurs coiffures élaborées... Au passage 50, Yolanda est la seule à ne pas jouer le jeu d'une féminité outrancière. Ma mère est pareille, et l'espace d'un instant, je me demande ce que ça dit de mon père, ce goût pour des nanas qui n'attachent aucune importance à leur apparence physique, qui ne se maquillent pas, se coiffent à peine, et s'habillent avec ce qui leur tombe sous la main.

Mais je n'ai pas le temps de pousser plus loin la réflexion, car Yolanda attaque brutalement :

- Qu'est-ce que t'as fait à ma fille, espèce de connard ?
- Rien. On n'est plus ensemble, c'est tout. Et si tu penses que je suis un connard, tu devrais être contente.
- C'est pas ce que je pense qui compte, c'est ce que pense Shayenne.
- Elle a très bien pris le truc.
- Elle l'a tellement bien pris qu'elle a fait une TS !
- Quoi ?
- Ouais, t'as bien entendu !

Elle crache les mots plus qu'elle ne parle : retroussant les lèvres sur ses petites dents, les mêmes que celles de sa fille. C'est fou ce qu'elles se ressemblent, comme si la fille était la version brune et corsée de la mère – ou la mère la version blonde et délavée de la fille. Une fois de plus, elle ne me laisse pas le temps de réfléchir, et me saute littéralement à la gorge, y plantant les ongles tandis qu'elle me mord sauvagement au menton. Elle est heureusement trop petite pour atteindre ma bouche ou mon nez. Je l'envoie valdinguer en travers de la pièce, mais elle se relève illico pour m'assaillir de nouveau. Je l'attrape aux épaules et la maintiens à bonne distance de ma gorge et de mon menton sanguinolent. Elle hurle, je hurle, et pendant un moment, mon studio résonne de vociférations incompréhensibles. Elle finit par se calmer, mais je la sens qui bout et je ne suis pas à l'abri d'un nouvel assaut. J'intercale prudemment entre elle et moi la table en bois massif que Shayenne a ramassée dans la rue, puis poncée et

vernie.

– Yolanda, on peut parler sans que tu cherches à m'étrangler ?

– Je suis pas venue parler : je suis venue te dire que t'as pris ma fille, puis que tu l'as jetée comme une merde et que maintenant, elle veut mourir. Mais je te préviens, si elle meurt, je reviens te planter. Et si c'est pas moi, ce sera mon mari ou mes fils ! T'as intérêt à bien te planquer !

– Elle va bien ? Elle est où ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Je n'ai rien à répondre à ça et nous restons un moment à nous regarder, avant qu'elle ne tourne les talons, non sans avoir craché sur la table qui nous sépare. Je reste seul dans l'entresol humide et sombre où j'ai vécu deux ans avec sa fille, ce taudis sordide où Mohand s'apprête à emménager. Je me demande d'ailleurs si c'est une bonne idée, vu son état, mais comment faire autrement ? Grâce à Hendricka, nous avons un peu de fric, mais pas de quoi envisager de prendre un appart plus grand et plus sain.

Je finis par sortir dans la nuit chaude, et je marche sur Sakakini, en allumant clope sur clope. On se retourne souvent sur mon passage. J'ai l'habitude. J'ai une belle gueule, O.K., mais à quoi m'a-t-elle servi jusqu'à présent ? Je devrais peut-être me reconvertir, vendre mon corps au lieu de trimer pour un salaire de misère. Cinq ans plus tard, j'aurais sans doute mis une annonce sur un site d'escort boys, mais on est en 1999, je ne connais pas l'existence d'internet, et je me contente de gamberger à mort pour trouver une solution pérenne à tous mes problèmes, qui finalement se ramènent à un seul : trouver du fric. Si j'en avais, je pourrais partir avec Mohand, l'exfiltrer non seulement du quartier mais de cette ville où les Sastre vont mettre un contrat sur ma tête. Non, j'exagère, et ce ne sont pas les Sastre qui me font peur. Ils doivent m'en vouloir à mort mais ils n'iront pas jusqu'à la provoquer. Dès qu'ils verront que Shayenne va mieux, ils passeront à autre chose.

Passer à autre chose, tel est exactement mon objectif. Je ne veux pas seulement quitter Marseille, je veux laisser mon passé derrière moi, devenir un autre, qui n'aura rien à voir avec la cité Antonin-Artaud, le passage 50, la came, la folie, la merde. Je veux qu'ils sortent de moi, tous : mon père, bien sûr, mais aussi ma mère, Shayenne, Rudy, Yolanda... Je veux les oublier, les extraire de moi comme une tumeur – sauf que je ne sais pas comment on fait. J'aurais beau changer de nom comme Hendricka, je n'en resterais pas moins aux prises avec trop de démons pour être heureux.

Un homme s'avance à ma rencontre, brandissant une dosette de collyre ou de sérum physiologique :

– Monsieur, vous pouvez me rendre un service ? Me mettre ça dans l'œil ?

Voilà, ma vie, ça va être ça : des barjots qui me reconnaîtront toujours comme un des leurs et me demanderont de faire des choses étranges. Tirant sur la paupière inférieure de l'inconnu, j'instille quelques gouttes de liquide dans son œil chassieux. Il me remercie chaudement :

– J'ai tout de suite vu que t'étais un mec bien. T'es dans le médical ?

Exactement. Je suis dans le médical : je m'occupe de l'hygiène et du confort des patients de la Timone. Ce qui signifie en gros que je nettoie leur merde à longueur de journée.

Je reprends ma déambulation sur Sakakini, dans la lumière orangée de l'éclairage urbain et les odeurs de pots d'échappement. La Timone est là, d'ailleurs, mais je fais demi-tour et oblique vers les Cinq-Avenues. Arrivé place Henri-Dunant, j'escalade une grille, comme je l'ai fait tant de fois avec Shayenne.

Le Palais Longchamp de nuit, c'est la cour des miracles, sauf qu'aucun miracle ne s'y produit vraiment : on s'y croise entre laissés-pour-compte, SDF, toxicos, voyageurs sans bagages, et ados en plein trip. Moi, j'y allais pour baiser avec ma petite amoureuse, celle-là même qui a voulu mourir pour moi. On s'allongeait sur une pelouse, on se roulait des clopes, on buvait du rosé, on regardait le ciel, et c'était parti : elle retroussait sa jupe sur ses cuisses bronzées et j'envoyais mes doigts à la rencontre de sa fente moite.

Ce soir, le Palais est désert, mais hanté par mes trop nombreux souvenirs et mes non moins innombrables regrets. Je fume un moment, accoudé à la balustrade qui donne sur les bassins en contrebas, me rappelant m'y être baigné avec elle, une nuit. Il faisait froid, nous étions ivres, et nous avons pataugé dans la vase avant de nous écrouler sur l'herbe. Elle m'avait réchauffé en me couvrant de tout son corps et en m'embrassant fougueusement. Je ne peux même pas dire si c'est un bon souvenir ou pas, juste un flash parmi tous ceux que je conserve de nous deux, un moment où je n'étais pas seul, à défaut d'être heureux.

Je ressors du parc et emprunte le boulevard Longchamp, puis la Canebière, me laissant porter vers la mer sans trop réfléchir. Il est tard, tous les bars sont fermés sauf *l'Unic*, où je m'installe en terrasse. Autour de moi, la faune habituelle, dont quelques visages vaguement familiers, des gars qui m'ont offert des coups et à qui j'en ai offert, à cette heure avancée de la nuit et de l'ivresse qui incline à la générosité. À la volubilité, aussi. Je me suis parfois retrouvé à raconter ma vie à de parfaits inconnus – sauf que bien sûr, ce n'était pas ma vie. Je suis comme mon père, j'aime inventer des craques. Sans compter que ma vraie vie ne gagne pas à être racontée.

L'Unic ferme à quatre heures. Si je veux me mettre une race, j'ai deux heures devant moi. En attaquant avec les alcools forts sans

passer par la case Amstel, c'est largement jouable. Et qui sait, avec un peu de chance, je vais peut-être mettre le grappin sur une jolie fille déjà bien empéguée, que je n'aurai pas besoin de travailler beaucoup pour qu'elle me suive dans un hall d'immeuble. J'en connais un très bien rue d'Italie.

GABRIELLE

Il y en a une de fille, assise au comptoir, qui me mate avec insistance. Jambes pas terribles dans son short effrangé, mais visage lumineux, tache claire dans la pénombre enfumée. Elle a l'air paumée au milieu de tous les lourdingues qui la serrent de près. C'est peut-être pour ça qu'elle me regarde : pour que je vienne la sauver, l'arracher aux pattes insistantes de tous ces crevards, tous ces chiens qui voient en elle leur dernière chance de ne pas rentrer seul. Tant pis. Je ne bougerai pas d'un cil : elle n'avait qu'à pas venir toute seule dans ce rade à deux heures du matin. Ce n'est pas Shayenne qui ferait un truc pareil : Shayenne, elle connaît trop les mecs pour ça. Elle connaît trop les effets combinés de la nuit, de l'alcool et de la misère sexuelle.

Je commande une Amstel. Il faut croire que j'ai choisi de ne pas finir la nuit dans un caniveau. Je n'ai même pas envie de boire. L'alcool m'aiderait à oublier que mon ex a voulu mourir pour moi, mais il est peut-être temps que j'affronte l'idée que je suis un salopard fini. De l'intérieur du bar, me parviennent des braillements avinés, mais aussi des accords de piano, entêtants et suraigus sur fond de violons et de violoncelles, la voix de Dr. Dre, puis celle de Snoop. Je ne connais pas encore le rap West Coast et je parle mal l'anglais, mais je suis immédiatement sensible à ce flow mélancolique et pourtant péremptoire, la façon dont Dr. Dre affirme tranquillement sa présence voire sa suprématie. Je finis par choper quelques phrases, *no more living hard, barbecues everyday, driving fancy cars*, comme un écho ironique à ma propre dèche et à mes désirs de fric, de luxe, de vie facile.

C'est le moment que choisit la minette au short pour venir me voir, un peu vacillante sur ses talons compensés.

– Hey.

– Salut.

– Je peux rester un peu avec toi ?

J'aimerais rester seul à écouter « Still D.R.E. », mais je perdrais mon temps à essayer de justifier mon désir de solitude : elle n'est sans doute plus en mesure d'avoir une conversation raisonnable, et je vais devoir endurer ses confidences d'ivrogne, les phrases pâteuses qu'elle ne parviendra même pas à terminer correctement. Ça me fatigue d'avance. La meute des chiens l'a suivie, quittant le comptoir pour la terrasse, et ça aussi ça m'énerve, tous ces gars bourrés qui attendent que je m'en aille pour faire valoir leur droit sur ce petit short effrangé.

Je la regarde. En dépit de ses jambes lourdes et légèrement arquées, elle n'est vraiment pas mal avec sa peau diaphane, ses yeux bleu-gris et ses seins blancs, largement visibles dans l'entrebâillement du débardeur.

– Tu devrais t'habiller autrement, quand tu sors seule. Parce que là, on dirait vraiment que tu cherches les emmerdes.

Elle me répond du tac au tac. À croire qu'elle n'est pas si saoule que ça.

– Tu veux dire que quand une fille se fait emmerder, c'est qu'elle l'a bien cherché ?

– Je dis juste qu'on voit tes seins. Commence pas à me servir ton blabla féministe.

– Ils te plaisent, mes seins ? Ils sont jolis, non ?

Je décide de calmer le jeu, de finir ma bière et de me tirer :

– Je m'en fous de tes nichons, en fait. Tu devrais rentrer chez toi. T'habites loin ?

– Non. Pas très. Près du boulevard Périé. Tu t'appelles comment ?

– Farès.

– Moi, c'est Gabrielle.

– Enchanté, Gabrielle.

– T'as quoi au menton ?

– On m'a mordu.

– C'est ta nana qui t'a mordu ?

– Non, c'est sa mère.

Elle rit comme si je venais de lui sortir la blague la plus drôle de sa vie, puis reprend :

– T'es super-mignon quand même.

– Et toi t'es super-défoncée. T'as pris quoi ?

– Euh, un peu tout. Et en plus, j'ai commencé à quatre heures de l'après-midi.

– T'avais quelque chose à fêter ?

– Même pas. J'ai juste vu un super-film, et ça m'a donné envie de picoler.

– Ah bon. C'était quoi ?

– *Husbands*. De Cassavetes. Tu connais ?

– Non.

– C'est pas récent, récent, hein, mais méga-bien.

– Pourquoi ça t'a donné envie de picoler ?

– Parce que les mecs, dans le film, ils sont tout le temps torchés. Mais c'est joyeux, pas sordide. T'es de quelle origine ?

J'adore la question sur mes origines, c'est une de celles qui me permettent le plus d'affabulations.

– Je suis moitié rebeu, moitié brésilien.

– C'est quoi ton nom de famille ?

- Nahel.
- Farès Nahel...

Elle laisse planer un silence rêveur, puis ses yeux s'agrandissent :

- Nahel ? Comme l'actrice ? La nana de *Sad Girl* ?
- C'est ma sœur.
- Je me disais bien que ton visage me disait quelque chose : tu lui ressembles vachement !

- On est jumeaux.

Ça y est, c'est parti pour le grand n'importe quoi. Mais après tout, je n'ai pas menti sur l'essentiel : Hendricka est bien ma sœur.

- Vous êtes trop beaux, tous les deux ! C'est fou ! Toi aussi, t'as les dents du bonheur ?

Je souris largement, histoire qu'elle puisse vérifier qu'il y a bel et bien un écartement entre mes incisives de devant. Celui d'Hendricka est beaucoup plus prononcé, mais Gabrielle en bée d'admiration :

- C'est trop mignon !

Il faut qu'elle arrête avec ses « trop », parce que je suis à deux doigts de lui rentrer dedans. J'en ai marre qu'on me complimente pour des choses qui ne sont pas de mon fait. Elle doit le sentir, parce qu'elle embraye sur autre chose :

- Tu fais quoi, Farès, dans la vie ?
- Je suis infirmier.
- Ah ? C'est rare les mecs infirmiers, non ?
- Ben tu vois, ça arrive. Et toi, tu fais quoi ?
- Je suis en BEP réalisation d'ouvrages chaudronnés et structures métalliques.

Elle éclate de rire avant même que j'aie eu le temps de trouver ça marrant. Elle doit penser qu'il est invraisemblable qu'une fille comme elle se destine à la chaudronnerie. Elle ne sait pas que dans le monde qui est le mien, c'est déjà bien d'arriver jusqu'en BEP. Et si ça se trouve, elle ne sait pas non plus ce qu'est un aide-soignant : j'ai bien fait de mentir.

- En fait, je suis en khâgne.

Voyant mon incompréhension, elle précise :

- En prépa littéraire.

Ça ne me dit guère plus, mais vu son air de fierté, ça doit être un truc valorisant. Heureusement, elle n'insiste pas sur le chapitre des études et se lance dans un soliloque un peu décousu. Tout y passe : Marseille, ma sœur, le cinéma d'auteur, l'été, les voyages, la musique, les mecs qui draguent, ceux qui ne veulent pas avoir l'air de draguer mais qui draguent quand même, l'alcool, la défonce, l'avenir... J'ai un peu de mal à suivre, mais à chaque fois qu'elle me sent paumé, elle me rattrape en douceur, avec une question faussement naïve, une plaisanterie, une remarque qui cherche la connivence entre nous en

dépôt de cette éclatante réalité : Gabrielle et moi ne venons pas de la même planète.

Elle continue à boire, sans s'apercevoir que je sirote la même bière tiède depuis une heure. Je suis à deux doigts de m'en aller, mais quelque chose me retient avec elle. Par bien des côtés, elle me rappelle les filles en « i » : elle doit avoir la même vie facile et stable, la même famille aimante, les mêmes goûts, les mêmes loisirs de riche. Mais chez Gabrielle, on sent que tout pourrait très vite se mettre à dérailler, et que très profondément, elle cherche ce déraillement. Contrairement aux filles en « i », elle n'est pas sous contrôle. D'ailleurs, elle a des poils sous les bras, une pilosité discrètement fauve qu'on entrevoit quand elle tente de remettre de l'ordre dans sa coiffure. Elle a dû se faire un chignon en début de journée, mais à cette heure avancée de la nuit, le chignon n'est plus qu'un lointain souvenir. Ça lui va bien, ça lui donne un air un peu sauvage qui va avec le reste, son débit précipité, l'agitation perpétuelle de ses doigts autour de sa bouche, et ses petites provocations à deux balles, qui parviennent à me faire rire – alors que ce soir, ça n'était vraiment pas gagné. Sans compter qu'à force de tâtonner dans ma direction, elle finit par tomber juste et par me faire des remarques troublantes. Plus la soirée avance, plus je sens qu'elle affûte son jugement sur moi. À elle seule, cette lucidité suffirait à la démarquer des filles en « i », qui ne se sont jamais souciées de comprendre à qui elles avaient affaire, et qui n'étaient préoccupées que de produire leur petit effet.

Je la regarde, tandis qu'elle entortille machinalement une mèche entre ses doigts. Sous certains angles, elle est d'une beauté émouvante, et sous d'autres, on pourrait la trouver presque ingrate, avec son nez sinueux, sa lèvre inférieure trop charnue, et ses yeux à fleur de tête, comme dilatés par l'angoisse. Je suis comme mon père, j'ai un sixième sens pour détecter l'angoisse : Gabrielle a beau déployer le grand jeu de sa séduction personnelle, à base d'ironie, de confidences très crues, et de formules qui me tuent parce qu'elles me mettent à nu, je la sens tout aussi fragile que moi, tout aussi borderline.

C'est ce mélange d'émotions contradictoires qui me retient là, en face de cette fille qui n'est même pas mon genre. Je me sens vulnérable sous son regard pénétrant, mais je me sens compris, aussi. Il me semble que Gabrielle pourrait plonger sans crainte dans mes ténèbres personnelles, et m'aimer en dépit de ce qu'elle y trouverait : mes failles, mes contradictions, mon égoïsme, ma violence...

Ce qui me frappe aussi chez elle, c'est une spontanéité dont je n'ai pas l'habitude, tant je vis entouré de gens qui réfléchissent soigneusement avant de parler ou d'agir. J'ai moi-même appris à refréner mes réactions impulsives, de peur qu'elles ne m'attirent des ennuis. Hendricka, Mohand, Shayenne sont comme moi et pour les

mêmes raisons, mais je n'ai pas rencontré plus de naturel chez mes collègues de travail ou chez les filles en « i ». À croire que tout le monde finit tôt ou tard par se méfier de soi et par s'autocensurer en permanence, de sorte qu'à l'âge adulte, on ne rencontre plus que de petits automates prudents et rusés. À l'inverse, Gabrielle parle vite, répond du tac au tac, a un rire rocailleux et sans grâce, aux antipodes des gloussements polis des filles en « i ». Elle ne cherche pas à dissimuler la tendresse enthousiaste que je lui inspire, et allonge sans vergogne ses jambes nues jusque sur mes genoux, comme pour m'inviter à les caresser, à suivre la ligne de ses cuisses jusqu'aux franges du short.

Je ne le fais pas, mais j'en ai envie, brusquement. Non pas parce qu'elle est baisable, mais parce que pour la première fois de ma vie j'ai l'impression d'avoir une conversation. Bien sûr, j'ai des interlocuteurs, des gens à qui je pourrais sans doute tout dire. Mais nous sommes tellement proches, eux et moi, que les échanges verbaux sont superflus. De fait, il n'y a qu'avec Choucha qu'il m'est arrivé de parler aussi longuement que sincèrement. Les autres, Shayenne, mon frère, ma sœur, Rudy, n'ont droit qu'à des propos succincts et devenus machinaux – alors qu'avec Gabrielle la discussion est pleine de phrases saugrenues qui lui échappent et qu'elle rattrape de son rire rauque, mais aussi de questions qu'elle me pose et dont elle attend la réponse avec intensité, s'arrangeant pour que je me sente intelligent de l'avoir faite.

Se rend-elle compte qu'elle est en train de m'ouvrir à tout un monde de perceptions et de perspectives nouvelles ? Un monde où la fantaisie serait possible, la vie moins oppressante et l'avenir moins sinistrement tracé ? Aimé par une fille dans son genre, de quoi ne serais-je pas capable ? Au moment même où cette pensée me vient, j'en perçois l'inanité : aimé par Gabrielle ou pas, je n'en resterai pas moins un petit salaud capable du pire et poursuivi par des hordes de démons aussi cruels qu'insaisissables.

Je suis pris soudain d'une telle envie de la cogner, que je serre les poings sous la table, évitant soigneusement de toucher ses cuisses pâles. Après tout, elle n'y est pour rien. Et en même temps, elle n'avait qu'à pas être là ce soir.

Quand elle se lève pour aller aux toilettes, je m'avise qu'elle a un cul de folie : haut, bombé, somptueusement épanoui au bout de la tige frêle de son dos. Je siffle admirativement :

– T'as un putain de *terma* !

Elle rit et se tapote les fesses avec une moue faussement affligée :

– Oui, je sais : c'est le drame de ma vie, ce cul !

– Ah bon ? C'est pas plutôt ton nez ?

Elle rougit jusqu'aux blancs des yeux. Je ne savais même pas qu'on

pouvait rougir comme ça. Visiblement, ma petite plaisanterie a réussi à transpercer la cuirasse de son ivresse. Elle est décontenancée, et même un peu blessée. Faut croire qu'on peut se moquer de son cul mais pas de son nez, un nez qu'elle doit juger trop grand, trop long, trop bossu, un nez dont elle a appris à avoir honte, un nez qu'elle doit pincer pensivement le matin, devant son miroir, en se demandant à quoi elle ressemblerait s'il était plus petit...

Quand elle revient des toilettes, elle se rassoit lourdement en face de moi. Son regard a perdu sa vivacité enjôleuse, et elle n'essaie même plus de relancer la conversation. Ça m'énerve. J'avais envie de la blesser, mais je lui en veux de se laisser aussi facilement atteindre par une remarque désobligeante sur son physique. Finalement, elle est comme les autres, aussi égocentrée, aussi bêtement susceptible, aussi conne, quoi. Sauf que moi, j'ai envie de retrouver la magie de tout à l'heure, ce moment où j'ai presque cru que je pouvais changer de vie, voire changer tout court. Elle me regarde. Elle murmure, comme pour elle-même, et ça aussi ça m'énerve :

– Tu dis quoi ?

– Rien.

Elle décide brusquement de passer à la vodka, ce qui me semble une très mauvaise idée après toutes les bières qu'elle s'est enquillées, mais je la laisse faire. De toute façon, *l'Unic* ferme bientôt. Après la vodka, elle semble brusquement rattrapée par l'ivresse. Soutenant sa tête d'une main, elle continue à marmonner, et fixe avec obstination un point derrière moi. Une mouche est tombée dans mon fond d'Amstel tiède, et tout me dégoûte, soudain. J'ai envie d'en finir avec cette soirée, avec cette fille qui ne mesure pas sa chance d'être ce qu'elle est, et qui se laisse dégonfler comme une baudruche par les remarques d'un connard – plus que tout, j'ai envie d'en finir avec ce connard, lui ouvrir le crâne et en extirper le mollusque pourri qui lui sert de cervelle.

– Bon, allez, Gabrielle, t'as assez bu. Faut que tu rentres à Périer. Je te fais un bout de chemin, si tu veux.

Son visage s'illumine, et elle se lève avec empressement pour se rasseoir aussitôt :

– Merde, ça tourne !

– Appuie-toi sur moi : on va y aller doucement.

Je perçois derrière moi le grognement de la meute, qui sent que sa proie lui échappe. Rien que pour ça, je ne regrette pas de venir en aide à cette pauvre Gabrielle. Elle attrape son sac, un disque de raphia noir dont elle extrait laborieusement un petit porte-monnaie :

– Je vais régler.

– Laisse, c'est pour moi.

– Mais non, arrête, t'as rien bu !

Nous nous mettons en route. Elle s'appuie lourdement sur moi, avec de brusques éclats de rire, qui signalent à la fois la conscience de son état et sa conviction que je ne vais pas tarder à en profiter pour la baiser. Après m'avoir fait remonter quelque temps la rue Paradis, elle bifurque soudain dans une petite rue et finit par s'adosser à un mur, m'invitant de tout son corps à l'étreindre et l'embrasser. Comme elle est très alcoolisée, elle dit tout ce qui lui passe par la tête, et j'ai soudain l'impression de me retrouver dans le cerveau d'une fille qui a envie de ken, mais qui s'inquiète quand même de l'image qu'elle peut donner, de son degré d'ivresse, ou de son pouvoir de séduction. Je la trouve excitante, mais j'ai plutôt envie de lui faire mal que de lui rouler des pelles.

– Farès... T'es tellement beau... C'est fou, quand même... Mais moi, bon, je sais, tu me trouves moche. C'est vrai, quoi, aussi... Farès... Putain, je crois que j'ai vraiment trop bu. Mais t'inquiète, je te gerberai pas dessus. Et puis...

Elle s'interrompt et pouffe nerveusement avant de reprendre un monologue aviné dans lequel mon prénom revient en boucle, prononcé d'une façon aussi énamourée qu'horripilante.

– Ta gueule !

– Quoi ?

La pauvre... C'est sans doute la première fois qu'on lui parle comme ça, et elle se demande si elle a bien entendu. Quelque part dans sa conscience, un signal s'allume, mais son corps a un temps de retard et continue de se cambrer dangereusement dans ma direction alors que mes mains se portent déjà jusqu'à son cou fragile. Entre pouce et index, j'éprouve la résistance de son larynx : il suffirait que j'accentue un peu la pression que j'exerce pour lui couper définitivement le souffle et la parole. Car elle continue à parler, d'une voix de plus en plus hésitante et pâteuse. Elle s'imagine peut-être que ce début d'étranglement est un préliminaire érotique.

Je referme brutalement les mâchoires sur son menton, mimant la morsure que Yolanda m'a infligée quelques heures plus tôt et me délectant de l'afflux du sang sur ma langue. Gabrielle pousse un cri que j'étouffe du plat de la main, et je vois ses yeux s'affoler enfin et rouler dans leurs orbites tandis que je la plaque de tout mon corps contre le mur.

Je pourrais m'arrêter là : elle en serait quitte pour la frayeur de sa vie, et on ne l'y reprendrait plus à sortir seule la nuit dans les rues de Marseille. Le problème, c'est que j'ai envie d'aller plus loin, de lui faire encore plus mal et surtout beaucoup plus peur. La rue est déserte : je suis seul avec Gabrielle et mon désir irréprouvable de l'abîmer. De ma main restée libre, je resserre mon emprise autour de son cou avec une telle violence que ses lèvres bleuissent. Nos visages

se touchent presque, et je ne peux pas m'empêcher de noter le semis de taches de rousseur sur la petite bosse de son nez, le mauve délicat de ses paupières et les quelques coulures de mascara qui ont survécu à sa soirée agitée. Elle se débat, mais si faiblement que je n'ai aucun mal à l'étrangler d'une main et la bâillonner de l'autre. Cette faiblesse pourrait m'apitoyer, mais j'y puise au contraire un regain de rage : c'est quoi, cette fille qui ne trouve même pas l'énergie du désespoir pour sauver sa peau ? Mon genou s'enfonce brutalement dans son ventre, et comme elle s'affaisse sous le coup de la douleur, je la cueille d'un coup de poing sur la tempe qui la précipite au sol. Ensuite, c'est la tempête sous mon crâne, des bourrasques de haine pure que je déchaîne contre le corps à terre de cette pauvre Gabrielle, jouissant de son inertie, de ses yeux révulsés et du sang qui coule de son arcade sourcilière et de sa lèvre inférieure.

Elle gît à même le trottoir, les épaules plaquées contre le bitume et les jambes légèrement déjetées. Elle a dû s'éclater en tombant, parce qu'une mare de sang se forme sous sa nuque, une auréole sombre et huileuse qui m'extraît instantanément de ma trombe de folie meurtrière. Autant j'avais envie de la défoncer cinq minutes plus tôt, autant elle m'inspire une forme de tendresse maintenant qu'elle est morte.

L'est-elle ? Je n'en sais rien, mais je suis déjà loin, je cavale le long de la rue Paradis, avant de m'arrêter brusquement. Je garde assez de lucidité pour me dire qu'il ne faut surtout pas qu'on me remarque. Nous n'avons croisé personne, Gabrielle et moi, ni passant ni voiture, mais la nuit est chaude et il peut y avoir des gens à leurs fenêtres, en train de fumer ou de prendre le frais. Ralentissant mon allure, je m'efforce de me fondre dans le gris des murs.

Très vite, je me retrouve sur le boulevard Longchamp. J'aperçois déjà le Palais profiler ses cascades et ses statues colossales entre les platanes. Tandis que je longe ses grilles, une odeur de gazon fraîchement tondu parvient à mes narines, tellement organique, chaude et rassurante que j'agrippe les barreaux à deux mains, résistant à mon désir d'enfouissement, de blottissement dans un terrier sûr.

C'est à ce moment-là seulement que l'horreur me rattrape, cette idée terrifiante que j'ai peut-être tué quelqu'un, qu'une vie a fini sous mes coups et que c'est irrémédiable. Je ne peux pas retourner en arrière, à ce moment où Gabrielle est venue s'asseoir à ma table en titubant un peu. Je n'en reviens pas que ce moment soit à la fois si proche et si inaccessible, si intangible en dépit de mes regrets et de ma volonté désespérée de me retrouver à la terrasse de *l'Unic* pour infléchir le cours des choses.

Je ne passe chez moi que pour récupérer ma 125. Je file au quartier. S'il y a un terrier où m'enfouir, il est quelque part entre la cité Artaud,

la colline et le passage 50.

IL MIO RIFUGIO

Les flancs bleutés de la Fendt des Sastre luisent faiblement dans l'ombre quand j'arrive au passage 50. Sans m'embarrasser de précautions, je tambourine à leur porte tout en hurlant le nom de Shayenne. Le visage effaré de Jacinto s'encadre dans l'embrasure, puis celui inexpressif et pâle de ma petite amoureuse, à qui je fais dégringoler les trois marches qui la séparent de moi. Je veux son corps, son odeur, sa voix, son souffle dans mes cheveux ; je veux qu'elle me sauve, qu'elle me protège, qu'elle referme autour de moi l'étreinte nerveuse de ses petits bras. Et c'est très exactement ce qu'elle fait tandis que je pleure comme jamais elle ne m'a entendu pleurer, avec des sanglots qui me déchirent la gorge et m'éraillent la voix.

Je pleure sur cette fille de vingt ans dont je viens probablement d'arracher la vie, mais je pleure aussi sur ce que va être la mienne, entre les remords torturants, l'angoisse d'une arrestation imminente, la cavale perpétuelle, la fin de l'espoir et des projets.

Shayenne n'en sait rien. Elle croit sans doute que je pleure de la retrouver, dans l'émotion et le regret de ce que je lui ai infligé, et elle m'enlace passionnément tout en essuyant mes joues baignées de larmes et en chuchotant à mon oreille :

– Tu m'as tellement manqué, ne me laisse plus, plus jamais, je peux pas vivre sans toi, tu sais ça, tu le sais, Karel, tu le sais que ça me tue d'être sans toi ?

Moi c'est ce mot, « tue », qui me tue, qui achève de me tuer, là, dans les bras de cette fille bien vivante, toute chaude du sommeil dont je l'ai tirée – car non loin de là, le corps d'une autre fille a peut-être commencé à se refroidir, à se vider de son sang sur le trottoir, et à se marbrer de plaques violettes.

– Serre-moi fort.

Comment fait Shayenne pour m'inspirer une telle impression de sécurité en dépit de son corps menu, presque frêle, ses hanches étroites, ses petites mains ? Comment fait-elle pour que je me sente à l'abri tant que je reste arrimé à elle, plaquant sa tête contre ma poitrine soulevée de hoquets et de sanglots déchirants ? Peut-être parce qu'elle laisse très peu de place au doute dans son existence. Finalement, depuis que je la connais, elle n'a jamais varié, jamais dévié de son idée fixe qui était d'être avec moi, et ce en dépit du chaos qu'a été notre enfance, en dépit aussi de mes propres errements et de mon infidélité à nos rêves – dont elle a probablement tout su et tout

deviné.

« Il mio rifugio »... Quand je finirai par entendre cette chanson de Coccianti, je penserai immédiatement à Shayenne et je la lui dédierai en pensée, mais pour l'heure, je me contente de pleurer entre ses bras qui ne tremblent pas, et de me calmer au son de sa voix, des mots tendres qu'elle continue à déverser sur moi.

Levant les yeux, j'aperçois Yolanda et Jacinto, pareillement immobiles et muets, unis dans leur réprobation. Shayenne s'avise aussi de leur présence et me souffle :

– On va à la maison ?

– Non !

Quoi qu'il soit arrivé à Gabrielle, la police pourra très facilement remonter jusqu'à moi. On nous a vus quitter *l'Unic* ensemble, et même si je n'y suis pas connu nommément, mon physique est suffisamment sensationnel pour tôt ou tard permettre une identification. Sans compter que si Gabrielle n'est pas morte, elle me présentera comme Farès Nahel, frère d'Hendricka Nahel – et sur ce dernier point, je n'ai malheureusement pas menti.

Certes, si Gabrielle n'est pas morte, je risque une peine plus légère que si je l'ai effectivement tuée, mais légère ou pas, je ne veux purger aucune peine. Il y a assez de gars de la cité Artaud qui sont passés par la case zonzon pour que mon sang se glace à cette seule idée. Ils ont beau frimer en sortant, voire en tirer une certaine gloriole, ils sont encore plus dingues, plus cassés, plus irrécupérables qu'avant d'y être entrés.

– Tu veux qu'on aille où ? On peut pas rester ici, Karel...

– À l'hôtel.

– O.K., je prends mes affaires : attends-moi.

Elle s'engouffre dans la caravane, son père sur ses talons. Yolanda reste là, à fumer tout en me dévisageant. Ma vie pour une clope, mais pas question de lui en demander.

– T'es vraiment qu'une merde, Karel. Comme ton père. Exactement comme ton père. Tu crois que je sais pas ce que tu vas faire ? Tu vas faire comme il a fait avec moi : reprendre Shayenne, puis la jeter, puis la reprendre et la jeter encore. Tu vas jouer ton sale petit jeu avec elle, parce que t'as ça dans tes gènes pourris. Et elle, elle va en crever. Elle t'aime vraiment, t'as pas compris ça ? Mais non, bien sûr, t'as rien compris. Vous, les Claeyes, vous comprenez rien à l'amour. Vous n'aimez que vous et votre belle petite gueule. Vous en avez rien à foutre, des autres ! Mais je vais pas te laisser faire ! Je vais pas te laisser tuer ma fille comme ton père m'a tuée !

Encore ce mot, putain ! Il faut croire que je suis décidément et définitivement un tueur, et qu'il était écrit que ma route croiserait tôt ou tard celle d'une proie fragile, comme Gabrielle. Si ça se trouve,

Yolanda a parfaitement raison, je suis comme mon père, un tortionnaire en puissance, un mec capable de laisser une nana pour morte dans une rue de Marseille, puis de reprendre le cours de son existence comme si de rien n'était. Car c'est bien à ça que j'aspire : oublier Gabrielle, échapper aux conséquences de mon geste, avoir une vie qui ne soit pas ravagée par le sentiment de ma culpabilité. J'en suis capable, et c'est peut-être ça qui fait de moi le fils de Karl. Car je sens bien que les remords sont déjà passés au second plan, et que ce qui domine en moi c'est la terreur d'être retrouvé, arrêté, privé de liberté.

Shayenne fait irruption entre sa mère et moi, un sac de sport en bandoulière. Yolanda continue à m'invectiver amèrement :

– Dis-lui, à ma fille, que tu la rendras jamais heureuse ! Dis-lui qu'elle est juste là pour être ta pute ! Ça t'empêchera pas de sauter sur tout ce qui bouge ! Et si vous avez des enfants, tu les cogneras, comme ton père a fait avec toi ! Tu crois que je sais pas que Karl vous a complètement bousillés, Hendricka, Mohand et toi !

– Maman, ta gueule ! Tout le monde s'en fout de ton histoire avec Karl ! Laisse-nous, maintenant !

– Shayenne, tu comprends pas que c'est dans ses gènes ? Même s'il voulait être un mec bien, il pourrait pas !

– C'est des conneries, ton histoire de gènes !

– T'as pas assez morflé, déjà ? Tu sors pas de l'hosto, là ? Ça va être que ça, votre histoire, Shayenne ! Il va tellement te faire souffrir que t'auras juste envie de mourir !

Elle pleure, maintenant, avec des larmes qui jaillissent à l'horizontale et qu'elle essuie rageusement d'une main tandis que l'autre s'efforce d'arracher à Shayenne le sac Adidas qui contient ses affaires. Mère et fille s'affrontent dans cette nuit qui n'en finit pas, une de plus dans ma courte vie vouée aux ténèbres.

Shayenne ne pleure pas, elle. Et elle a cessé de crier au moment même où Yolanda a perdu les pédales, comme si elle voulait se démarquer de la fureur de sa mère, lui opposer tout son calme et toute sa rationalité. Elle me défend, dents serrées, regard implacable :

– T'es dans ton délire, là, arrête ! Y'a que moi ici qui connais Karel ! On s'aime. On a eu nos hauts et nos bas, mais maintenant c'est fini. Et viens pas nous casser les couilles avec ton histoire à toi ! Faut pas tout mélanger ! Sûrement que le père de Karel c'est un connard, mais toi t'as été très conne aussi ! Choucha m'a raconté comment tu t'es laissé faire, comment t'as cru à tous ses bobards, alors que c'était clair qu'il te baratinaient depuis toujours ! Karel et moi, on s'est jamais menti, t'entends ? Jamais ! On n'est pas comme vous !

Qu'elle est belle, soudain, ma petite amoureuse, avec les mèches brunes qui collent à son front, sa gorge qui palpite de colère contenue,

et sa main qui agrippe fiévreusement la mienne pour affirmer la force de notre lien, l'alliance conclue il y a six ans dans la colline, un soir de Coupe d'Europe. Face à tant de détermination et de passion, Yolanda n'a aucune chance de faire valoir ses arguments insanes. Elle se tait brusquement, laisse retomber le bras qui s'efforçait de retenir Shayenne.

Peut-être est-elle soudain devenue consciente de la présence silencieuse de son mari. Jacinto n'a rien dit jusqu'à présent, mais il est forcément mécontent de voir resurgir le spectre du premier amour de sa Yo, celui qu'il avait cru exorciser en vingt ans de vie conjugale et avec quatre enfants en parfaite santé. Il doit être d'autant plus mécontent que le fils de ce spectre s'avère être l'enfoiré qui a amené sa fille chérie aux portes de la mort. Oui, tous les Sastre sont désormais au courant de mon infamante filiation : je suis le fils d'une ordure, et une ordure moi-même, cela ne fait de doute pour personne. Il n'y a que Shayenne pour considérer que mon héritage est soluble dans l'amour, ou plutôt dans la puissance torrentielle du sien – et elle enfourche impatiemment la 125 qui va nous permettre d'échapper aux prédictions voire aux malédictions maternelles.

Nous roulons jusqu'à Noailles, pour prendre une chambre à l'Hôtel de l'Univers – car tel est le nom de l'établissement miteux où nous avons nos habitudes. La patronne nous connaît et nous a à la bonne. Il est six heures du matin quand je peux enfin m'abattre bras en croix sur le lit de la chambre 8. La nuit blanchit déjà et je n'aspire qu'à dormir pour oublier qu'elle a été sanglante avant d'adopter les tendres teintes perlées de l'aurore. Mais visiblement, Shayenne s'attend à ce que nous fêtions nos retrouvailles en fanfare. Elle se love déjà contre moi, glisse ses mains sous mon tee-shirt, tire sur mon jean...

– Shayenne, je suis trop crevé, là...

– T'es sûr ?

– Ouais. Tu te rends pas compte de la nuit que j'ai eue.

Elle lâche un soupir de déception, puis pose une main protectrice sur mon ventre :

– O.K., dors.

Et de fait, je m'endors. Je sombre comme une masse, pleinement rassuré par cette petite main aux ongles ras que ma respiration soulève. Je me laisse couler dans l'inconscience bienheureuse, l'insouciance de ce que sera demain, sans une pensée pour cette pauvre Gabrielle, dont j'ai d'ores et déjà décidé qu'elle était décidément trop conne et trop imprudente pour mériter de vivre plus longtemps. C'est moi qui vais vivre. Avec Shayenne, puisqu'elle seule m'offre un refuge contre les griffes de la nuit.

GABRIEL

Le lendemain, Shayenne profite de mon érection matinale pour s'offrir son petit coup. Mon corps répond au sien dans un demi-sommeil, sans véritable désir ni plaisir, et la réalité me retombe dessus dès que nous avons fini.

– Shayenne ? Faut que je te dise un truc.

Elle se tourne vers moi et me donne instantanément toute son attention, braquant sur moi le feu intense de son regard.

– J'ai fait une grosse connerie. Un truc terrible, je te préviens.

Je lui raconte. *L'Unic*, la nuit dernière, Gabrielle, son ivresse, mon agacement, la rue Paradis, et puis soudain la bifurcation dans une ruelle, et là, l'inexplicable, l'agacement mué en folie meurtrière, mes mains qui enserrèrent la gorge de Gabrielle, les coups que je lui porte, la sombre auréole de sang autour de son crâne fragile, et ma fuite désespérée, loin, loin du lieu du crime.

– Je te jure, je voulais pas ça. Je comprends pas ce qui m'a pris. Je lui voulais pas de mal, à cette fille.

– Tu l'as baisée ?

Voilà. C'est tout Shayenne, ça. Je lui raconte que je suis un tueur psychopathe, et tout ce qui l'intéresse, c'est de savoir si j'ai couché.

– Mais non ! Je l'ai rencontrée hier soir ! Elle me branchait même pas !

– Y'a des gens qui t'ont vu partir avec elle ?

– Ouais. Tous les mecs du bar.

– T'es sûr qu'elle est morte ?

– Elle avait l'air morte. Mais si ça se trouve non...

– T'es dans la merde, Karel. Morte ou pas morte.

– Je sais.

– Bon. Faut qu'on décide ce qu'on va faire.

Des larmes de soulagement et d'amour me montent aux yeux. Je connais peu de nanas capables de conserver leur sang-froid en pareil cas. Peu de nanas capables de dire « on » alors même que je suis le seul coupable. Elle parle vite, de sa voix toujours un peu cassée ; elle parle en même temps qu'elle réfléchit et tout en jouant distraitement avec ma bite, qu'un fil de sperme relie au drap.

– Faut que tu fasses tout comme d'hab. Tu bosses aujourd'hui ?

– Non. Demain.

– O.K. On rentre à l'appart, et demain tu vas au taf. Tranquille.

– Mais les keufs vont me retrouver, non ?

– Probable.
– Qu'est-ce que je dis ?
– T'es parti avec la nana. Tu lui as fait un bout de chemin. Quand t'as vu que ça allait, qu'elle était capable de rentrer chez elle sans aide, tu l'as laissée et t'es venu me chercher. T'as fini la nuit avec moi. À l'heure où Gabrielle se faisait agresser, on était ensemble.

– Ils vont sûrement interroger tes parents. Ils vont me balancer. Dire que je suis arrivé à cinq heures du mat, dans tous mes états.

Elle éclate d'un rire tout aussi sauvage que sa voix :

– Tu rêves ! Jamais mes parents te balanceront aux schmits !
– Ils me détestent !
– Ouais, mais y'a pas de poukave chez les Sastre et y'en aura jamais ! Ils te tueront peut-être, mais ils diront rien aux keufs. Tu peux en être sûr ! Il était quelle heure quand tu l'as...

– Sais pas. Je suis arrivé à *l'Unic* vers deux heures...

– Tu foutais quoi à *l'Unic* à deux heures du mat' ?

– Je pensais à toi.

Comme elle me couve d'un œil sceptique, je reprends :

– Tu sais que ta mère est venue me voir ?

– Sérieux ?

– Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

– Elle voulait quoi ?

– Tu t'en doutes pas ?

Au lieu de me répondre, elle se ferme, laissant planer entre nous l'ombre de sa tentative de suicide dont pas plus que moi elle n'a envie de parler. Le découragement me rattrape de nouveau : je n'ai pas envie de vivre cette nouvelle journée. Je n'ai même pas envie de voir ma gueule dans la glace. Je serre Shayenne contre moi et enfouis mon visage entre ses seins.

– Tu crois que c'est vrai, ce que dit ta mère : que je suis comme Karl ?

– Je le connais pas, moi, ton père. Je savais même pas que ça avait été le premier mec de ma mère... Pour tout te dire, je savais même pas que ma mère avait eu un mec avant mon père. On parle pas de ça, chez nous.

– Elle t'a raconté ?

– Ouais, un peu. Qu'il l'avait jetée et qu'elle avait pris tarpin cher, vu que c'était son premier amour, ils avaient grandi ensemble, Amblève, Namur, tout ça. Mais bon, ça fait vingt ans, plus même : elle est passée à autre chose !

– C'est pas ce que dit ta tante. Choucha.

Shayenne s'impatiente :

– Choucha, je sais pas ce qu'elle t'a dit et je m'en fous : j'ai pas envie de penser à ma mère. Et encore moins à ton père. Je t'ai dit :

faut qu'on rentre à la maison.

– Et si y'a les flics ?

– Comment tu veux qu'ils sachent déjà ?

– La fille, Gabrielle... je lui ai dit que j'étais le frère d'Hendricka Nahel.

– Si elle est morte, elle parlera pas. Et les clients du bar, ils savent que t'es son reuf ?

– Je pense pas. Mais ça peut aller vite, l'identification, tout ça.

– C'est pour ça qu'on doit faire fissa. Allez, viens !

Nous garons la 125 à trois rues de la nôtre, et je laisse Shayenne partir en éclaireuse. Rien de suspect, pas de flic en vue, et nous regagnons notre nid d'amour, toujours aussi humide et sombre.

– Tu sais que Mohand va venir habiter avec nous ?

– Faut qu'on déménage, alors. C'est trop petit, ici. Et carrément insalubre.

– Si je dois avoir des ennuis avec la justice, je veux pas que Mohand y soit mêlé.

– Hier soir, il était à l'hosto. Il y est encore. Comment tu veux qu'on fasse le lien entre lui et ton truc ?

Elle est comme ça, ma go. Quel que soit le problème, elle y fait face. Rien ne lui fait peur. Notre appart est trop petit pour trois ? Il faut qu'on déménage. J'ai probablement tué une nana hier ? Elle appelle ça un « truc » et elle ne se préoccupe que de me fournir un alibi. Je ne sais pas si je l'aime toujours mais je lui suis tellement reconnaissant que cette reconnaissance vaut mieux que tout l'amour du monde.

En attendant, rien que de me retrouver entre nos quatre murs suintants, rien que de revoir la table que j'ai interposée entre moi et la fureur de Yolanda, pas plus tard qu'hier, je suis secoué de frissons d'horreur. Tandis que Shayenne s'affaire méthodiquement à remettre de l'ordre et à ranger ses quelques affaires, je me réfugie à la salle de bains, cinq mètres carrés presque entièrement occupés par une cabine de douche envahie de moisissures.

Au-dessus du lavabo, le miroir constellé d'éclaboussures de dentifrice me renvoie le reflet inchangé de ma sale gueule d'ange. Les événements terribles de ces dernières heures ne m'ont pas laissé d'autre trace qu'un hématome sanguinolent au menton. J'ai beau me dévisager haineusement, je suis obligé d'admettre que tout en moi est fait pour inspirer l'admiration et le désir, depuis mes boucles sombres jusqu'à mes yeux clairs, en passant par le modelé exotique de mes traits et ma peau sans défaut, à la fois rose et brune. J'entends encore le commentaire extasié de Gabrielle, hier soir :

– Tu ressembles à une nectarine...

J'entends aussi le rire dont elle saluait elle-même la bêtise de ses remarques avant de plonger le nez dans sa pinte d'Amstel. Son nez,

merde... Je ris moi aussi, tout seul dans ma salle de bains, suscitant la tendre inquiétude de Shayenne :

– Karel, ça va ?

– Ne m'appelle pas Karel !

Elle se tait, mais je sais qu'elle retient son souffle de l'autre côté de la porte, épiant le moindre bruit qui pourrait lui donner une indication sur ce que je suis en train de faire. Moi aussi, j'ai le souffle coupé par la haine et le dégoût que je m'inspire. Et c'est vrai, je ne veux plus qu'on m'appelle Karel, je ne veux plus porter le prénom que m'a choisi mon père. Je ne veux plus porter son nom non plus : Karel Claeys, j'ai toujours trouvé que ça sonnait comme un mélange de Klaus Barbie et Rudolph Hess, j'ai toujours trouvé que c'était bon pour les tortionnaires déments, mais pas pour moi. Car ce qui est arrivé hier est un accident qui ne se reproduira jamais. Je vais sortir du programme, cesser d'être Karel Claeys pour devenir le mec bien que j'aurais dû être. Après un dernier regard à ma bouche généreuse, à mon nez droit, à mes pommettes kabyles et à mes cils de fille, tous ces attributs trompeurs que j'en suis venu à exécrer, je sors de la salle de bains et tombe sur une Shayenne aux abois que j'enlace affectueusement :

– Je veux changer de nom.

Serrée contre moi, elle hoche docilement la tête. Elle doit se dire que je veux échapper aux poursuites policières, brouiller les pistes, plonger dans la clandestinité, que sais-je.

– Tu veux qu'on t'appelle comment ?

– Gabriel.

C'est sorti comme ça, sans que j'y aie réfléchi, mais c'est un choix qui me semble très juste. Je vais porter le prénom de celle dont j'ai pris la vie, histoire de la prolonger, d'arborer ses couleurs, d'être son chevalier par-delà la mort.

– Et ton nom de famille ?

Je me creuse désespérément la tête, sans rien trouver. Melakhessou, Sastre, Laval, Hasni, noms de rues de Marseille : aucun des patronymes que je peux envisager ne fait l'affaire, comme s'il n'y avait rien de pur dans ma mémoire, aucun souvenir qui ne soit pas souillé d'une façon ou d'une autre par le malheur et la folie.

– Pour le nom de famille, on verra plus tard.

Je ne le lui dis pas, mais pour beaucoup de choses, il va falloir attendre plus tard. Attendre que mon affaire se règle, d'une façon ou une autre.

DEMAIN C'EST LOIN

Commence alors une étrange période, un temps suspendu, où je n'ose ni espérer ni craindre. Je passe l'essentiel de mon temps entre mon service de néphrologie à la Timone et la clinique où se trouve encore Mohand.

– Plus pour longtemps !

Je le regarde : il a l'air tellement heureux de m'annoncer sa sortie, tellement insouciant de l'avenir, que mon cœur se serre pour lui – *Je ne pense pas à demain, parce que demain c'est loin*. C'est moi qui lui ai fait connaître IAM et cette chanson – entre dix autres, tout aussi belles et tout aussi justes. Depuis, il est complètement fan d'Akhenaton et Shurik'n, et ce jour-là, je plaisante avec lui sur sa propension à l'idolâtrie :

– Tu te rappelles quand t'étais amoureux de Philippe Lavil ?

– N'importe quoi : j'étais pas amoureux !

– À fond que tu l'étais, espèce de tarlouze ! Et après, ça a été Freddie Mercury.

Son visage s'éclaire, son petit visage ingrat, sa lèvre couturée, son strabisme, la dentition chaotique qui aurait mérité quelques années d'orthodontie, toute cette laideur que je lui envie parce qu'elle ne suscite ni faux espoirs ni désirs déraisonnables.

– Freddie, c'est pour toujours.

– Sauf que maintenant, tu préfères IAM.

– IAM, c'est autre chose : IAM, c'est ma vie.

Il a raison : IAM, c'est sa vie, c'est la mienne. Face à Gabrielle l'autre soir, j'aurais dû réciter « Nés sous la même étoile ». Comme Mohand, je la connais par cœur vu qu'elle parle de nous et des nôtres : *Pourquoi chez moi le rêve est évincé par une réalité glacée ? Et lui a droit à des études poussées ? La vie est belle, le destin s'en écarte, personne ne joue avec les mêmes cartes... Tant pis on n'est pas nés sous la même étoile...*

Si je racontais à Mohand que j'ai tué Gabrielle parce que nous n'étions pas nés sous la même étoile elle et moi, je ne doute pas qu'il comprendrait. Mais est-ce la seule raison ? Ne l'ai-je pas plutôt tuée parce que je tiens de mon père le désir de détruire ? Malgré moi, les mots jaillissent soudain de ma bouche, et face à mon petit frère stupéfait, je raconte l'irracontable, la conversation fantasque de Gabrielle, son cul, son nez, son rire, son charme, ma vie avec elle, telle que je l'ai soudainement et brièvement rêvée avant de retomber dans ma réalité glacée. Je lui parle de mon désir irrépressible d'en découdre

avec le monde entier, et de la malchance qui a voulu que cette pauvre fille soit là.

– Putain, Mohand, je l'ai défoncée ! Je peux même pas te dire pourquoi ! Je sais même plus comment c'est arrivé exactement... J'ai cogné, elle est tombée de tout son long et elle s'est fracassé le crâne contre le trottoir. T'aurais entendu le bruit que ça a fait...

– T'es sûr qu'elle est morte ?

– Elle avait l'air de l'être.

– Y'a rien dans le journal ?

– Non. Ni aux infos. Mais ça fait que deux jours. Peut-être que les flics ont encore rien dit. Peut-être qu'y aura un article demain.

– Ou alors, c'est juste qu'elle est pas morte, qu'elle va très bien et qu'elle se souvient de rien.

– Tu crois que c'est possible ?

– Ben ouais : elle s'assomme en tombant, elle fait vingt-quatre heures de coma, et quand elle se réveille, hop, elle a tout oublié. Affaire classée.

Je ris, mais je donnerais un bras pour qu'en ce moment même Gabrielle soit en train de siroter un mojito en se demandant ce qu'elle a bien pu faire pour terminer le crâne ouvert sur un trottoir. Je la visualise parfaitement, en terrasse d'un bar du 8^e arrondissement, en train de palper son pansement d'un air incrédule, et de fouiller sa mémoire à la recherche d'un souvenir éclairant. Et qui sait, peut-être la croiserai-je un de ces jours sans qu'elle me reconnaisse – tout au plus une vague impression de déjà-vu : le temps qu'elle se retourne sur moi, j'aurai fui. Plus j'en parle avec Mohand, et plus j'arrive à me convaincre qu'il a raison d'être optimiste : je n'ai tué personne, mais ça aurait pu arriver, et il faut que ça me serve de leçon.

– Tu vois, Mo, le pire dans tout ça, c'est que je me suis demandé si j'étais pas comme lui.

Je n'ai pas besoin de préciser qui est ce lui à qui j'ai peur de ressembler. Il sait.

– Putain, Karel, personne n'est comme lui ! C'est un psychopathe !

– Je veux plus qu'on m'appelle Karel.

– Ah bon ? Tu veux qu'on t'appelle comment ?

– Gabriel.

Comme je me suis bien gardé de nommer ma victime de l'autre soir, il se contente de hausser les épaules.

– Si tu veux.

– C'est un prénom d'ange.

– Tu te prends pour un ange, maintenant ?

– C'est mieux que d'être le fils d'un psycho.

– Faut que t'arrêtes avec ça : on lui ressemble pas. On n'est pas lui. Point final.

– Yolanda, elle dit que c’est dans mes gènes.

– Yolanda te déteste. Elle dit n’importe quoi.

Soudain fébrile, il attrape mon poignet et m’immobilise à son chevet :

– Écoute-moi, Karel, ou Gabriel, ou ce que tu voudras : ce mec, c’est pas ton père, ni le mien. C’est juste une pourriture qui nous a niqué notre enfance et qui a complètement bousillé sa femme.

– Tu parles : elle est pire que lui !

– Dis pas ça ! Elle avait dix-neuf ans quand elle l’a rencontré : il l’a bousillée, je te dis. Elle était pas comme ça avant !

– Qu’est-ce que t’en sais ?

– Parce que je la connais mieux que toi. Parce que je sais qu’elle est pas mauvaise, au fond. Elle est juste complètement paumée. Et tu sais quoi ? Il va payer ! Il va payer pour ce qu’il nous a fait à tous ! Parce qu’Hendricka aussi, il l’a flinguée. Il sait faire que ça : abîmer les gens les uns après les autres.

– Il va rien payer du tout. Il va juste continuer à mener une vie de merde, mais j’appelle pas ça payer.

– Tôt ou tard, quelqu’un va lui faire son compte. Si c’est pas nous, ce sera quelqu’un d’autre.

– Inch’Allah.

C’est étrange que mon petit frère soit le plus positif de nous deux, lui qui est bien placé pour savoir que les choses ont plutôt tendance à empirer qu’à s’arranger. Mais si ça se trouve, il voit juste : Gabrielle est vivante et mon père va mourir – et j’admire au passage la façon tranquille dont il parle de la vie de l’une et de la mort de l’autre. J’ai parfois l’impression que sa familiarité avec la souffrance lui donne une hauteur de vue et un détachement un peu inhumains. D’ailleurs, il embraye déjà sur autre chose, pas autrement ébranlé par notre précédente conversation :

– Tu sais que Rudy va se marier avec Précillia ?

– Non, je savais pas. Enfin, il m’en avait parlé, mais c’était juste un projet : je savais pas que ça allait se faire.

– C’est con que tu sois plus avec Shayenne : autrement t’aurais été invité. Ça va être une méga-teuf.

– On s’est remis ensemble, avec Shayenne.

– Tant mieux. Ça me faisait de la peine que vous soyez plus ensemble. Surtout pour elle, meskina.

– Bon, frère, j’y vais. À demain.

Je le serre fort contre moi, éprouvant au passage la fragilité de sa cage thoracique encore bardée de compresses. Et je quitte la clinique, presque rasséréné par l’absence d’inquiétude qu’il manifeste.

Comme un signe que les choses vont peut-être se mettre à aller dans le bon sens, Hendricka m’appelle quelques jours plus tard. Elle va

bien, elle compte rentrer de San Diego pour assister au mariage de Rudy, et surtout, elle nous a trouvé un appart.

– J’ai un pote qui a un trois-pièces vers Longchamp – ou les Cinq-Avenues, par là. C’était à sa grand-mère, mais elle est morte.

– Il le loue combien ?

– Pour toi, ça sera gratos, frère.

– Ça cache quoi, ce truc ?

– Rien. C’est juste que mon pote, il est pété de thunes. Des apparts et des maisons, il en a partout : à Saint-Malo, à Paris, en Crète... L’autre fois, on est arrivés à Lausanne, on avait réservé un hôtel et tout, et là, il s’est rappelé qu’il avait un appart avec vue sur le lac. Un truc hérité de son père. Tu te rends compte ? Il avait oublié ! L’appart de Marseille, c’est pareil, il y va jamais. Bon, par contre c’est pas super-luxe. Enfin, c’est ce qu’il dit, mais bon, on n’a pas la même idée du luxe, lui et moi.

En dépit des inflexions chaleureuses de la voix d’Hendricka et de la bonne nouvelle qu’elle m’apprend, je dois lutter contre un sentiment d’irréalité, et contre celui que ma sœur n’a plus grand-chose à voir avec ma sœur – ni avec la petite fille terrifiée que mon père traînait de casting en casting, ni avec l’ado refermée sur des peurs muettes qui incluait sa propre beauté.

– L’idée, c’est que vous occupiez l’appart sans toucher à rien. Mon pote, il était croc de sa grand-mère, tu vois. Il veut garder ses meubles, ses fringues, tout...

– Ouais, ben ça, ça sera vraiment pas un problème.

Dès le lendemain, un voisin nous introduit dans l’appartement de feu Mariette Zatmano. Il semble nous prendre pour des locataires potentiels plutôt que pour des occupants à titre gratuit, car avant de nous remettre les clefs du logis, il nous en fait longuement l’article :

– C’est un appartement traversant : le salon donne sur la rue et les chambres ouvrent sur le jardin. Regardez : vous serez tranquilles, hein ? C’est pas immense, quatre-vingts mètres carrés, mais bon, si vous n’êtes que deux...

Il n’a pas l’air de se rendre compte que ces quatre-vingts mètres carrés nous font l’effet d’un palace, à Shayenne et à moi. Sans compter que nous n’avons jamais mis les pieds dans un appart aussi propre ni aussi bien rangé. Mes parents ont toujours vécu dans la crasse, et ceux de Shayenne dans un bric-à-brac d’objets divers et péniblement entassés dans leurs deux caravanes.

Quand il finit par nous laisser seuls, Shayenne m’entraîne immédiatement dans une des chambres, typiquement une chambre de mémé marseillaise, avec boutis fleuri, crucifix et rameau de buis au-dessus du lit.

– Tu veux quoi, là ?

- À ton avis ? Tester le lit !
- Shayenne, j'ai pas la tête à ça ! Tu veux pas qu'on visite l'appart, plutôt ?
- Mais on vient de le faire !
- Faut qu'on regarde ce qu'on a comme équipement dans la cuisine, par exemple. Et comme rangements. Y'a plein de placards, mais ils ont l'air pleins.

Elle reste là à me regarder, étalée les bras en croix sur le lit de mémé Zatmano. Je sens bien qu'elle n'est pas dupe de mes faux-fuyants mais qu'elle ne veut pas me brusquer. Et puis comme moi, elle est sensible au charme suranné de notre nouveau foyer, ce qui fait qu'elle finit par se lever pour en faire l'inventaire avec moi.

Le soir même, nous quittons sans regret le caveau de l'impasse de Roux pour prendre nos quartiers au 21 bis, rue Consolat – une rue ordinaire dans un quartier qui ne l'est pas moins. Tant mieux : la normalité et la banalité sont exactement ce qu'il me faut.

Quand Mohand nous rejoint, deux jours plus tard, je me suis pleinement approprié l'appart de Mariette Zatmano, mais je n'en reviens toujours pas de disposer d'autant d'espace, d'autant de confort et de calme. Si je ne vivais pas dans la crainte de voir débarquer les flics, je serais même pleinement heureux. Consultés à ce sujet, Shayenne et Mohand sont formels : personne n'a fait le lien entre Gabrielle et moi, et personne ne le fera jamais, si je devais être inquiet, je l'aurais déjà été, et cætera. J'aimerais partager leur sérénité, mais l'inquiétude me tord perpétuellement le ventre – l'inquiétude, pas le remords : je pense plus à mon sort qu'à celui de cette pauvre Gabrielle.

En attendant, je me suis trouvé un nom de famille : Zatmano. Bien sûr, il s'agit d'un nom pour rire, sans aucune valeur légale, mais je ne désespère pas de vivre un jour sous cette identité d'opérette : Gabriel Zatmano plutôt que Karel Claeyss ; Gabriel Zatmano, petit-fils de Mariette Zatmano et héritier de son trois-pièces, plutôt que Karel Claeyss, fils d'un taré, et héritier de la merde qu'il a dans le cerveau.

Vivre au milieu des meubles marquetés de Mme Zatmano, cirer les tommettes de son salon, dormir dans des draps propres, ouvrir mes fenêtres sur le jardin de mes voisins, ses bosquets de lavande et son unique pin parasol, cuisiner sur une plaque à induction, utiliser un lave-linge et un lave-vaisselle, ce sont autant de plaisirs dont je ne me lasse pas. Et plus j'en profite, plus se renforce au fond de moi la conviction que les riches n'ont aucun mérite à être dotés d'une bonne santé mentale. C'est trop facile de n'être ni toxicomane, ni alcoolique, ni violent, quand on ne vit pas dans un taudis insalubre ou une caravane exiguë. C'est trop facile d'être gentil et généreux quand on n'a jamais manqué de rien. Non que Mariette Zatmano ait été riche,

d'ailleurs. Je ne sais pas comment son petit-fils a fait fortune, mais sa grand-mère semble avoir eu un train de vie très raisonnable.

Huit jours ont passé depuis ma rencontre fatale avec Gabrielle, six depuis notre emménagement rue Consolat. Tout est allé si vite que j'ai du mal à faire cohabiter dans mon esprit ces deux réalités : ma folie meurtrière de l'autre soir, et le cocon cosy dans lequel je vis désormais. Contrairement à Shayenne, qui dort sans états d'âme dans les draps de Mariette Zatmano, et fait fonctionner cafetière et sèche-cheveux sans plus d'émotion, je m'intéresse passionnément à chaque objet et à ce qu'il raconte de sa propriétaire. D'autant que sur son buffet, ses guéridons ou ses tables de chevet, des photos la montrent à tous les âges : depuis la jeune femme brune et pulpeuse descendant la Canebière, jusqu'à l'octogénaire couperosée aux cheveux blancs coupés en brosse.

Ces photos me fascinent car elles témoignent d'une vie difficilement imaginable pour moi. Dans cette vie, il y a eu des voyages, des fêtes de famille, un époux à enlacer au pied des pyramides, ou des enfants à tenir sur les genoux. Et ces sourires... Sur tous les clichés, ils sont francs, larges, radieux... Sans être naïf au point de croire qu'un sourire signifie inmanquablement le bonheur, je suis bien placé pour savoir que les familles où personne ne sourit sont inmanquablement malheureuses.

À force de regarder non seulement les photos encadrées, mais aussi les albums bourrés de clichés des Zatmano, j'en viens à me considérer comme un des leurs. Ça se fait insidieusement, à force de rêveries et d'hypothèses oiseuses : j'aurais pu être placé en foyer puis adopté par eux, ou encore rencontrer une petite-fille de Mariette, l'épouser et figurer moi aussi sur des photos de sortie d'église ou de voyage de noces. Sans être crédibles, ces fictions me font un bien fou. Tout se passe comme si je prenais ici un bain de normalité, histoire de me laver de vingt ans de crasse mentale. Je me comporte comme un archéologue partant sur les traces d'une existence ordinaire, heureux d'en exhumer les multiples témoignages. Livret de famille, correspondances, vêtements, tout me plonge dans le ravissement. Shayenne n'en revient pas de me voir lisser amoureusement des jupes ou des chemisiers du plat de la main :

– T'es pervers, ou quoi ? Si encore c'était de la lingerie, je comprendrais, mais là, sérieux...

Elle ne croit pas si bien dire car les sous-vêtements de mémé Zatmano, ses culottes gainantes et ses soutiens-gorge couleur saumon, n'ont aucun secret pour moi. Dans ma tentative désespérée d'appartenir aux lieux et de devenir le dépositaire de tout un petit passé paisible, j'ai inventorié jusqu'au moindre tiroir et découvert mon lot de secrets intimes, sonotone et boîte de laxatifs compris. Je m'en

fous : rien ne me rebute chez cette grand-mère de rêve, si éloignée de la mienne, cette pauvre Farida, avec sa blondeur de pacotille et ses genoux fripés sous ses minijupes. Des années que je ne l'ai pas revue, d'ailleurs : en dépit de son indifférence alcoolisée à tout, il faut croire qu'elle a quand même fini par comprendre que sa fille et son gendre étaient infréquentables.

De toute façon, je n'ai plus rien à voir avec Farida Melakhessou : j'ai changé de grand-mère, de nom, de prénom, de tout, et au 21 bis, rue Consolat, je mets les bouchées doubles pour rattraper le temps que j'ai perdu à être un fils de pute. Je me suis même mis à cuisiner, en suivant scrupuleusement les recettes recopiées par Mariette Zatmano dans un gros cahier cartonné. J'ai commencé par le plus facile, la salade niçoise ou la pissaladière, mais petit à petit, je me lance dans des réalisations plus ambitieuses : la soupe au pistou, les cannellonis, ou le fondant aux trois chocolats.

Mohand n'en revient pas. Il n'en revient pas non plus que nous nous mettions à table à heure fixe, au lieu de manger n'importe quoi n'importe où et n'importe quand. Mais je crois qu'il comprend, quand il me voit sortir des assiettes à liseré doré, des verres qui ne sont pas ébréchés, des cuillers qui ne sont pas noircies... Je crois qu'il comprend que quand j'égrène une pincée de parmesan au-dessus de ses rigatonis, je pense à toutes ces fois où mon père l'a envoyé se coucher sans manger, toutes les fois où ma mère l'a nourri de Pringles et de Vache qui rit.

Shayenne comprend aussi. Et pourtant, elle n'a pas comme nous des années d'indigence culinaire à rattraper, vu que les femmes du passage 50 cuisinent toute la journée et sont capables de tirer parti du moindre légume flétri. Rudy prétend même qu'en des temps difficiles, son père leur a rapporté des pigeons, à charge pour Yolanda d'en faire quelque chose de mangeable. Ce que Shayenne comprend sans que nous en parlions, c'est mon besoin de faire comme si j'avais toujours mangé sur une table correctement dressée, comme si j'avais toujours eu un lave-vaisselle et une centrale à vapeur, comme si l'appart de la rue Consolat n'était pas une divine surprise, mais mon lot depuis toujours, avec le reste : les fêtes de famille, les vacances à la montagne, et les rentrées scolaires immortalisées à l'intention d'une grand-mère aimante et aimée. Car elle a été aimée, mémé Zatmano : je le vois aux photos et je le lis dans les cartes postales que Chloé, Julien, Jérémie, Lucas ou Salomé, ses petits-enfants, lui ont scrupuleusement envoyées, année après année. Je les ai lues, bien sûr, les larmes aux yeux. Des larmes de rage plutôt que d'émotion. Tous ces « chère Mamie, je m'amuse bien à Arcachon ou à Thonon-les-Bains, et je t'embrasse fort fort fort comme je t'aime », ça m'a vite collé des nœuds au bide. Je me suis demandé un moment lequel de ces petits-enfants

affectueux était le pote d'Hendricka, notre généreux bienfaiteur, avant d'opter pour Jérémie – celui qui signait « Jérémie-the-best » tout en couvrant sa Mamie de « baisers fort fort fort ».

Je n'ai jamais pu encadrer les Jérémie. Je sais que je devrais être reconnaissant à celui-là, mais je sens obscurément qu'il ne mérite pas sa chance : ni celle d'être né dans une famille normale ni celle d'être devenu riche au point d'oublier l'existence d'un appart à Lausanne – et de nous prêter sans barguigner son trois-pièces marseillais. Je pourrais même lui en vouloir de sa générosité, mais à force de jouer à être Gabriel Zatmano, je l'ai presque occultée, au profit d'un sentiment croissant de légitimité dans ce paisible intérieur provençal. Je laisse la cité Artaud sortir de moi, avec sa décharge sauvage, ses ascenseurs déglingués, ses cursives taguées et ses caves pourries – laideur partout et beauté nulle part. Je laisse Gabriel Z. avoir la peau de Karel C.

NO SEX TONIGHT

Évidemment, plus le temps passe et plus je me convaincs que Mohand et Shayenne ont raison de ne pas s'en faire. Trois mois déjà, et rien dans la presse écrite ni aux infos. Il faut croire que les blessures de Gabrielle étaient bénignes : le crâne, ça saigne beaucoup, c'est impressionnant, mais pas forcément grave. Je reste sur mes gardes, bien sûr, pas question d'aller boire un coup à *l'Unic* ni de remonter la rue Paradis, sans parler du boulevard Périer, mais j'ai cessé de voir des flics partout, de les imaginer sonnant à ma porte ou venant me chercher au boulot.

De son côté, Mohand a retrouvé son scooter et vogue à ses occupations occultes, rentrant un soir sur trois pour goûter ma ratatouille ou mes farcis à la niçoise :

- Tu t'améliores. Tu devrais ouvrir un resto.
- C'est ça, et toi tu ferais la plonge.
- Pas question : j'ai d'autres ambitions.
- On les connaît tes ambitions : des business à deux balles.

Il ouvre des yeux innocents :

- Je suis pas dans le biz, Karel.
- Je sais pas dans quoi tu es exactement, mais tu ferais mieux de retourner à l'école.

Ces petites plaisanteries entre frères, le bon côtes-du-Rhône dont j'arrose les tomates farcies, le sourire de Shayenne et la bénédiction posthume de Mariette Zatmano, ça pourrait ressembler au bonheur, mais le sourire de Shayenne n'est là que pour dissimuler son insatisfaction. Clairement, elle trouve moins son compte que moi dans notre nouvelle vie. Elle a beau botter en touche quand nous en parlons, je sens qu'elle ne me voit pas sans malaise devenir une fée du logis. À sa façon, elle aussi ressemble à son père, ce Jacinto qui ne s'est jamais remis de la sédentarisation et rêve encore de repartir avec sa caravane. Pour Shayenne, un appart au premier étage d'un immeuble du 1^{er} arrondissement, c'est trop de stabilité : au passage 50, entre pavillons de tôles et grosses caravanes, elle pouvait encore se croire libre. Même impasse de Roux, notre vie tenait du campement provisoire. Au 21 bis, rue Consolat, fini le camping : on s'est installés pour de bon.

– C'est ce que tu voulais, non ? Qu'on vive ensemble, tous les deux...

– Oui.

– Qu'est-ce qui va pas, alors ? C'est ton boulot qui te fait chier ? La Caisse d'Épargne ? Franchement, t'es mieux payée que moi, et toi au moins, t'es pas obligée d'essuyer la merde à longueur de temps.

– Non, le boulot, ça va.

Je ne parviens à lui tirer que des réponses laconiques, mais on se connaît trop bien pour qu'elle me la fasse à l'envers. Évidemment, j'ai comme une idée concernant ce qui la préoccupe, mais notre vie sexuelle est bien le dernier sujet que j'ai envie d'aborder avec elle.

Le fait est qu'après des années de baise passionnée, je n'arrive plus à rien avec Shayenne. En général, les préliminaires se passent bien, mais dès qu'il s'agit de la pénétrer, ma bite mollit et le découragement me prend. Très vite, j'en viens à redouter le moment où nous allons nous retrouver au pieu, et ça n'arrange rien, cette crainte. À croire même que je provoque ces moments de faiblesse en les appréhendant. Au début, Shayenne se donne beaucoup de mal pour m'exciter, multipliant les branlettes, les fellations, les mots crus et les poses suggestives, mais justement, tous ces efforts, ça m'énerve encore plus. Ça m'énerve qu'elle s'efforce de me faire bander alors que pendant des années, j'ai plutôt eu le problème inverse : maintenir mon chibre au fond de mon pantalon. Même chose quand il s'agit d'arriver à l'orgasme : j'en viens à regretter les éjaculations précoces du début de ma vie sexuelle. Quand par extraordinaire j'arrive à maintenir une érection, le plaisir ne vient pas, et il vient d'autant moins que je sens que Shayenne le guette, voire qu'elle l'attend pour jouir à son tour.

– Putain, arrête ! Ça me coupe tout !

– Qu'est-ce qui te coupe tout ?

– Toi ! T'es tendue !

– Je suis pas tendue, c'est toi qui es tendu !

Dix fois, cent fois, ces scènes pénibles se reproduisent, suscitant à chaque fois la même exaspération, la même rancœur et les mêmes échanges où chacun se renvoie insidieusement la responsabilité du fiasco. À en croire Shayenne, il se pourrait même que nous soyons victimes d'une malédiction, un mauvais sort exsudé par les lieux :

– C'est pas bon de baiser dans un appart de vieux !

– Il est à nous, maintenant : c'est notre appart !

– Tu parles, elle est partout, la mémé : elle nous regarde.

– Je vois pas le rapport !

– Moi, je le vois.

Je la laisse se buter dans ses superstitions de petite gitane. Sans les partager, je dois reconnaître que l'appartement n'incite pas au stupre. Il sent plutôt les années de veuvage, la sortie de messe et les soirées télé. Pour faire plaisir à Shayenne, je remise toutes les photos de famille, le crucifix et le rameau de buis, mais rien n'y fait : je ne bande plus. En tout cas pas avec elle, et très vite, je décide de vérifier

comment ça marche avec les autres. L'occasion de le faire arrive non moins vite, puisqu'au bar-tabac des Cinq-Avenues, je ne tarde pas à retomber sur une fille en « i » :

– Karel ? Qu'est-ce que tu fous là ?

– Comme toi : j'achète des clopes.

Mélanie, ça me revient. Je l'ai baisée l'année dernière. Slim blanc immaculé, petit bracelet de cheville, orteils bien alignés dans ses sandales à talons, bouche brillante, cheveux lissés : elle n'a pas changé. Ni une ni deux, je décide que je vais de nouveau me la faire, même si je l'avais larguée de façon assez crade et qu'elle s'en souvient sûrement. Je lui paye un café et nous échangeons quelques platitudes. L'ennui, c'est que je ne me rappelle pas quels bobards je lui avais servis, à celle-là. Que j'étais en fac d'archi ? Que j'allais prendre une année sabbatique pour faire le tour du monde ? Que je bossais dans une asso humanitaire ? Mais j'ai tort de m'en faire, parce que c'est elle qui parle, et de toute façon je n'en ai rien à foutre : je veux juste me la mettre sur la queue – et ma queue a l'air d'accord. Je retrouve des sensations et ça me donne l'audace et la désinvolture nécessaires pour emporter le morceau : Mélanie me fait comprendre qu'elle est chaude pour remettre ça, tout de suite, chez elle, à deux rues d'ici. Tandis qu'elle m'entraîne sans cesser de bavarder, je surprends mon reflet dans le miroir d'une bijouterie : mes yeux clairs, mes boucles angéliques, mon sourire éclatant, ma carrure bien visible sous le pull ajusté. C'est à tout ça que Mélanie dit oui. Elle est même assez bête pour se sentir flattée par mon désir. Je sais très bien comment fonctionne ce genre de nanas : se faire baiser par un mec vraiment canon, ça la rassure sur ses propres charmes, dont elle doit bien sentir qu'ils ne tiennent à pas grand-chose. Évidemment, ça serait mieux si ses copines pouvaient nous voir, mais à défaut, elle fera appel aux souvenirs de nos ébats les jours où elle se sentira comme la grosse merde qu'elle est. Dans dix ans, par exemple, quand elle aura perdu la fraîcheur qui lui tient lieu de beauté.

Mélanie m'introduit dans l'appart familial, puis dans sa chambre, dont elle referme précipitamment la porte.

– Tes parents sont là ?

– Y'a ma mère. Mais elle va bientôt partir bosser. Elle devrait même être déjà partie.

– Elle fait quoi ?

– Elle est dans le nettoyage industriel. Mais elle a sa boîte à elle, hein.

Ouais, elle fait bien de préciser : que je n'aille pas m'imaginer que sa mère est femme de ménage. Rien que pour ça, je la renverse sur le lit et tente de faire glisser le slim blanc sur ses hanches bronzées, ce qui s'avère impossible :

– C’est serré ton truc.

Elle prend les choses en main, et à force de tortillements, elle se retrouve nue des pieds au nombril. Je bande, mais je commence déjà à penser qu’il ne faut surtout pas que je perde cette érection, et c’est précisément le genre de pensée qu’il faut éviter. Hop, je débarrasse Mélanie de son petit pull angora noir tandis qu’elle fait passer mon sweat par-dessus ma tête. Une porte claque, et c’est le signal que semblait attendre Mélanie pour se jeter sur ma bouche avec avidité. Je commence à la caresser : jusqu’ici, tout va bien.

Je constate au passage que je n’ai aucun souvenir de baise avec cette nana : où, quand, comment, rien ne me revient. Comme elle se lève précipitamment pour aller chercher un préservatif, j’en profite pour la mater. Elle doit faire un mètre soixante-cinq et peser une cinquantaine de kilos ; ses seins ne sont ni gros ni petits, ses fesses manquent de rebondi mais ne sont pas plates pour autant, ses jambes sont... Ben justement, ses jambes ne sont rien : je suis sûr qu’elle les aimerait plus longues, mais elles sont pas mal, comme tout le reste de sa personne, depuis ses cheveux châtons méchés de blond jusqu’à ses yeux qui ont failli être verts mais tirent plutôt sur le noisette. Bref, il n’est pas étonnant que je ne me rappelle rien de ce qui concerne Mélanie car elle n’a absolument rien pour marquer les esprits, rien, pas le moindre petit défaut où accrocher son désir, comme des hanches trop larges, des seins un peu tombants ou un nez bossu. Merde... Voilà que des images de Gabrielle me reviennent et ça n’est pas le moment du tout si je veux rendre justice aux charmes de Mélanie. Sentant ma déconcentration, celle-ci commence à frotter son entrejambe contre ma cuisse. Sa main empoigne mes couilles avec une détermination féroce, mais je la bloque avant qu’elle n’aille plus loin : pas question qu’elle vérifie si j’ai la quille. Je l’ai encore, d’ailleurs, mais je sens comme le début d’un fléchissement. J’aurai beau serrer les dents et me raidir de tout mon corps, je sais par expérience que ça n’enrayera pas la débandade si elle doit se produire. J’accélère la rotation de mon index autour du clito de Mélanie et je fiche mon regard dans ses prunelles noisette : d’habitude, ça m’excite à mort, ce moment où les yeux se voilent un peu tandis que la chatte fond sous mes doigts, mais là, ça me fait autant d’effet que de pianoter sur mon nouveau portable, et ma queue perd un degré supplémentaire de rigidité. Je pourrais encore pénétrer Mélanie, mais c’est tout juste, et je préfère ne pas prendre le risque : après tout, elle a l’air d’aimer ce que je suis en train de lui faire. Ça doit la changer de la dernière fois : je ne me souviens de rien, mais je me connais assez pour savoir que son plaisir avait dû être le dernier de mes soucis. Ça y est, elle jouit : bravo, Mélanie, très mignon, cet orgasme, tout en gémissements et soupirs modulés. Dommage que tu sois aussi moyennement excitante

en dépit de tes efforts pour être une vraie salope. Ni une ni deux, voilà qu'elle décide de s'occuper de moi, par souci d'équité, je suppose – elle n'a pas l'air de savoir qu'une bonne baise n'a que faire d'équité et de politesse : je te fais ça, tu me fais ça, on est quittes. De nouveau, j'intercepte sa petite main avant qu'elle ne touche ma queue, désormais tout à fait inerte.

– Attends !

– J'attends quoi ?

– Laisse-moi te regarder...

Elle se love sur sa couette bigarrée, en ronronnant presque de satisfaction, et je la vois qui jette un regard discret à sa glace en pied. C'est son grand moment, celui où tous ses efforts, son régime, ses UV, sa gym d'entretien, sa pédicure, reçoivent enfin un retour sur investissement : un mec la mate. L'air aguicheur, elle agite le petit carré métallique du préservatif, histoire de m'inciter à revenir aux choses sérieuses, ce qui est désormais la dernière chose dont j'ai envie. Roulant sur le ventre, je fais en sorte qu'elle ne s'aperçoive pas que mon excitation est complètement retombée. J'ai sûrement pu la baiser l'an dernier, mais aujourd'hui, c'est tout bonnement impossible. Je pourrais incriminer la fadeur de ses atouts, mais des filles quelconques voire des carrément moches, j'en ai tringlé pas mal, et mon zoubou était toujours au rendez-vous.

Non, je sens bien que le problème est ailleurs et qu'il ne tient ni à Mélanie, ni à un sort que m'aurait jeté Mariette Zatmano, ni même au fait de vivre dans un appart de vieille, entre déambulateur et bas de contention. Le problème, c'est Gabrielle. J'ai beau repousser le souvenir que j'ai d'elle aux limites de ma conscience, elle y exerce sourdement son action toxique. Ou plus exactement, elles sont deux à me polluer le cerveau. La fille bien vivante, animée, fantasque, avec ses boucles folles et la petite bosse de son nez – et l'autre, à jamais couchée dans son propre sang, dont la tache s'élargit, n'en finit pas de s'élargir sous son corps inerte et pâle. Entre les deux, il y a forcément eu mon déchaînement de violence, les coups aveuglément portés, et le choc mat d'un crâne sur le trottoir, mais ce souvenir-là, ma mémoire l'a très efficacement annulé. Ne reste que le tour de passe-passe mystérieux qui transforme une fille aimable et désirable en une source de répulsion, une créature de cauchemar – comme si je n'avais pas déjà assez à faire avec les bêtes féroces de mon enfance.

Mélanie me regarde avec un commencement d'inquiétude. Il faut croire que mon petit flash-back n'a pas été si flash que ça. Un bruit de clef, la porte qui claque de nouveau.

– C'est qui ?

– Elle a dû oublier quelque chose. Ma mère...

– Bon, écoute, moi je peux pas te baiser avec ta mère qui entre et

qui sort, excuse-moi, mais c'est pas possible.

– Reste : elle va se barrer dans cinq minutes !

– Non, impossible, je te dis. On remettra ça quand y'aura vraiment personne chez toi.

Comme je suis déjà en train de me rhabiller, Mélanie m'imites sans conviction. Je l'attire à moi, et plante un baiser sur sa pommette :

– Ciao, Mélanie.

– Marjorie.

– Quoi ?

– C'est Marjorie, pas Mélanie.

Je file sans demander mon reste, et je croise évidemment sa mère dans le salon, une version bouffie et fanée de sa fille qui me dévisage avec un air de haine. La haine, c'est sans doute ce que doit éprouver Marjorie dans sa petite chambre, à présent qu'elle reconstitue les faits : non seulement je l'ai levée dans un bar comme une petite pute, mais j'ai été incapable de bander pour elle, et je l'ai confondue avec une autre petite pute. Certes, je l'ai branlée avec succès, mais je ne suis pas sûr que ça compense l'humiliation d'être interchangeable. Déteste-moi, Marjorie, je le mérite, mais dis-toi que tu as échappé au pire.

ROI DES FORÊTS

L'appart de Mariette Zatmano a beau être hors du temps, nous n'échappons pas à la fièvre mondiale du nouveau millénaire. Fin décembre 1999, Hendricka débarque de San Diego, les bras chargés de cadeaux : des fringues, des baskets, et un Blackberry pour chacun. Elle est rentrée pour les fêtes, mais aussi pour assister au mariage de Rudy, prévu pour le 31 décembre 1999. Tout le monde a l'air de trouver que cette date est une idée de génie, en dépit de tous les scénarios alarmistes qui prévoient bugs informatiques, cataclysmes nucléaires ou passage dans la quatrième dimension.

Le 24, nous réveillonnons à quatre autour de la table ovale que j'ai consciencieusement dressée, sortant pour l'occasion le plus beau service de ma grand-mère d'adoption. Hendricka fait non moins consciencieusement le tour des lieux, acquiesçant pour la forme à toutes mes remarques enthousiastes, mais je sens bien qu'il en faut désormais davantage pour l'impressionner.

- Tu remercieras Jérémie de notre part à tous.
- Comment tu sais qu'il s'appelle Jérémie ?
- J'ai un sixième sens. Il fait quoi dans la vie, Jérémie ?
- Il est producteur. C'est lui qui a produit *Sad Girl*.
- Il a quel âge ?
- Trente-quatre.
- C'est ton gars ?
- Ça te regarde pas.

Elle n'en dira pas plus, mais bien sûr que c'est son gars. Je le devine à sa mine soudain fermée : elle n'a pas envie que je fourre mon nez dans ses histoires de cul. À moins qu'elle ne soit vraiment amoureuse, mais si j'étais Jérémie, je ne compterais pas trop sur l'amour d'Hendricka. Elle goûte poliment mon risotto à la courge, et s'esclaffe quand je lui dis que j'en ai trouvé la recette dans le cahier bleu de mémé Zatmano :

- Jéré aussi, il fait des super-risottos ! Et il m'a dit que c'est sa grand-mère qui lui avait appris !

Je n'ai pas envie d'en savoir plus sur les talents culinaires de Jérémie Zatmano, ni de savoir qui de nous deux fait le meilleur risotto, et très vite, la conversation roule sur le mariage de Rudy et Précillia, sur les préparatifs dantesques qu'il nécessite de la part des deux familles.

Hendricka s'éclipse sitôt finie la bûche glacée qu'elle-même a

apportée, nous laissant avec le sentiment que sa vraie vie n'est plus avec nous. Pas une fois elle n'a demandé des nouvelles de Karl et Loubna, et ça tombe bien, car nous n'en avons pas et ne voulons pas en avoir. Avant de partir, elle me file du fric :

– Et si vous avez besoin, tu me le dis.

– Mais il vient d'où ce fric ?

– Il est à moi, t'inquiète : je l'ai pas volé.

– On peut devenir riche avec un seul film ?

– Je t'ai dit que j'en avais tourné un autre : tu m'écoutes quand je te parle ? Et je repars en tournage en Croatie début janvier. La maille rentre à flots, mon frère. En plus j'ai pris un agent qui a les crocs : c'est pas parce que je débute que je vais me faire avoir par tous ces bouffons.

Si elle ne tortillait pas aussi nerveusement la bandoulière de son sac, je pourrais croire qu'elle n'a pas d'autre projet que de niquer le bar, en écrasant tout le monde au passage : les producteurs, les réalisateurs, les autres comédiens, voire son agent lui-même. Mais je la connais assez pour savoir que quelque chose la perturbe. Nous nous quittons sans plus d'effusions que d'habitude, sans nous embrasser, sans même nous effleurer vaguement du bout des lèvres ou des doigts. Mais alors que je m'apprête à refermer la porte sur elle, elle s'immobilise et me lance :

– Je suis devenue exactement ce qu'il voulait que je devienne, tu sais ça ? Une putain de poule aux œufs d'or.

Dans la pénombre de la cage d'escalier, son sourire s'élargit malicieusement, ce sourire dont tous les critiques ont souligné la magnifique imperfection :

– Et tu sais quoi ? J'espère qu'il a bien la rage ! J'espère qu'il en crève de voir sa grosse salope de fille pétée de thunes alors qu'il vit toujours dans sa merde ! Un de ces jours, je vais me pointer à la cité rien que pour lui foutre les boules. Et en partant, je lui laisserai juste de quoi acheter sa came ! Histoire qu'il voie que pour moi, deux cents ou trois cents francs, c'est rien. Même cinq cents, même mille ! Hein, qu'est-ce que t'en penses ?

Je n'ai pas le temps de penser ou de dire quoi que ce soit, c'est Mohand qui répond à ma place :

– Oublie-le.

Hendricka le dévisage avec une expression difficile à interpréter, un mélange de colère, de défi, de tendresse et de compassion. Je me suis toujours dit que Mohand était la seule personne qu'elle aimait vraiment. Elle m'aime aussi, bien sûr, mais de façon moins inconditionnelle. Elle se dit peut-être que je n'ai pas été un grand frère à la hauteur, que je ne les ai pas assez protégés, Mohand et elle – ce en quoi elle a parfaitement raison, mais je n'ai pas envie d'y penser ce

soir, et je laisse Hendricka disparaître dans la nuit, ou plutôt dans une Audi A3 dont la portière claque sèchement dans l'air glacial. Si Jérémie est au volant, il n'a visiblement pas envie de nous rencontrer, ni même de monter voir ce que nous avons fait de l'appartement de sa grand-mère.

Shayenne me rejoint à la fenêtre et glisse un joint entre mes lèvres. Je sais qu'elle attend le moment de se mettre au lit avec moi, et cette seule idée me rend malade.

– Va dormir, je nettoie un peu et je te rejoins. J'ai pas envie de me lever demain et de voir tout ce bordel.

– Je t'aide.

– Non, pas la peine : t'as l'air crevée. Je te rejoins, je te dis.

Mohand est déjà dans sa chambre, et je prends tout mon temps pour débarrasser la table, vider les cendriers et charger le lave-vaisselle. Je descends même la poubelle, histoire de m'attarder un peu dans la rue. En dépit du froid, beaucoup de fenêtres sont ouvertes sur des bruits de voix, des rires, de la musique et le clignotement des sapins enguirlandés. En ce dernier Noël du millénaire, la vie des autres suit son cours, que j' imagine aussi tranquille que je suis tourmenté, aussi dense que je suis vide. Je fais quelques pas, en espérant dissiper un peu mes idées sombres, mais pas de chance, je tombe sur un petit sapin qu'on a jeté sur le trottoir. Il faut croire qu'il n'a pas réussi à tenir jusqu'au 25, et je passe mélancoliquement le doigt sur son tronc déjà sec, histoire d'en faire tomber les dernières aiguilles roussies.

J'aurai beau traîner dehors, je sais que Shayenne sera parfaitement réveillée quand je rentrerai. Elle fera semblant de dormir, mais je sentirai l'intensité de son désir, et je ferai semblant moi aussi. Je suis très bon à ce jeu-là : adopter une respiration ample et régulière, mimer les soubresauts d'un corps qui se détend, mentir jusque dans mon sommeil...

BELLE

Le 31 décembre 1999, nous nous retrouvons tous au Puntarenas, un établissement varois qui tient à la fois du resto et du night-club – et donne sur une sorte de lagune. À moins que ce ne soit la mer : à mon arrivée, la nuit est déjà tombée, et je peine à distinguer quoi que ce soit. Avant le Puntarenas, il y a eu la cérémonie à la mairie, et surtout la messe célébrée à l'église, la seule qui vaille vraiment aux yeux des gens du voyage.

C'est mon deuxième mariage gitan. À mon premier, celui d'une petite-cousine Sastre, j'avais seize ans, je ne pensais qu'à boire le plus possible et trouver une occasion de baiser Shayenne dans un coin ou un autre à l'insu de tous. J'avais parfaitement rempli mon premier objectif, mais Shayenne et moi n'avions pu échanger que des caresses furtives et frustrantes dans la pièce qui servait de vestiaire. Aujourd'hui, j'ai vingt et un ans, j'ai appris à boire, mais je suis incapable de baiser qui que ce soit. Les temps changent.

Ce qui ne change pas, c'est l'abondance de mets et de boissons qui vont être servis sans discontinuer toute la nuit. Jacinto marie son fils aîné, et il n'a pas lésiné sur les moyens. Dans d'énormes plats en aluminium, s'entassent paellas et zarzuelas, brochettes d'agneau, merguez et chipolatas, cocas aux poivrons, pommes de terre rôties, poulet mariné, poissons grillés – et évidemment, un ragoût de niglo, que Marisol a préparé elle-même.

Ce qui ne change pas non plus, ce sont les efforts de toilette et de coiffure consentis par chacun. Même Choucha a mis une jupe – avec un blazer clairement masculin, cela dit. Toutes les filles ont des coiffures compliquées et raidies par la laque, dans lesquelles viennent parfois se prendre leurs longues boucles d'oreilles. Les gars sont en costard, avec, pour beaucoup, des gilets luisant d'un reflet métallique sous les vestes ajustées. Quant aux jeunes mariés, ils sont à la fois émouvants et pénibles à regarder, Précillia dans une robe trop largement fendue sur ses cuisses massives, et Rudy, tempes luisantes et joues grêlées par l'acné juvénile – sans compter la petite moustache qu'il a cru bon de laisser pousser pour le grand jour.

Yolanda m'a vu arriver au bras de sa fille sans manifester d'émotion particulière, mais Jacinto m'a étreint avec effusion – comme quoi Shayenne ne se trompait pas en affirmant que le mariage de Rudy ou d'Araceli ferait passer la pilule de notre propre union contre nature. Mohand est là aussi, bien sûr, flanqué de Lysandro, son frère de cœur.

Car sur la légende de leur naissance simultanée dans le même hôpital marseillais, ils ont bâti une relation de quasi-gémellité. J'ai tendance à penser que Mohand est le cerveau qui manque un peu à Lysandro, mais c'est le genre de pensée que je garde pour moi, et je me réjouis que mon petit frère se soit trouvé des alliés dans la vie difficile qui est la sienne depuis toujours.

Contre toute attente, je me sens presque heureux en cette nuit d'hiver qui va nous faire basculer dans les années 2000. Qui sait, je vais peut-être moi aussi passer à autre chose, être entraîné dans des bouleversements d'une telle ampleur que mon petit malheur personnel va s'y dissoudre. Et puis, je suis sensible au bonheur de Rudy, son air de béatitude et de fierté quand il regarde sa nouvelle épouse, son regard qui cherche parfois le mien pour que je partage cette joie. Sans être aussi complices que Mohand et Lysandro, nous sommes quand même des amis à la vie à la mort – et en ce qui me concerne, je n'ai d'ailleurs pas d'autre ami que lui.

Du fait de leur étrangeté, les lieux où se déroule la fête participent aussi à mon bonheur. Le Puntarenas semble la seule habitation à des lieues à la ronde : autour de nous, des dunes hérissées d'ajoncs et des marais qui miroitent sous la lune. En sortant fumer, je perçois nettement le bruit du ressac : la mer est là, invisible mais agitée. L'air sent l'iode, mais aussi un peu la vase et l'algue en décomposition. Le restaurant lui-même est bâti de bric et de broc : la salle principale est flanquée de salles plus petites, séparées les unes des autres par deux ou trois marches. Largement ouvertes sur l'extérieur, elles doivent se transformer en terrasses l'été venu car certaines n'ont pas de fenêtres, juste des bâches de plastique transparent. Partout, les invités endimanchés vont et viennent, me serrent rapidement dans leurs bras, sans que je sache s'ils me connaissent ou non. Des guitares ont surgi, et ça commence déjà à chanter et à danser dans tous les coins.

Vers vingt-deux heures, Hendricka fait enfin son apparition, accompagnée d'un homme que j'identifie instantanément comme étant Jérémie Zatmano. Il figure, enfant et ado, sur suffisamment de photos de sa grand-mère pour que je le reconnaisse. D'ailleurs, il a encore une allure d'adolescent avec sa tignasse décoiffée, son jean et ses baskets.

– Sérieux, le gars, il vient à un mariage en jean et baskets ?

Mohand presse affectueusement mon genou, comme pour désamorcer ma colère :

– Et alors ? C'est stylé...

– Ça se fait pas.

Je connais les gitans : ils vont forcément prendre la dégaine négligée de Jérémie pour de la désinvolture à leur égard, une façon de leur signifier qu'on n'a pas besoin de se mettre en frais pour eux.

– Bah, regarde Hendricka : elle s'est faite belle pour deux.

Je regarde Hendricka et c'est presque pire. Ils ne sont pas encore arrivés à notre table que je suis déjà furieux contre eux, en dépit du discours conciliant que mon frère me souffle à l'oreille. Car Hendricka a soigné sa tenue, c'est un fait : elle porte une robe blanche exagérément courte, et échancrée dans le dos de façon à souligner sa cambrure somptueuse. Elle a relevé ses cheveux en une sorte de chou vaporeux, à mille lieues des mèches engluées de gel et de laque que les autres invitées arborent, à commencer par cette pauvre Précillia. Comme elle s'avance vers moi, je note que sa robe comporte aussi une découpe ovale à hauteur de nombril, dévoilant ses abdos impeccablement bronzés par le soleil californien.

– On voit ton embouligue !

Sans relever ma remarque désobligeante, elle salue joyeusement la tablée et entreprend de nous présenter Jérémie. Mais celui-ci a beau distribuer accolades et bises sonores, je ne décolère pas.

– Putain, Hendricka, c'est la mariée qui doit porter une robe blanche, pas les invitées !

– Elle est pas blanche, ma robe : elle est bleu glacier.

Blanche ou bleue, elle réduit à néant les efforts de toutes les autres femmes présentes au Puntarenas, et j'en veux à Hendricka de ne pas avoir fait un choix moins spectaculaire ; je lui en veux d'éclipser la robe fendue de Précillia, avec ses nœuds de tulle et ses empiècements de strass ; je lui en veux de ne pas avoir fait en sorte d'amoindrir un peu sa bouleversante beauté, par amitié pour Rudy et sa famille. Après tout, ils ont sauvé mon enfance et la sienne du désastre absolu. Mais non, elle est là, à croiser et décroiser ses longues jambes, à cambrer son échine nue, et à rire aux plaisanteries de Jérémie, histoire que chacun puisse admirer ses désormais célèbres dents du bonheur. Évidemment, tous les mecs en ont les yeux qui leur sortent de la tête. Surtout ceux qui la voient pour la première fois :

– Putain, c'est qui la racli ? Comment elle est trop bonne !

Jérémie a beau avoir posé une main de propriétaire sur la nuque d'Hendricka, il ne peut rien contre les regards de convoitise désespérée qui viennent buter contre sa somptueuse poitrine, ses pommettes insolentes et le bleu sombre de ses yeux – sans compter la soie tendue de sa peau, dorée par endroits, rose à d'autres, et mouchetée de brun sur l'arête du nez, comme une coquetterie supplémentaire et superflue.

D'habitude, ça m'amuse, l'émotion que suscite ma sœur, mais ce soir, c'est plutôt un motif d'agacement, qui s'ajoute à celui que m'inspire Jérémie. Je décide de boire et de fumer modérément, histoire de ne pas perdre le contrôle de la situation. La sobriété ne me rendra pas plus indulgent, mais au moins j'éviterai le coma éthylique par lequel s'était soldé mon premier mariage gitan.

Le temps passant, je me laisse regagner par la liesse ambiante, et surtout, je découvre un Jérémie beaucoup plus sympa que prévu. Certes, il est très content de sa petite personne – Jérémie the best –, mais il a visiblement décidé de ne pas trop la ramener ce soir. Je le sens même très à l'écoute, curieux de découvrir qui sont les proches de son Hendricka. Il nous bombarde de questions naïves, et à l'avidité avec laquelle il boit nos paroles, je devine que ma sœur ne lui a presque rien dit de son passé. Elle continue à jouer les sphinges, d'ailleurs, se contentant de nous écouter avec un demi-sourire tandis que nous livrons à Jérémie une version aseptisée de notre enfance dans les quartiers nord. Pas question d'évoquer les violences physiques : la pauvreté suffit, et Jérémie n'en revient pas que nous ayons vécu de croissants rassis des semaines entières.

– Et encore, c'est parce que Loubna travaillait à la boulangerie : autrement, on aurait bouffé que dalle.

– Mais puisqu'elle travaillait, vous deviez quand même avoir un peu de fric.

– Dès le 15 du mois, y'avait plus rien.

Il faut croire qu'Hendricka a peur que je raconte à quoi servait la maigre paye de Loubna, parce qu'elle me fusille du regard au-dessus de son verre de vin, tandis qu'elle articule silencieusement je ne sais quoi. Je ricane, mais je ferme ma gueule. T'inquiète, sœurette, si ça ne tient qu'à moi, ton gars ne saura jamais que nos parents se défonçaient à l'héro et que nous nourrir était le dernier de leurs soucis. Souriant lui aussi, Mohand recommence à pétrir mon genou sous la table. Un ange passe, comme un souffle de complicité et de tristesse entre nous trois. Je lève discrètement mon verre, et Hendricka semble enfin se détendre. Jérémie amène la conversation sur le sujet des études, déplorant que ma sœur ait arrêté les siennes.

– O.K., le cinéma ça a l'air de marcher pour elle, mais avoir le bac, ça peut pas faire de mal.

– J'étais nulle. C'est Karel, l'intello de la famille. Il avait des super-notes.

Je la laisse parler sans démentir. Après tout, si ça lui fait plaisir d'avoir un frère qui aurait pu faire des études... La vérité, c'est que j'aimais lire, écrire, apprendre, mais curieusement, il n'y a jamais eu de prof pour s'en aviser, à part Mme Conil, ma prof de français au collège. C'est à elle que je dois de ne pas avoir été orienté en voie professionnelle dès la cinquième. La vérité, c'est que j'étais « bon à l'école » mais qu'on m'a toujours conseillé de faire un CAP ou de me lancer dans le mannequinat. La vérité, c'est que pour la plupart des enseignants, j'étais trop pauvre ou trop arabe, ou trop les deux. Je venais trop de la cité, j'avais trop l'accent et pas assez les codes. Mes parents ne venaient jamais aux réunions parents-profs, je n'étais ni

souriant ni sympa, je me battais pour un oui pour un non, je trichais dès que c'était possible – et même quand je ne trichais pas, on attribuait à la triche mes bons résultats – à quoi bon être honnête, dans ce cas ?

Une fois épuisé le sujet des études – de son côté, Jéré a fait une grande école de commerce –, on passe à celui du cinéma. Visiblement, Hendricka a mis ces derniers mois à profit pour devenir une vraie cinéphile, mais sortis de *Titanic* ou de *Matrix*, Mohand et moi n'avons pas grand-chose à dire. En dépit des efforts de l'infatigable Jérémie, la conversation commence à languir, mais c'est le moment que choisit Élie pour empoigner son accordéon.

Élie, c'est le père de Jacinto et Choucha. Aussi maigre et émacié que ses enfants sont corpulents, il s'en distingue aussi par des tatouages polychromes qui lui montent jusqu'aux mandibules, et par une allure générale de vieux punk, aux antipodes du folklore andalou qu'affectionne sa descendance. De toute façon, Élie est manouche, pas gitan. Il est aussi complètement fada, aux dires mêmes de sa propre famille, pourtant très tolérante en matière de maladie mentale. La gitane, chez les Sastre, c'est Marisol. Et c'est d'elle que Jacinto et Choucha, mais aussi Rudy et Araceli, tirent leur chevelure de jais et leur tendance à l'embonpoint.

D'un coup de sifflet impératif, Élie invite Shayenne à le rejoindre sur une sorte d'estrade, pavoisée de blanc et or. Elle déteste se donner en spectacle, mais son pétulant grand-père ne lui demande pas son avis. Il y a mille façons de tyranniser son entourage : Élie le fait depuis toujours, en toute innocence et sans la moindre perversité. Il dispose des gens parce qu'il n' imagine pas une seconde qu'ils puissent avoir des désirs, des émotions ou des raisonnements différents des siens. Moyennant quoi, sa vie psychique est très simple et très heureuse. Bien sûr, il peut compter aujourd'hui sur la déférence que les voyageurs ont pour leurs patriarches, mais je le soupçonne d'avoir été un despote dès la prime enfance.

Shayenne n'est pour lui qu'un faire-valoir, une petite guenon qu'il a dressée et qui empoigne docilement son accordéon à soufflets rouge. Je ne vais pas m'en plaindre : j'adore la voir jouer, la voir caler son instrument sur ses genoux et se lancer dans les grands standards du jazz manouche. Jacinto, Rudy et Lysandro se défendent bien à la guitare, mais Shayenne m'a toujours semblé la plus virtuose de la famille Sastre.

Ce soir, Rudy ne joue pas, il se contente de tenir la main de Précillia tandis que le petit orchestre familial est progressivement rallié par tout ce que l'assistance compte de musiciens, c'est-à-dire quasi tous les invités mâles. La plupart sont des guitaristes, mais contrebasse et clarinettes sont aussi de la partie, et Jérémie en a la mâchoire qui se

décroche de stupéfaction.

– Ils sont bons, les mecs, ils sont vraiment bons... Et ta nana aussi, elle assure !

Oui, ma nana assure. Et encore, il ne sait pas à quel point. Pas question que je raconte à Jérémie que Shayenne est une bête de sexe. Ça pourrait lui donner des idées. En attendant, ça m'excite, le regard admiratif qu'il pose sur elle tandis qu'elle s'essuie le front d'un revers de main avant d'attaquer un nouveau morceau. Qui sait, je vais peut-être arriver à la baiser cette nuit, en repensant à ce regard, à ce désir qu'il a sans doute réprimé avant même de le ressentir, mais que j'ai perçu quand même, comme un frisson entre lui et moi.

L'orchestre se lance dans une mélodie que je peine à reconnaître, mais soudain ça fait tilt : au passage 50, tout le monde s'est récemment entiché de la comédie musicale *Notre-Dame de Paris*. La seule présence d'Esméralda leur a suffi, et depuis un an, ça vocifère du Richard Cocciant d'une caravane à l'autre, mais je n'aurais jamais imaginé en entendre une version flamenca. Hop, Choucha vient de grimper sur scène à son tour. Pas besoin de micro, ni même d'un temps de concertation avec les musiciens, pour qu'elle entonne les paroles de leur air favori à tous : *Belle, c'est un mot qu'on dirait inventé pour elle, quand elle danse et qu'elle met son corps à jour, tel un oiseau qui étend ses ailes pour s'envoler, alors je sens l'enfer s'ouvrir sous mes pieds...*

Autant Jérémie a paru sincèrement bluffé par les morceaux précédents, autant « Belle » le plonge dans une consternation gênée. Autour de nous, au contraire, tout le monde connaît les paroles par cœur et chante avec une dévotion proche de l'extase : *J'ai posé mes yeux sous sa robe de gitane, à quoi me sert encore de prier Notre-Dame...*

Rudy a porté la main de Précillia jusqu'à son cœur et son regard dit avec assez d'éloquence qu'il lui dédie cet hymne à la beauté d'une jeune gitane. Ce serait à mourir de rire si ce n'était pas complètement bouleversant, et les larmes montent aux yeux tandis que le chœur et l'orchestre s'acheminent vers la fin de la chanson. À ma droite, Jérémie est pris d'un fou rire qu'il tente de partager avec moi, et toute la sympathie que j'avais réussi à avoir pour lui se volatilise instantanément. Je suis désolé pour Jéré, mais en matière de musique, il ne suffit pas d'avoir bon goût, il faut aussi être capable de reconnaître une émotion unanime et le tour de force qui consiste à la susciter. Sans un regard pour lui, je me joins aux autres pour chanter avec ferveur : *Ô Lucifer, oh laisse-moi rien qu'une fois, glisser mes doigts dans les cheveux d'Esméralda...* Fin du morceau, la salle explose en applaudissements et cris d'enthousiasme tandis que Rudy soulève dans ses bras puissants son Esméralda à lui, rayonnante sous sa triple couche de fond de teint ocre.

La soirée se poursuit, avec d'autres chansons reprises en chœur,

d'autres pyramides de nourriture, d'autres bouteilles de vin, de bière, de whisky, de Ricard, des danses, des cris, des rires – un niveau d'allégresse qui ne redescend pas et qui me rend moi-même heureux, même si je sens obscurément qu'il ne s'agit que d'un répit dans mon voyage au bout de la nuit.

Comme je m'en tiens à mon programme de sobriété, je suis attentif à un tas de choses : les mines de plus en plus implorantes de Jérémie vers Hendricka, l'ostensible dédain qu'elle lui manifeste, les coups d'œil haineux que me jette Yolanda, mais aussi les caresses équivoques qu'échangent Mohand et Lysandro, cette proximité physique entre eux, soudain déchiffrée comme une évidence : putain, mais ces deux-là sont ensemble ! Comment ai-je pu croire qu'ils étaient simplement amis ? Autant Hendricka snobe son Jérémie, autant Lysandro a pour Mohand des attentions qu'il n'a pour personne : il lui sert à boire, à manger, l'interroge constamment du regard. Quant à Mohand, il a inséré une main entre les cuisses de Lysandro tandis que l'autre enserme tendrement sa nuque. Pourquoi font-ils preuve d'aussi peu de discrétion alors que personne n'est officiellement gay chez les gitans ? Choucha n'est-elle pas partie pour cacher ses amours ? Au bout d'un moment, je n'y tiens plus, et j'attire mon frère à part :

– C'est ton mec, Lysandro ?

– Oui.

– Et Jacinto, il est au courant ?

– Tout le monde est au courant.

– Tout le monde est au courant sauf moi.

– Parce que ça fait longtemps que t'es plus venu au passage.

– Putain, ils savent tous que vous êtes pédés et ça passe crème ?

Mohand me regarde, avec son œil qui part à droite et son sourire irrésistible :

– Ben oui, qu'est-ce que tu crois ? Que les gitans, c'est le Moyen Âge ? Les temps changent, frère !

Oui, les temps changent, c'est exactement ce que je me disais au début de la soirée, mais de là à admettre une telle évolution des mentalités chez les gens du voyage, il y a un pas que je ne suis pas près de franchir. Pourtant, je suis bien forcé de reconnaître que Mohand et Lysandro se comportent comme des amoureux sans susciter de réaction particulière. Mieux, on vient les voir et on leur parle avec une sorte de respect tout à fait inexplicable. À bien les observer, je remarque que c'est surtout à mon frère que vont ces marques de respect : on le salue, on le touche furtivement, comme on effleure un bénitier ou une statue de saint. J'en vois même qui se signent rapidement avant de l'aborder.

Comme je suis sorti fumer dans la nuit claire, je suis rejoint par Rudy. C'est la première fois de la soirée que nous sommes seuls, et il

m'enlace avec une solennité avinée tandis que je lui adresse tous mes vœux de bonheur pour cette nouvelle vie qui commence. Une nouvelle vie qui ressemblera beaucoup à l'ancienne, puisqu'il n'a pas l'intention de quitter le passage 50. J'en profite aussi pour l'interroger sur l'étrange comportement que j'ai remarqué autour de mon frère. Rudy s'esclaffe :

– Ah ouais, ton frère, putain, ton frère !

– Quoi ?

– Tu sais qu'il encule le mien ?

Je grommelle une réponse évasive, mais de toute façon, Rudy se fout de ma réponse, il est lancé dans un monologue d'ivrogne :

– Toi, tu niques ma sœur, et lui, il se tape mon frère ! Faut croire que les Claeys, ils kiffent les Sastre ! Dommage qu'Hendricka, elle soit pas comme vous : je me la serais bien mise sur le chibre !

Il se reprend instantanément :

– Non, pardon, frère, c'est pas vrai : total respect pour ta sœur, et en plus, maintenant j'ai trouvé la femme de ma vie, alors les autres nanas, c'est bien simple, elles existent pas ! Hendricka, elle pourrait se balader à poil devant moi, que ça me ferait ni chaud ni froid. D'ailleurs, regarde, ce soir, elle est à poil, et est-ce que j'ai tenté quoi que ce soit ? Non, hein ! Mais bon, quand même, faudrait que quelqu'un lui dise que ça se fait pas de porter un truc aussi court ! Et derrière, ça descend jusqu'à la raie du cul !

Tout en riant grassement, il s'efforce d'allumer un joint à la flamme du Zippo gravé que je lui ai offert pour ses seize ans. Je le laisse un moment divaguer entre propos obscènes et réminiscences émues, des souvenirs d'amitié que la vue du briquet fait resurgir à sa mémoire, avant de ramener la conversation sur Mohand :

– Mais pourquoi y'a tous ces gens qui viennent le tripoter comme si c'était le pape ?

– Parce que ton frère, c'est encore mieux que le pape ! Ton frère, c'est Oracle !

– Oracle ?

– Avec deux kk ! C'est son nouveau blaze : DJ Orakkle.

– Il est DJ ?

– Ouais. Mais pas que DJ. C'est aussi une espèce de, je sais pas, moi, de guérisseur, un genre de rebouteux, comme dans le temps, tu vois. C'est pour ça que les gens ils viennent le toucher.

Avant que j'aie le temps de demander plus d'explications, Rudy s'engouffre à l'intérieur : il file rejoindre sa précieuse Précillia, sa famille, ses amis, ses invités. Il file commencer sa nouvelle vie en ce nouveau millénaire. D'autant qu'il a prévu de faire culminer les douze coups de minuit avec l'arrivée du gâteau et d'une cascade de champagne.

Il est vingt-trois heures trente. Dans le Puntarenas, l'excitation est encore montée d'un cran et des hurlements m'en parviennent. Je reste seul dehors, soudain incapable de partager l'euphorie ambiante, sonné par ce que je viens d'apprendre sur mon frère : non pas tant son homosexualité que le fait qu'il me l'ait cachée – sans compter qu'il y a désormais une star de plus dans ma famille et que ce n'est toujours pas moi, mais DJ Orakkle.

Entendons-nous bien, ce ne sont ni la jalousie ni le dépit qui me retiennent au bord de la lagune. Juste le sentiment vertigineux que tout le monde avance au pas de charge vers les années 2000 en me laissant coincé en 1999, incapable de bouger, prisonnier de moi-même. Plus que les temps, ce sont les gens qui changent : ils se rencontrent, s'aiment, nouent des relations ou y mettent fin, se lancent dans une carrière d'actrice, de producteur ou de DJ. Moi qui ne me suis jamais lancé dans rien, je resterai probablement toute ma vie à Marseille avec mon premier amour. Je finirai peut-être par passer le concours d'infirmier, mais rien n'est moins sûr, et d'ailleurs, aide-soignant ou infirmier, ça ne chamboulera pas mon existence de façon notable. Des choses ont lieu, des événements se produisent, tout passe : pas moi. Je suis comme un point fixe, réfractaire aux révolutions qui secouent le monde, incapable de renverser la table et d'être autre chose que le beau gosse de service.

Puisqu'il faut bien faire comme si, je rentre reprendre ma place parmi les invités de Rudy et Précillia, assister à la découpe du gâteau rose et blanc, boire mon champ dans une coupe en plastique, porter des toasts aux nouveaux mariés et à l'an 2000, boire à l'avenir et à l'amour, alors que je ne crois ni à l'un ni à l'autre. Évidemment, au moment fatidique et tandis que la salle explose de clameurs, Shayenne m'embrasse avec plus de passion que jamais :

– Bonne année, mon amour.

Je lui rends son baiser et ses vœux de bonheur, tout en croisant discrètement les doigts pour que cette année 2000 soit aussi cataclysmique que prévu : à moi les bugs, le big bang, l'Armageddon, le passage dans la quatrième dimension. Mieux vaut une bonne Apocalypse collective qu'une descente aux enfers trop personnelle. Ma bonne humeur de tout à l'heure s'est volatilisée, et j'ai plus que jamais l'impression d'être une brebis galeuse ou un fruit pourri, ce qu'on voudra, mais clairement pas un homme heureux en ce moment où tous le sont. Je ferais mieux de rentrer chez moi, laisser ce début de millénaire faire une bonne fin de soirée. Mais bien sûr, la soirée ne fait que commencer et je ne vois pas comment je pourrais me soustraire aux festivités. Nous sommes à cent bornes de Marseille, et je suis venu dans la voiture de Bradley, un garçon du passage 50 qui m'a l'air bien parti pour faire deux jours de teuf non-stop. La dernière fois que je l'ai

vu, il était cramoisi, hilare, une cousine à lui sur chaque genou, et un verre de rouge dangereusement tremblant dans sa pogne tatouée.

Autour de moi, tout le monde s'amuse : je dois être le seul à rêver de me mettre au lit, dans mes draps propres, sous le rameau de buis de Mariette Zatmano. Je dois être le seul à hésiter entre fin du monde et retour au xx^e siècle. Le pire, c'est que ça se remarque, et qu'on vient me demander pourquoi je fais la tronche : Shayenne, bien sûr, mais aussi Mohand, Araceli, Dadine, ou encore Jovanka, qui profite du chaos ambiant pour me nouer ses gros bras moites autour du cou et me souffler qu'elle me trouve charmant, et qu'est-ce que je fous avec Shayenne, cette gamine, c'est une vraie femme qu'il me faut, et cætera. Je pourrais rester de marbre, mais Jovanka m'a toujours fait de l'effet avec les pantalons de cuir qui moulent les trois plis de sa vulve. Ce soir, elle est évidemment en robe, mais je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le sexe qui se dissimule sous les volants de soie froufroulante. Il doit être aussi moite que la chair de ses bras nus, aussi sucré que son haleine, aussi partant pour un petit coup vite fait que je le suis moi-même.

Soudain, je n'ai que ça en tête : m'éclipser quelque part avec Jovanka. Avec elle, j'en suis sûr, je ne rencontrerai aucun problème d'érection. Mon seul problème, ce sera de me lever sans que personne ne s'avise que j'ai la trique. Ensuite, à nous la lagune, le clair de lune, le bruit des vagues : elle et moi contre un pin ou à même le sable froid de la plage, peu importe pourvu que je mène à bien ma petite affaire. D'un coup d'œil jeté à Shayenne, je m'assure qu'elle est lancée dans une grande discussion avec son grand-père, celui-ci insistant sans doute pour qu'elle revienne jouer de l'accordéon avec lui.

Pourtant, l'heure n'est plus aux standards manouches. Sur le podium occupé tout à l'heure par Élie, Shayenne et une flopée de guitaristes, les jeunes ont désormais installé un ampli et des enceintes, histoire de passer à Britney Spears ou à Ricky Martin, dont le « Livin' la Vida Loca » amène tout le monde sur la piste – y compris Jovanka, qui en oublie instantanément qu'elle avait des vues sur moi. J'en suis quitte pour ronger mon frein en attendant qu'elle se lasse de jouer les « reinas de la noche » avec ses cousines et ses nièces, tout aussi hystériques. Même ma sœur s'y met dans la robe bleu glacier qui ne cache rien de ses magnifiques attributs.

Au fond, tout pourrait bien se passer : j'aime ça, regarder les gens danser, voire danser moi-même. Il faut croire que l'entraînement intensif de notre enfance a fini par porter ses fruits, car je m'en sors mieux que la plupart des mecs, qui se contentent de piétiner lourdement quand les filles virevoltent et se déhanchent sans inhibition. Mais au moment où je m'apprête à me lever, des accords de piano viennent me clouer à ma chaise.

Avant même de reconnaître le morceau, je suis secoué par un frisson de dégoût, comme si mon corps avait un temps d'avance sur mon esprit pour identifier « Still D.R.E. ». Quatre mois ont passé, mais il faut croire que la chanson de Dr. Dre est intimement associée à la terrible soirée qui m'a transformé en meurtrier, et qu'elle fera toujours resurgir en moi des images de ma victime, comme autant de flashes cauchemardesques : Gabrielle parlant avec animation, allumant sa clope à la mienne, portant nerveusement ses doigts à sa bouche tout en m'offrant largement son rire, son regard, sa confiance. Tout ça pour se retrouver une heure plus tard à baigner dans son sang dans un caniveau, le crâne éclaté, les côtes enfoncées, et des marques de strangulation sur son cou fragile.

Je ne peux pas rester ici, impossible. Je ne peux pas rester à regarder les filles faire les folles sur « I Did It Again » tandis que Rudy soulève une fois de plus Précillia dans ses bras. Je ne peux pas rester ici à célébrer pêle-mêle nouvelle union et nouvelle année alors que mon cerveau mouline ses visions d'horreur. Je me lève, je cherche du regard quelqu'un à qui parler, quelqu'un à qui dire que je m'en vais, que c'est trop, que je veux rentrer chez moi, retrouver ma tanière hors du temps, le patronage posthume et bienveillant de mémé Zatmano, qui n'est pas ma grand-mère mais qui aurait dû l'être si j'étais né sous la bonne étoile.

Je dois avoir l'air complètement égaré, parce que Mohand m'intercepte alors que je me rue hors du Puntarenas :

- Karel ?
- Ne m'appelle pas Karel, putain, je te l'ai dit cent fois !
- Excuse-moi, mais Gabriel, j'y arrive pas, ça rentre pas, c'est pas toi.
- Laisse-moi passer !
- Où tu vas ?
- Je me casse.
- Tu te casses comment ? T'as une bagnole ?
- Je vais faire du stop.
- Tu vas faire du stop, la nuit du nouvel an ? Non, mais t'es pas bien ! Y'aura personne pour te prendre ! Ou alors que des gens empégués qui vont conduire comme des fadas : une chance sur deux que t'arrives vivant à Marseille !

- Je m'en fous : je peux pas rester.
 - Qu'est-ce qu'il y a ? Tu peux me le dire, à moi.
- Je peux d'autant plus le lui dire qu'il sait déjà tout, mais à quoi bon ? Attrapant mon coude, Mohand me guide jusqu'à une sorte de patio, où il entreprend de nous rouler un joint.
- Laisse tomber : j'en veux pas de ta merde !
 - T'es sûr ? Ça te détendrait...

– Je suis pas tendu.

Tout en tirant sur son deux feuilles, il pose une main sur ma poitrine.

– Tu fais quoi ?

– Rien.

– Mohand, n'essaie pas tes trucs sur moi, s'il te plaît !

– Quels trucs ?

– Rudy m'a dit que tu jouais les chamanes.

Riant et clignant des yeux dans son nuage d'herbe odorante, mon frère écarte plus largement les doigts, exerçant une poussée insistante et douce sur mon thorax.

– Arrête, je te dis !

– Pourquoi ? Ça te fait pas du bien ?

De fait, il me semble sentir une vague de chaleur se diffuser sous ma peau, tandis que la vision de Gabrielle agonisante sur son trottoir perd de sa netteté et de son caractère torturant.

– Ferme les yeux.

– Pourquoi ?

– Putain, Karel, tu me fais vraiment pas confiance ! Ferme les yeux, je te dis !

J'obtempère, et je sens les doigts de mon frère remonter jusqu'à mon visage, le caresser légèrement avant de s'insinuer dans ma bouche, dans laquelle il insuffle tranquillement la fumée de son joint. Je ris, je m'étrangle, je tousse :

– Tu m'as fait une soufflette ?

– Tu te rappelles !

Bien sûr que je me rappelle : c'est moi qui lui ai appris à fumer. De la beuh, directement. Il n'est jamais passé par la case cigarette. Les soufflettes, c'était l'un de nos rituels, un truc entre frères : le joint à l'envers, la peur de se cramer la langue, la bouffée brûlante que l'autre recevait comme une offrande...

– Alors ?

– Alors quoi ?

– Tu te sens comment ?

Étrangement bien. Apaisé. À l'abri. Il faut croire qu'il a vraiment des pouvoirs, ce gamin sur lequel personne n'aurait misé un centime il y a seize ans. Né sous une mauvaise étoile, lui aussi. Voire pas d'étoile du tout. Nuit noire à sa naissance. Et pourtant, il a réussi à me regonfler à bloc, à me rendre capable de reprendre ma place à table entre Shayenne et Hendricka sans plus d'états d'âme.

– Orakkle...

– C'est mon blaze.

Voilà : là où je me débats entre Karel Claeys, Farès Nahel et Gabriel Zatmano, essayant vainement de me débarrasser de l'encombrant

atavisme paternel, mon frère a réussi sa métamorphose en un tournemain. Une fois à l'intérieur, il s'empare d'une coupe de champ et la lève à mon intention :

– À l'an que vèn ! Se sian pas mai, que siguem pas mens !

Je trinque avec lui sans savoir qu'en cette année qui vient, nous sommes voués à être moins puisque l'un de nous va disparaître. Je trinque, je bois, j'embrasse, je danse, et je laisse enfin la fête pénétrer dans mon être.

LA VIDA LOCA

Je ne sais pas si l'an 2000 tiendra ses promesses de changement, mais j'ai commencé l'année en changeant de boulot. Un pote m'a pistonné pour me faire embaucher à la clinique Kerylos, dans un service de chirurgie orthopédique. La paye est la même, mais le taf est plus cool, et de toute façon j'en avais marre de la Timone.

Rue Consolat, en revanche, rien n'a changé. Je continue à voir mon sexe mollir dès qu'il s'agit de pénétrer Shayenne – et je n'ai même plus essayé de voir ce que ça pouvait donner avec une autre : je sens bien que ça n'est pas une question de partenaire et encore moins d'endroit. Ou plutôt, l'endroit où ça se passe est une circonvolution très intime de mon cerveau, un repli caché, qui communique directement avec mes corps caverneux, ou spongieux, ou ce qu'on voudra. Car évidemment, depuis que je suis impuissant, j'ai lu tout ce que je pouvais trouver sur l'érection masculine, et à défaut d'avoir compris ce qui dysfonctionnait chez moi, je sais au moins ce qui se passe quand tout fonctionne bien. C'est même devenu une obsession : dès que je ferme les yeux, je vois des coupes transversales de pénis. Je vois aussi sans cesse des pénis en action, des sexes dressés, érigés, conquérants. Je les vois en fermant les yeux, mais je les vois aussi sur mon écran, puisqu'en quelques semaines, je suis devenu un consommateur frénétique de films de boules. Bizarrement, ça n'accroît pas ma frustration. Au contraire : j'ai l'impression de conserver une vie sexuelle. D'autant que je bande comme un âne dès que Tabatha ou Nicky exhibent leur vulve rasée ou leurs fesses huilées.

L'autre avantage de ces films, c'est qu'ils substituent d'autres images à celles qui ont entamé leur lent travail de sape dans mon esprit comme dans mon corps. Gabrielle... Passé les premiers temps, où je n'ai pensé qu'à ma gueule et aux moyens d'éviter la prison, je me découvre étrangement impressionnable et comme hanté par cette jeune morte.

Il ne se passe pas une journée sans que je croie la voir, dans la rue, les cafés, le métro – même si j'évite soigneusement les abords de *l'Unic*, sans parler de la rue Paradis ou du boulevard Périer. Il suffit d'un rien, une nuque frêle sous une masse de cheveux sombres, des jambes un peu lourdes, un fessier rebondi, et mon cœur manque une pulsation : c'est elle ! Non, ce n'est pas elle, mais je donnerais dix ans de ma vie pour lui rendre celle que je lui ai brutalement volée.

Il ne se passe pas de journée sans que je lui parle, en un chuchotis

confus et larmoyant qui implore son pardon : Gabrielle, mon amour, dis-moi que tu vas bien, que tu ne m'en veux pas, que tu as compris... j'étais fou... mais j'ai changé, je te jure que j'ai changé... Oui, je l'appelle « mon amour », parce qu'elle aurait pu l'être, je l'appelle « mon amour » parce que je sens bien que je suis passé tout près d'une histoire différente de la mienne, une histoire où ma nana m'aurait initié à Cassavetes, à Baudelaire, à Schubert, une histoire où nous aurions visité Prague, Amsterdam ou Florence, et fêté Noël chez ses grands-parents, dans une ville de province – ce que Marseille n'est pas et ne sera jamais. Je l'appelle « mon amour » parce que je suis tordu.

C'est parce que j'ai cette soupe abjecte dans le crâne que je ne bande plus. Ce mélange de désirs, de pulsions violentes et de regrets morbides. Je me comprends trop mal et je me déteste trop pour avoir la sexualité triomphante d'un jeune mâle. Je pourrais trouver une certaine justice à la situation, considérer que l'impossibilité de bander constitue une façon d'expier mon crime, et que je m'en tire finalement à bon compte. Seulement voilà, j'ai beau être impuissant, je reste obsédé par le sexe, et entre mille façons d'expier, l'impuissance me semble la pire.

Après trop de tentatives infructueuses, Shayenne a cessé de me solliciter, mais elle se caresse tous les soirs avant de dormir, comme pour me signifier ses besoins et mon incapacité à y répondre. La première fois qu'elle m'a surpris devant un film de boules, elle a tchipé et tourné les talons, mais depuis quelque temps, elle s'installe avec moi sur le canapé et regarde se succéder sur l'écran doubles pénétrations et éjaculations glorieuses. Si elle est excitée, elle n'en montre rien, pas plus qu'elle ne manifeste de dépit ou de jalousie à voir ma propre excitation et les érections durables que me procurent ces images. Bien que nous n'abordions jamais le sujet, il plane entre nous, et je sais qu'elle ronge son frein en attendant un retour à la normale.

Finalement, c'est encore au boulot que j'ai le plus de satisfactions. Au service de chirurgie orthopédique, l'équipe m'a intégré rapidement, et je m'y sens moins anonyme et moins interchangeable qu'à la Timone. Sans compter que les pathologies sont plus variées : en néphro, je ne voyais finalement que des patients en dialyse ou des transplantés rénaux. En chirurgie orthopédique, j'ai affaire à toutes les tranches d'âge et à tous les cas de figure. J'y fais plus de nursing, mais je m'ennuie moins.

Par une après-midi de mars, alors que je viens tout juste de prendre mon service, mon regard croise celui d'une patiente en fauteuil dans le hall d'attente. Jeune. Jolie. Des boucles fauves encadrant un visage aux teintes délicates. Telle est du moins l'impression fugace que j'en retire, avant de reconnaître le gris bleuté des yeux, les lèvres charnues

et imperceptiblement froncées de Gabrielle. Aurais-je dû m'y attendre ? Un service d'orthopédie, c'est également un service de traumatologie, et je suis bien placé pour savoir qu'on peut s'y retrouver après une agression.

Elle me dévisage avec une telle intensité que je suis immédiatement envahi par la terreur. Il est évident qu'elle me reconnaît : son corps a un soubresaut, et elle agrippe nerveusement les accoudoirs de son fauteuil. Son fauteuil... Putain, elle est en fauteuil... Au moment où je m'apprête à m'enfuir, elle tend les bras vers moi avec un cri joyeux. Je ne prends la mesure de la situation qu'en la voyant se redresser sur son fauteuil et basculer dans ma direction :

– Eh là, vous allez tomber !

Mes réflexes de soignant reprenant le dessus, je la force à se rasseoir. Je la touche. Ma main se pose fermement sur sa poitrine, tiède sous le tissu molletonné de son sweat. Elle continue à émettre des sons inarticulés, ceux d'un bébé heureux et surexcité.

– Gabrielle ?

Un homme vient de surgir, grand, massif, la cinquantaine... Il s'efforce de capter son attention, mais elle s'est emparée de ma main avec ravissement et n'a d'yeux que pour moi.

– Gabrielle, tu laisses le monsieur.

– Ça va : y'a pas de mal. Vous avez rendez-vous ?

– Oui. Avec le Dr Khadri.

– Elle va arriver.

Complètement indifférente à notre échange, Gabrielle a porté ma main à sa joue et émet une sorte de ronron guttural.

– Elle vous aime bien.

Mon cœur s'est mis à cogner avec une telle force que je suis incapable de prononcer un mot de plus. S'apercevant de mon malaise, l'homme dégage ma main de l'emprise de Gabrielle, suscitant des cris de protestation.

– Désolé. C'est ma fille. Ça fait six mois qu'elle est comme ça.

Il faut que je parle, que je trouve une formule susceptible d'exprimer ma compassion de façon professionnelle, comme si je n'étais pas terriblement affecté par le spectacle de Gabrielle dans son fauteuil et dans cet état.

– Je comprends. Qu'est-ce qui lui est arrivé : un AVC ?

– Non. Une histoire de fou, un sale truc...

Il fourrage dans son épaisse chevelure grise avec un tel air de tristesse et de découragement que j'ai envie de rentrer sous terre pour ne surtout pas l'entendre, cette histoire de fou. Et en même temps, je suis évidemment dévoré de curiosité.

– Elle s'est fait renverser par une voiture. À deux pas de chez nous. Elle avait bu. Beaucoup. Un témoin l'a vue marcher. Elle tenait à

peine sur ses jambes. On pense qu'elle avait fait une première chute, qu'elle était déjà sonnée. Et puis elle a voulu traverser. Le conducteur avait bu aussi. Non seulement il l'a percutée, mais il lui a roulé dessus. Un carnage. Multiples fractures, hémorragie cérébrale, et voilà...

D'un geste fataliste, il m'invite à contempler le résultat : cette fille de vingt ans, agitée de mouvements spasmodiques dans son fauteuil, un sourire idiot aux lèvres. Des personnes cérébrolésées, j'en ai vu beaucoup dans le service, mais dans le cas de Gabrielle, les séquelles sur les plans moteur et cognitif sont parmi les plus graves que j'ai pu observer. Je m'efforce tout de même de prononcer quelques phrases rassurantes :

– C'est arrivé quand ? Si ça se trouve, elle peut encore récupérer pas mal de fonctions...

– C'est arrivé en août. Pour les patients comme elle, le maximum de récupération survient dans les trois premiers mois. Après six mois, c'est très rare qu'il y ait des améliorations.

– Euh, en matière de réadaptation neurologique, on a fait de gros progrès... Et ici, on est vraiment à la pointe, on a un super-programme thérapeutique pour les... les gens comme votre fille.

Je me creuse désespérément le cerveau à la recherche de bribes d'information, des souvenirs de cours, des lectures récentes sur le sujet, histoire de les recracher à ce type au regard triste :

– Et en plus, le tissu cérébral, c'est très plastique... Les neurotransmetteurs, les synapses, tout ça... Et puis, ça n'est pas parce qu'une zone cérébrale est détruite que la fonction qui lui est liée est forcément abîmée.

– Ne vous fatiguez pas : je sais tout ce qu'il y a à savoir sur les lésions cérébrales et les possibilités de récupération de ma fille.

Il a un rictus amer et un nouveau geste fataliste. Pendant ce temps, Gabrielle tend les bras vers moi en poussant de nouveaux sons aigus.

– Elle a vraiment l'air de vous apprécier.

Je suis pétrifié et saisi d'horreur à la vue du regard implorant et adorant de Gabrielle. Si elle me reconnaît, pourquoi n'a-t-elle pas peur de moi ? Pourquoi essaie-t-elle à toute force de me parler, de me toucher, de caresser ma main ou mes cuisses ? Le docteur Khadri n'étant toujours pas là, je n'ose pas couper court et mettre un terme à cet échange terrible entre moi et le père de ma victime. Avec un petit soupir, il s'agenouille face à sa fille dont il enserre les mains dans les siennes

– Tu te calmes un peu, O.K. ? On va voir le docteur Khadri. Et après on va rentrer à la maison. Je te ferai des frites : tu les aimes mes frites, hein ? Et puis on ira au parc : il fait beau, faut que tu prennes l'air.

J'ai soudain envie de pleurer. Pour des raisons difficiles à démêler. La honte, la culpabilité, bien sûr, mais aussi la rage et presque la

jalousie face à la douceur de ce père, la voix sourde et apaisante avec laquelle il parle à sa fille handicapée. J'ai un père, moi aussi, mais il ne m'a jamais parlé avec cette douceur et cette patience. Nos maladies suscitaient son dégoût – sans parler des handicaps légers de mon frère. Je pleure carrément. Le père de Gabrielle s'en aperçoit et s'en alarme :

– Je voulais pas vous faire pleurer !

– Excusez-moi.

– Ne vous excusez pas : c'est bon de voir que les infirmiers sont des êtres humains, et pas juste des machines à dispenser des soins.

– Je suis aide-soignant, pas infirmier.

– C'est pareil. Vous vous appelez comment ?

– Gabriel.

– Ah, c'est marrant ! Comme...

Il ne prononce pas le prénom de sa fille, mais il lui adresse un tel regard d'amour que mes larmes redoublent. Tandis que je m'excuse de plus belle, il reprend :

– Vous la voyez, là, comme ça, dans son fauteuil, même plus capable de prononcer un mot, mais si vous l'aviez connue avant... Je dis pas ça parce que c'est ma fille, hein, mais elle était juste... magnifique. À tous points de vue. Belle, brillante... Elle était en prépa littéraire, elle écrivait, dessinait, s'intéressait à tout... Et maintenant, regarde... Excuse-moi, je te tutoie...

– C'est pas grave.

– Regarde-la ! Un légume !

– Non, ne dites pas ça : on a des patients qui sont vraiment dans un état végétatif, c'est pas le cas de votre fille.

– T'as raison, elle pourrait être encore dans le coma, respirer avec des machines, être nourrie par sondes... Mais tu sais quoi ? Je me demande si j'aurais pas préféré. Au moins...

– Au moins quoi ?

– J'aurais pu garder intact le souvenir que j'avais de ma fille. Alors que là, tous les jours, je vois cette espèce de gogole, qui lui ressemble mais qui n'est pas elle. Ça me rend malade. Je préférerais la Belle au bois dormant, en fait !

« Gogol », c'est un mot de mon père. Un de ceux qu'il emploie à propos de Mohand. Mais il s'applique beaucoup mieux à Gabrielle qu'à mon frère, évidemment. Mon frère a toutes les facultés que Gabrielle a perdues par ma faute. Moi aussi, ça me rend malade, mais il faut absolument que je dissimule mon désespoir et mon dégoût à cet homme anéanti.

– Elle est vivante. C'est déjà ça.

– Ouais, elle est vivante, mais ça va être quoi sa vie ? Tu peux me dire ? Elle peut à peine manger toute seule ! Et encore, sa mère et moi, on est là : mais quand on n'y sera plus ? Qui s'occupera d'elle ?

– Elle est fille unique ?
– Non. Elle a un frère. Aurélien. Ils étaient très proches. Et maintenant, il peut même plus la regarder ! Elle lui fait horreur ! Il a qu'une envie : se barrer de la maison pour plus l'avoir sous les yeux ! Et tu sais quoi ? Je le comprends !

– Monsieur Victor ?

– Oui.

– Dr Khadri. Vous me suivez ?

Attrapant le fauteuil de sa fille, M. Victor tourne les talons, après un geste d'adieu à mon intention. Je n'ai probablement été pour lui qu'une sorte d'urne où déverser les cendres de ce qui n'est plus, le monticule encore fumant d'une vie familiale heureuse que l'accident de Gabrielle a précipitée dans l'horreur. J'aurais pu dire à M. Victor qu'on s'habitue à l'horreur. Qu'on s'habitue à la peur et au dégoût, qu'on peut même y vivre sans que personne n'en sache rien. Non, je n'aurais rien pu lui dire... Dans la famille de Gabrielle, le drame arrive trop tard pour qu'ils s'y fassent. Qu'est-ce qui m'a pris de lui parler, d'ailleurs ? S'il savait qui je suis et ce que j'ai fait, il me tuerait. Les grosses mains que j'ai vues se refermer délicatement sur celles de sa fille me sauteraient à la gorge et me cogneraient sans relâche, jusqu'à ce que je m'effondre au sol et m'explode le crâne en tombant, jusqu'à ce que je me retrouve en fauteuil, moi aussi, avec une paraplégie spastique et un résultat de 30 sur l'échelle de Wechsler, ce qui équivaut à un retard mental grave – car telles sont les données dont je prends fébrilement connaissance en feuilletant le dossier de Gabrielle.

Une fois de plus, les souvenirs montent en moi comme une mer huileuse et nauséabonde, me plongeant dans un tel état de désespoir que je suis à deux doigts de m'enfuir de la clinique pour retrouver ma tanière, ma chambre aux lumières tamisées, mon lit impeccablement fait, à mille lieues des images sanglantes qui me hantent avec une telle constance. Heureusement, je me reprends et finis par entrer dans la chambre d'une opérée de la hanche, une septuagénaire gémissante à qui je retire son plateau-repas. Travailler. M'absorber dans ma routine. Opposer un barrage mental et machinal à ma danse macabre, désormais enrichie d'une nouvelle figure : Gabrielle telle que je viens de la découvrir, avec ses tics faciaux et les pieds déformés qui lui valent une consultation dans le service orthopédie de la clinique.

Ce jour-là, je ne reverrai pas Gabrielle et son père. Mais croisant le Dr Khadri, je ne peux pas m'empêcher de lui demander des nouvelles de sa patiente :

– Vous savez, la blessée médullaire de ce matin, Mlle Victor.

– Ah... Vous la connaissez ?

– Non, mais son père m'a un peu parlé. C'est triste, cette histoire.

– Comme vous dites.

- Il y a des chances pour que ça s'améliore ?
- Sur quel plan ?
- Euh, ben, tout... La marche, les capacités intellectuelles...
- Sans vouloir être trop pessimiste, je dirais qu'on ne peut plus grand-chose pour elle sur le plan des facultés intellectuelles. Par contre, on va pouvoir lui redonner de la mobilité et de l'autonomie.
- Ah bon ?

Le Dr Khadri, c'est une quadragénaire pimpante et toujours partante pour un brin de causerie. Elle m'aime bien. Je me suis même déjà demandé dans quelle mesure elle ne me draguait pas. En tout cas, elle fait partie de ceux qui s'extasient sans vergogne sur ma beauté :

- Gabriel, on vous a déjà dit que vous aviez des yeux extraordinaires ? Et vos cils ! Je suis jalouse de vos cils !

- Mouais...

Dans ces cas-là, je ne sais jamais comment me tenir, quelle posture adopter pour n'avoir l'air ni vaniteux ni faussement modeste. Mais aujourd'hui, je veux bien jouer les coquettes si ça me garantit que le Dr Khadri va m'en dire un peu plus sur le bilan médical de Gabrielle.

- Dans le cas de Mlle Victor, on a une atteinte du faisceau pyramidal. Vous savez ce que c'est ?

C'est un des bons côtés du Dr Khadri : contrairement à la plupart de ses confrères, elle estime que les aides-soignants peuvent tirer profit de sa pédagogie. Ce n'est pas la première fois qu'elle me fait un petit cours express sur tel ou tel sujet. Sans compter qu'elle m'encourage vivement à passer le concours d'infirmier.

- Oui, je sais.

De fait, je sais. Plus je bosse mes cours, plus j'aime ça, plus je suis avide d'en apprendre davantage - et plus je regrette de ne pas avoir passé un bac scientifique, et entamé des études de médecine dans la foulée. Sauf que pour se lancer dans des études longues et difficiles, il faut un minimum de soutien familial. J'entends d'ici les ricanements de mon père si je lui avais annoncé que je voulais être médecin. Et de toute façon, je n'ai pas eu besoin des ricanements de mon père pour renoncer aux études. Déjà bien beau si j'ai suivi une formation d'aide-soignant. Pour envisager de faire médecine, il aurait fallu que je sois capable de me projeter dans un avenir littéralement sans rapport avec mon présent sordide. Je le suis aujourd'hui, mais aujourd'hui c'est trop tard. Tout ça pour dire que le faisceau pyramidal, les atteintes neurologiques, je maîtrise. De même que l'enraidissement du pied en flexion plantaire dont me parle le Dr Khadri avec sa fougue habituelle :

- Vous voyez, dans le cas de Mlle Victor, la spasticité des extenseurs du pied a prévalu sur celle des fléchisseurs et des muscles valgisants : vous me suivez ?

- Euh, le péronier, le fibulaire, tout ça ?
- Exactement ! D'où une déformation des pieds. On a ce qu'on appelle des pieds bots en équin.
- C'est gênant ?
- Quand la déformation est modérée, non, pas trop. Mais dans le cas de Mlle Victor, la déformation est très sévère.
- Elle va être opérée ?
- On peut éventuellement lui proposer un allongement du tendon d'Achille et du jambier postérieur, voire une double arthrodèse sous-astragalienne et médiotarsienne.

Plus le Dr Khadri parle, plus elle s'enflamme, et je la perds un peu quand elle aborde le risque de double talus. Ce que je retiens, c'est que M. Victor n'est pas chaud pour la chirurgie et que Gabrielle va revenir régulièrement dans le service pour des séances de kiné. Je vais la revoir. À cette seule idée, mon cœur s'emballe et je me promets de bosser mon cours sur la revalidation du patient cérébrolésé. Comme s'il y avait quelque chose à espérer, un miracle à attendre des manuels rébarbatifs dans lesquels je passe désormais une grande partie de mon temps. Gabrielle, mon amour, je t'ai fait du mal, mais je vais le réparer, je te jure, tu verras, fais-moi confiance.

VIENS M'EMBRASSER

Tandis que je fantasme des projets de sauvetage et de rédemption, l'assassin de mon père est en train d'élaborer sa propre combinaison gagnante, son propre plan pour délivrer le monde, ou à défaut le purifier d'un élément nuisible.

J'ai vingt-deux ans, je n'ai plus mis les pieds chez mes parents depuis l'épisode *Eau sauvage*, mais j'y pense à chaque fois que mon petit frère sort de la salle de bains, rasé de frais et aspergé de son parfum fétiche.

De son côté, Hendricka ne se manifeste que de loin en loin, mais son second film est sorti, et elle y crève tout autant l'écran que dans le premier, ce qui me vaut de devenir moi-même une semi-célébrité : je lui ressemble trop pour ne pas être abordé de temps à autre par les fans de ma sœur :

– Vous ressemblez beaucoup à la fille de *Reine d'un soir*.

– Ah bon ?

J'ai arrêté de mentir en prétendant que nous sommes jumeaux. Et j'ai aussi arrêté de dire la vérité en révélant qu'elle est ma sœur. Tout ce que je demande, c'est qu'on me foute la paix, qu'on me laisse tranquillement devenir un autre. Ni frère de, ni fils de. Juste moi, quoi que cela veuille dire, et dans mon cas, pas grand-chose. Qu'on me laisse me forger un néant reposant, où personne n'aurait d'attentes me concernant, pas plus mes parents indignes que ma nana, mes collègues, mes patients.

La seule à qui je veuille rendre des comptes, c'est Gabrielle. Ma reine... C'est à elle que j'ai pensé en regardant le film d'Hendricka. Elle avait beau se démenier pour mériter ce titre royal, être objectivement sublime, objectivement royale, j'avais Gabrielle en tête, ses yeux, sa voix cassée, le pastel délicat de son visage – mais aussi la rose pourpre de son sang s'épanouissant sous sa nuque frêle, mais aussi ses mains et ses pieds irrémédiablement tordus par ma faute, mais aussi le regard triste de son père, leur vie foutue, à lui, à elle, à tous.

Le 4 avril 2000, mon portable vibre dans ma poche. C'est Choucha.

– Ton père, il est mort.

Dans ma tête, comme un éblouissement. Une seconde. Et ensuite, plus rien. Aucune émotion identifiable. Je n'arrive même pas à trouver des mots convenables et je sens Choucha s'impatienter :

– Oh, tu dis rien ?

- Il est mort de quoi ?
- On l'a tué. À la décharge.
- Quoi ?

À en croire Choucha, mon père s'est pris un coup à l'arrière de la tête. Et plusieurs autres, en pleine face. On l'a retrouvé ce matin, baignant dans son sang. La décharge, c'est derrière la cité Artaud : un tas de gravats, de poutrelles rouillées, de frigos hors d'usage et de déchets organiques – haut de presque un étage. Maintenant que quelqu'un y est mort, la Ville va peut-être s'en préoccuper, mais jusqu'ici, les rats pouvaient y grouiller et les ordures s'y putréfier tranquillement. La décharge, c'est aussi un lieu de deal : mon père y a toujours filé ses rencards et caché ses doses. D'ici à ce qu'un autre narco lui ait fait la peau, ou un client à qui il aurait refile de la merde une fois de trop...

- Tu préviens Hendricka ?
- Ouais. Et Mohand.
- Il sait déjà, Mohand : il était à la cité quand c'est arrivé.
- Quoi ?
- Il était venu voir ta mère.

J'ai beau vivre avec mon frère, je ne sais quasi rien de ses activités, et il s'est bien gardé de me dire qu'il restait en contact avec Loubna. Je raccroche, en promettant à Choucha non seulement de prévenir Hendricka, mais aussi de pointer mon nez à Artaud, histoire de gérer. Gérer quoi ? L'héritage paternel ? Mais à part des petites cuillers noircies et des sweat-shirts crasseux, qu'a-t-il à nous léguer ? J'ai malheureusement mon idée sur la question et j'arrive à la cité tout en la ruminant sombrement.

C'est Mohand qui m'ouvre, égal à lui-même dans son slim ajusté et sa chemise claire. M'étreignant affectueusement, il me montre le canapé où Loubna est prostrée.

- Maman, y'a Karel.

Comment peut-il encore l'appeler « maman » et lui accorder la moindre considération ? Il est pourtant bien placé pour savoir qu'elle est dangereusement folle.

- Laisse tomber, je veux pas lui parler.

Les yeux de mon frère s'agrandissent :

- T'as tort. Elle a rien fait de mal, elle.
- Momo, tu te trompes ! Elle est comme lui !

- Elle t'a déjà cogné ? Elle t'a déjà traité d'enculé ? Elle t'a déjà enfermé dans un placard ? Elle t'a déjà ébouillanté sous la douche ? Privé de bouffe pendant deux jours ?

- Non. Mais elle a laissé faire tout ça.

- C'est pas vrai ! Sans elle, je serais mort depuis longtemps, et tu le sais !

– À cause d'elle, il n'y a pas si longtemps, tu as failli mourir ! Si j'étais pas arrivé à temps, ils t'auraient tué tous les deux !

– Tu dis n'importe quoi !

Je me tais : s'il a envie de croire qu'il a eu une mère, grand bien lui fasse. Il a sans doute besoin de ça pour amoindrir l'horreur de ce que Karl lui a infligé. Mais en ce qui me concerne, je ne suis pas dupe : elle n'a aimé aucun de ses enfants. Mohand était sa chose. Il l'était d'autant plus qu'il était faible et privé d'autonomie par la maladie.

– Bon, je m'en fous d'elle, de toute façon. Qu'est-ce qui s'est passé avec Karl ? T'en as une idée ?

– Viens.

Il m'entraîne dans notre petite chambre d'enfants, toujours la même avec ses lits superposés et le tiroir où lui-même a dormi de zéro à quatorze ans. Le poster d'*Off the Wall* est toujours là. La commode Ikea délabrée aussi. Mohand enfourne un CD dans la platine, une Pioneer trop vieille et trop encombrante pour que mon père ait pu la refourguer.

– Je mets un peu de zik. Marvin Gaye : « Flyin' High », tu connais ?

Non, je ne connais pas : contrairement à mon frère, j'en suis resté à Michael, IAM et NTM. Tandis que s'élèvent les premières notes du morceau, Mohand nous roule rapidement un petit deux feuilles, et s'accoude à la fenêtre, qui donne à la fois sur la colline et sur la décharge.

– C'est là qu'il est mort, tu le sais ?

– Ouais. Choucha m'a dit.

– T'en penses quoi ?

– Qu'il a eu ce qu'il méritait.

– T'es même pas un peu triste ?

– T'es sérieux ? Mohand, comment tu veux que je sois triste ?

– Je veux pas que tu sois triste, je te demande, c'est tout. C'est ton père...

– Avant d'être mon père et le tien, c'était d'abord le pire des salauds. J'ai zéro bon souvenir de lui. T'en as, toi ?

– C'est même l'inverse : mes pires souvenirs sont tous liés à lui.

– Ben moi pareil. Je le haïssais. Je le hais encore. En fait, tu sais quoi ? Je suis soulagé qu'il soit mort.

– Il est mort comme un baltringue, tu sais. En chialant et en se chiant dessus. Quand je pense que c'est ce pauvre type qui nous a terrifiés toute notre enfance. En fait, il avait pas de couilles, c'était un minable.

– Comment tu sais qu'il est mort en chialant ?

Tirant sur son joint avec satisfaction, mon petit frère se retourne vers moi :

– À ton avis ? C'est moi qui lui ai écrasé la gueule à coups de pierre.

Je le regarde. Il n'a jamais été plus beau qu'en ce jour d'avril 2000. Crinière noire nouée en chignon sur le sommet du crâne, yeux légèrement surlignés de khôl, sourire radieux... Mon frère, le meilleur d'entre nous, le plus courageux, surtout. Cent fois, j'ai rêvé ce geste, rêvé que je tuais mon père, l'étranglais de mes propres mains, lui faisais rendre gorge, jouissant de ses râles, de sa terreur, de son regard implorant. Au lieu de ça, j'ai à moitié tué une pauvre fille qui ne me voulait que du bien et qui avait la vie devant elle. C'est moi, le minable. C'est moi qui aurais dû crever sur mon tas d'ordures. Comme tout à l'heure avec Choucha, je suis trop abasourdi pour trouver les mots, et je me contente de répéter bêtement :

– Tu l'as tué, mec, tu l'as tué...

Plus je répète ma pauvre formule, plus le sourire de Mohand se fait large :

– Ouais, et il est pas mort tout de suite, tu sais. Je lui ai mis un premier coup par-derrrière, et ensuite, je suis passé devant : je voulais le regarder bien en face. Il m'a vu arriver, il a compris que j'allais continuer à le frapper et il s'est mis à chialer, à supplier. Il s'est même chié dessus, je te dis. Tu te rappelles ? Tu te rappelles toutes les fois où il m'a pourri la gueule pour ça ? Toutes les fois où il m'a poursuivi jusque dans la salle de bains pour me faire honte parce que j'avais pas pu me retenir ? Toutes les fois où il m'a dit que je puais, que j'étais un animal, que je lui foutais la gerbe, que c'était pas possible que je sois son fils tellement j'étais loupé ! Tu te rappelles ?

– Oui, Mohand, je me rappelle.

Il ne rit plus, maintenant. Même pour lui, c'est trop dur, cette évocation du pire. Et j'ai beau l'avoir vécue avec lui, nous ne partageons pas tout à fait la même enfance. Karl m'a battu, insulté, raillé et humilié impitoyablement, mais ce n'est rien à côté de ce qu'il a infligé à Mohand.

– Tu sais ce que ça fait, à cinq ans, à huit ans, à dix ans, d'avoir mal tout le temps, de rien comprendre à ce qui t'arrive, mais d'en savoir quand même assez pour te rendre compte que t'es pas comme les autres ? Tu sais ce que ça fait de savoir que ton corps peut te trahir à tout moment, que tu peux te retrouver avec de la merde qui te dégouline dans le froc, et que tout le monde va le voir et le sentir ? Alors tu rentres chez toi, et là y'a ton père, au lieu de te consoler et de te rassurer, il te hurle dessus, il te dit que cette merde, c'est toi, que tu seras jamais normal et que tu lui fous l'harchouma tellement t'es un monstre !

Il s'essuie furieusement les yeux du pouce et de l'index, sans laisser aux larmes une chance de couler – conformément aux usages virils de la cité. Et je n'ose même pas le prendre dans mes bras tellement je sais tout ça et tellement j'ai honte de n'avoir rien fait pour lui, d'avoir

toléré l'intolérable, d'avoir assisté à son martyre en témoin impuissant.

– Mo...

– Ta gueule. Je me remettrai jamais de ça, faut que tu le saches. Mais t'aurais rien pu faire. Personne, même pas elle...

Il a un geste désabusé vers le salon, histoire de désigner sa mère indigne, histoire de la dédouaner de ses responsabilités, une fois de plus. Je le laisse parler, sentant que je ne vais pas tarder à pleurer moi aussi, avec les vraies larmes que je n'ai jamais appris à retenir.

– Je suis flingué, Karel, tu sais. Je serai jamais heureux, c'est pas possible.

– Mais je croyais...

– Oui, je sais : j'ai l'air de m'en être bien sorti, et par certains côtés, c'est pas faux, mais, comment tu veux...

Il n'achève pas sa phrase. Pas la peine, il n'y a rien à vouloir, il a raison. Il n'a que dix-sept ans, mais ce qu'ont été ces dix-sept années, les gens normaux, avec une famille normalement et banalement dysfonctionnelle, ne peuvent même pas l'imaginer. Je tente quand même un propos optimiste :

– Moi, je crois qu'on va s'en sortir. Et toi aussi. Il est mort, tu l'as buté, oublie-le.

Levant la main, il m'intime au silence :

– Écoute.

– Quoi.

– La chanson.

Voyant que je ne capte pas grand-chose, il répète les mots de Marvin :

– *But soon the night will bring the pains, the pain, oh the pain...*

La nuit, toujours elle. Elle aura poursuivi les enfants Claeys toute leur courte vie. Mais justement, il est peut-être temps d'en finir avec la nuit, et c'est ce que je tente de dire à Mohand, qui m'interrompt une nouvelle fois :

– Tu sais comment il est mort, Marvin Gaye ? Tué par son père. Des pères qui tuent leurs enfants, il y en a plein, si tu savais...

Avisant le poster de Michael, il reprend :

– Lui aussi, son père l'a tué. Même s'il est pas mort, pas encore. Je les reconnais.

– Tu reconnais quoi ?

– Les enfants comme nous. Même quand ils sont adultes. Ça se voit. Ils sont tarés. Michael est taré, Marvin l'était aussi. Et moi. Et toi.

Je suis bien placé pour savoir qu'il a raison, que je trimbale mon lot de tares ineptes et mon incapacité à vivre.

– C'est pour ça que je voulais lui faire la peau. Parce qu'autrement, il aurait achevé le travail, d'une façon ou d'une autre.

And I ain't seen nothing but trouble, baby, nobody really understands, no, no, and I go to the place where the good feelin' awaits me, selfdestruction in my hand...

Mohand a raison, Marvin aussi. Comme « Demain c'est loin » d'IAM, la chanson de Marvin parle de nous, c'est-à-dire de types mal barrés, qui vont mal tourner et surtout mal finir – autant dire des moins que rien. Tant qu'on se crèvera entre nous sur des tas d'ordures, tant qu'on se crackera bien la gueule avec nos petits cailloux, la société passera ça par pertes et profits. Et si les pertes sont négligeables, les profits sont loin de l'être : la sélection s'opère, naturellement, sans intervention extérieure, sans déploiement des forces de l'ordre – pas besoin de ligne budgétaire, y'a qu'à nous laisser faire, bingo.

Dans le salon, ma mère s'est levée. J'entends son pas traînant sur le lino. Avant de la rejoindre, Mohand se recompose un visage serein :

– Maman ?

Elle s'allume une clope, sans lui répondre et sans même le regarder. Loubna Melakhessou, quarante-six ans et l'air d'en avoir cent, avec ses cheveux gris, ses mains tremblantes, ses dents abîmées. Elle n'a plus rien à voir avec la mère de mon enfance, celle qui réussissait à être belle en dépit de son mauvais œil et de ses fringues informes, à mille lieues des codes vestimentaires de la cité, les jupes en jean de Michèle et Sara, les leggings moulants d'Inès, les bustiers de Marlène, leurs parfums et leurs bijoux à toutes... Ma mère était la plus belle, et aujourd'hui c'est une épave. On vieillit vite quand la vie ne tient à rien – et je ne vois pas bien ce qui rattache encore ma mère à la sienne. Mohand, peut-être. En tout cas, il s'affaire autour d'elle, lui fait du café, sort du pain, du beurre, des œufs :

– Je te fais une omelette ?

Mon frère la connaît peut-être mieux que moi. Peut-être que si elle n'avait pas rencontré Karl, elle aurait été gentille, gaie, normale. Peut-être que c'est lui qui l'a esquinée. Et dans ce cas, je suis bien le fils de mon père, vu que moi aussi, j'abîme les femmes. L'été dernier, j'ai rencontré une fille vive, tendre, espiègle, et maintenant, elle est rivée à son fauteuil, le visage tordu, les mains crispées, les pieds bots en équin. Je ne me suis pas contenté de lui prendre ses facultés intellectuelles, je l'ai dotée de pattes ongulées et agitées de spasmes, qui lui permettent tout juste le transfert du lit au fauteuil : Gabrielle était un feu follet, je l'ai muée en animal captif, en chimère arrimée à ses sangles et ses roues de métal...

Le visage enfoui dans les mains, je m'efforce de repousser une nouvelle salve d'images cruelles et de me concentrer sur la situation présente. Quand je relève la tête, je croise le regard de Loubna, ses prunelles sombres qui ne renvoient plus rien – depuis si longtemps, maintenant. Pour la forme, car en fait je m'en fous complètement, je

demande :

- On l'enterre quand ?
- On l'incinère. C'est ce qu'il voulait. Il me l'a toujours dit.
- O.K. On l'incinère quand ?
- On sait pas. Va y avoir une autopsie, une enquête, tout ça...
- Ah bon ?
- Bien sûr. Il est pas mort de mort naturelle ! On l'a assassiné !

Je regarde mon frère, son petit chignon de geisha, sa chemise cintrée, son air serein, voire vaguement attristé. Quel comédien ! C'est lui qui devrait faire du cinéma, pas Hendricka. Si je n'avais pas le cœur serré, j'écarterais de rire devant cette démonstration d'innocence. Tandis que la cafetière émet des glouglous rassurants, Mohand bat ses œufs et hache sa ciboulette avec détermination. Ça sent le café, le beurre, les fines herbes – une odeur de normalité inédite entre ces quatre murs. Quand mon frère met sur la table son omelette repliée en un chausson parfait, je lis du triomphe sur son petit visage, et je décrypte parfaitement son expression. Tu vois, me dit mon frère sans me le dire, tu vois, nous aussi on peut y arriver : dîner en famille, tranquillement, sans avoir le bide noué par l'angoisse, sans se demander qui va s'en prendre une ni sur qui vont tomber les cris, les insultes, les coups.

– Mange, maman.

Elle lui obéit, mécaniquement, mastiquant chaque bouchée sans plaisir apparent. Pas sûr qu'elle sache ce qu'elle mange, mais elle mange, sous l'œil encourageant de son dernier-né. Et ça me revient, toutes les fois où c'est elle qui le faisait manger, le prenant sur ses genoux, le câlinant, forçant la barrière de ses dents serrées, passant outre ses haut-le-cœur, cuillerée après cuillerée. Karl, ça le rendait fou, cette tendresse, cette sollicitude :

- Arrête, putain ! C'est plus un bébé ! S'il a pas faim, il dégage !
- Il mange rien si c'est pas moi qui lui donne !
- Tu vas le prendre sur tes genoux jusqu'à quel âge ? Tu vois bien qu'il est pas normal ! Les autres minots, ils bouffent !

De fait, Mohand n'acceptait de se nourrir que si elle lui mixait la nourriture et l'enfournait patiemment entre ses lèvres couturées. C'est vrai qu'il serait mort sans elle, et rien que pour ça, elle mérite peut-être que je lui pardonne, que j'oublie le passé récent pour ne garder d'elle que les souvenirs du temps où elle s'occupait de nous, souriait et parlait encore. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas ouvert la bouche ? Depuis combien de temps n'ai-je pas entendu les mots que disent les mères, range ta chambre, couvre-toi, viens m'embrasser...

« Viens m'embrasser », c'est le titre d'une chanson. Julio Iglesias. Encore un chanteur de l'amour. Un de ceux qu'on entendait aux beaux jours, quand la cité Artaud ouvrait grand ses fenêtres. Ma mère ne l'a

jamais écouté, mais Michèle, la voisine du dessus, nous a toujours fait profiter des roucoulandes du beau Julio, ce qui fait qu'aujourd'hui encore, je peux chanter par cœur tous les couplets de « Viens m'embrasser ». Mohand aussi, j'en suis sûr : il a eu sa phase Julio, quelque part entre Philippe Lavil et Joey Starr.

– *Toi qui t'en vas, oublie que je suis triste, oublie et souris-moi, fais-moi revivre encore un peu de ce temps-là...*

D'abord un peu surpris, mon frère se met à chantonner avec moi, amenant une ombre de sourire sur les lèvres tristes de Loubna. Mon père est mort, j'ai envie de chanter, de boire, de fêter ça.

– On a quelque chose à boire ?

– J'ai mis du blanc au frais.

Nous trinquons tous les trois dans nos verres en pyrex terni. Je ne suis pas certain que ma mère sache vraiment à quoi ses fils lèvent leurs verres, mais elle le fait, avec dans les yeux une lueur nouvelle. Ou très ancienne : une lueur d'avant – *avec le temps, tu sais, tout devrait s'arranger, viens m'embrasser...*

LE BONHEUR DANS LE CRIME

Mon père est mort. Tout est faux dans cette phrase. D'abord, parce que je n'ai jamais eu de père, et ensuite parce que, père ou pas, il est toujours vivant. Au lieu de le tuer, j'ai passé vingt-deux ans à le laisser vivre et prospérer en moi jusqu'à l'intoxication. C'est moi qui aurais dû le retrouver à la décharge et lui fracasser le crâne. Mohand m'a raconté plus en détail. Nous sommes montés dans la colline, laissant Loubna avec Inès, une voisine venue innocemment proposer à la veuve ses makrouts et sa conversation. Si elle savait... Mais peut-être sait-elle. Je n'ai jamais mesuré exactement le degré de confiance et de complicité qui liait ma mère à ses rares copines.

Quoi qu'il en soit, Mohand est gai comme un pinson. Tandis que nous gagnons notre restanque préférée, il bavarde de tout et de rien, en attendant d'en venir au seul sujet qui vaille.

– Comment t'as fait ?

– Facile. Je lui ai dit que je connaissais un gars qui cherchait de la C. Que j'allais faire les présentations à la décharge, puis que je les laisserais faire leur biz tranquille.

– Quelqu'un aurait pu vous voir.

– Il était tard. Je savais qu'il y aurait dégum.

– N'empêche. C'était risqué.

– Je sais pas si c'était risqué mais c'était indispensable. J'en pouvais plus. Je te jure, rien que de savoir qu'il était vivant, je supportais plus de me regarder en face.

– Bon, et après ?

– Quand je suis arrivé, il était déjà là. Je l'ai frappé par derrière. Avec un bout de parpaing que j'ai pris dans le tas. Je crois qu'il a pas compris. Il s'est juste à moitié appuyé à la décharge, pour pas tomber, et il est resté là, à se frotter le crâne et à marmonner je sais pas quoi. Alors je suis passé devant, et je lui ai dit : « Salut, papa. »

– Tu l'appelais comme ça, sérieux ?

– Non, jamais. Il m'a regardé, tu sais, avec cet air qu'il a toujours. L'air de dire : « Petit con, t'as même pas le droit de me parler. T'es trop une merde pour ça. »

– Ouais, je connais...

– Alors je lui ai mis un deuxième coup, en plein dans sa sale gueule. Je lui ai dit : « Ça, c'est pour maman. »

Une cuiller pour maman, un coup de caillasse pour papa. La justice, façon Mohand Claeys.

– Je lui ai même pas laissé le temps de reprendre son souffle : je lui ai mis un nouveau coup dans la tronche. « Pour Karel », je lui ai dit. Puis un troisième, pour Hendricka. Puis un quatrième, pour moi. Et ensuite, j'ai continué. Là c'était pour personne. Juste histoire de débarrasser le monde de cet enculé. Il s'est même pas défendu, tu sais. Dès le deuxième coup, il s'est juste assis et il s'est mis à chialer, en me disant d'arrêter, qu'il méritait pas ça, gnagnagna...

– Comme une meuf.

– Même pas une meuf ! Je connais des meufs qui ont plus de couilles que ça !

– Comme une merde, alors.

– Exactement. C'est ce que je vais faire graver sur sa tombe : « Comme une merde. »

– Car tu es merde et à la merde tu retourneras.

– C'est quoi, ça ?

– La Bible, espèce d'inculte.

Nous rions comme des bossus dans la colline, tout en partageant un énième joint – mais ce qui suscite notre hilarité, ce n'est pas tant la kush que ce juste retour des choses : Karl Claey's rampant dans sa merde, Karl Claey's suppliant son dernier fils de lui laisser la vie sauve.

J'ai encore en mémoire ce jour d'il y a quinze ans, quand mon père menaçait de le défenestrer, le balançant dangereusement au-dessus de la balustrade, hurlant que ce minot, c'était pas le sien, que ma mère n'était qu'une pute, et que de toute façon, chez lui, en Belgique, on laissait pas vivre les triso, couic, on les zigouillait à la naissance, que ce serait mieux pour tout le monde s'il envoyait Mohand s'écraser quatre étages plus bas.

Mon Dieu... Dire que j'ai vécu ce moment. J'avais sept ans, je n'étais que terreur, aucune place en moi pour la réflexion et le sang-froid qui auraient pu me permettre de comprendre que tout ça n'était que du bluff, le petit numéro pervers d'un mec qui aimait terroriser les faibles mais faisait profil bas devant les forts. Je hurlais, ma mère hurlait, Hendricka hurlait, et Mohand bébé geignait faiblement dans son pyjama souillé.

Deux ans après la mort de Karl, en voyant Michael Jackson exhiber son propre bébé au balcon d'un hôtel berlinois, le balançant tout aussi dangereusement que mon père l'avait fait avec Mohand, j'ai eu un coup au cœur, sans trop savoir pour qui. Pour l'enfant qui risquait une chute mortelle, ou pour ce père qui avait entamé la sienne depuis longtemps ?

Pauvre Michael, qui ne savait pas plus veiller sur ses enfants qu'il n'avait su les engendrer. Pauvre Michael, à ce point privé de jeunesse qu'il était incapable de vieillir, et à ce point privé d'enfance qu'il ne saurait jamais la distinguer de l'âge adulte. Je ne cherche pas

d'excuses à sa plus que probable pédophilie, mais je lui en ai toujours trouvé dans l'œil de maquignon du père Jackson et ses lèvres de batracien affaissé.

C'est Mohand qui a raison, il faut leur faire la peau avant qu'ils aient la nôtre, tous ces donneurs de sperme d'opérette, les Joe Jackson, les Marvin Gaye Senior et les Karl Claey's. Car la seule chose qu'ils nous aient jamais donnée, c'est précisément cette goutte de sperme, et ça m'a toujours paru un don bien chiche et une base bien tenue pour y édifier tout un système d'exploitation, un empire de violence et de terreur, une mise en coupe réglée de notre innocence et de notre faiblesse.

– On aurait dû le tuer avant.

Je sens Mohand acquiescer dans l'obscurité de la nuit tombante. Il ne dit rien, mais sans doute pense-t-il que le parricide était ma mission et que j'y ai failli, que je l'ai laissé y aller tout seul, avec ses faibles forces, sa maladie, ses cinquante kilos tout mouillé. Ce n'est pas la première fois que cette idée me vient, mais c'est la première fois que je la laisse s'installer dans ma conscience. Je suis très fort pour vivre avec juste un bout de cerveau qui clignote et l'autre plongé dans sa bienheureuse pénombre. Je ne suis pas seul, on est des milliers à être en veilleuse – mais pas mon frère : mon frère est du bois dont on fait les héros et les princes. J'avais raison, enfant, de rêver d'un messie en regardant le ventre de Loubna s'arrondir. Attrapant sa main, je la serre très fort, avant de sursauter :

– Putain, c'est quoi, ça ?

– C'est moi.

– J'ai senti un truc, comme une décharge.

– Ben ouais, c'est moi, je te dis.

Ça me revient, le jour de l'an, les gens qui venaient le toucher, la chaleur bienfaisante de ses mains sur ma poitrine.

– Comment tu fais ça ?

– Je fais rien. C'est comme ça.

– Tu peux guérir les gens avec ça ?

– Guérir, pas vraiment. Je peux juste les aider à aller mieux.

Mohand rentre à la cité. Il va s'occuper de sa mère, parce qu'il est le meilleur fils du monde, celui que tous les parents devraient se souhaiter. Et moi, je rentre rue Consolat, retrouver Shayenne, sa déception et son ennui. Car je la déçois et elle s'ennuie. Son rêve, désormais, c'est que nous achetions une caravane et que nous partions sur les routes, comme le faisaient ses ancêtres. Ma fille du voyage... Si elle savait que mon rêve à moi, c'est de dormir dans mon grand lit carré jusqu'à la fin du monde ! C'est d'ailleurs ce que je fais à tout bout de champ : dormir, passionnément, roulé en boule sous mon boutis fleuri, ou voluptueusement étendu en travers des draps

monogrammés de Mariette Zatmano. Dormir et oublier, dormir et rêver que mon frère a ressuscité Gabrielle, et qu'elle vient vers moi, son visage clair sous ses mèches sombres, son beau sourire, ses bras qui s'ouvrent en me voyant. On n'en est pas là, mais mon père est mort, et c'est déjà ça. Mon père est mort, et c'est un bon début.

Jointe au téléphone, Hendricka me parle comme si je la tirais du sommeil, voix pâteuse, élocution embarrassée. Il est pourtant midi à San Diego.

– T'as su pour Karl ?

– Non.

– Il est mort. Il s'est fait planter. Enfin, non, on lui a écrabouillé la tronche à coups de pierre. À la décharge.

– Bah, pour moi il était mort depuis longtemps.

– Tu t'en fous ?

– Ouais. Non : c'est mieux qu'il soit vraiment mort. Il fera plus de mal à personne.

– Tu viendras pour la crémation ?

– Bien sûr que non ! Et tu ferais mieux de pas y aller non plus.

– Vaut mieux que j'y aille : y'a une enquête.

– Et alors ?

– Ça fera suspect, si j'y vais pas.

Elle a un rire bref, éraillé, sans joie :

– C'est toi ?

– Non. Mais j'y ai pensé souvent.

– Et moi donc ! Tu te rappelles, JVTMP ?

JVTMP, c'est le secret de nos dix ans, c'est le message griffonné au Bic et glissé entre le mur et le poster de Michael : Je veux tuer mon père. La dernière fois que j'ai vérifié, avec Mohand, il y était encore. Mohand...

– Tu sais quoi ? On ferait mieux de pas en parler au téléphone. On sait jamais : si on est sur écoute...

– T'es parano, frère. On n'a rien à se reprocher, de toute façon. Moi, j'étais même pas en France...

Au moment même où elle prononce ces paroles, j'entends au fléchissement de sa voix qu'elle aussi pense à Mohand, le troisième larron de nos conjurations enfantines. Elle raccroche précipitamment, sur des formules évasives : elle va essayer de venir, elle ne sait pas, elle va voir.

Quand elle me rappelle quelques heures plus tard, elle a retrouvé tout son allant.

– Bon, finalement, je viens. Pour la cérémonie. C'est quand ?

– On sait pas. On nous a même pas encore rendu le corps.

– J'ai pris un billet, de toute façon. Je serai là demain.

– Pourquoi t'as changé d'avis ?

– J’ai pas changé d’avis. J’en ai rien à foutre qu’il soit mort. C’est juste que mon agent m’a dit que c’était bien pour ma carrière, que mon père ait été assassiné. Enfin, il me l’a pas dit aussi cash, mais c’était l’idée.

– Je vois pas en quoi ça peut être bien pour ta carrière que ton père soit mort comme un crevard.

– Tu peux pas comprendre. C’est du storytelling.

Elle a pris l’habitude d’émailler sa conversation d’anglicismes. Celui-là ne me dit rien, mais apparemment c’est un truc qui marche très fort aux States, et le fait qu’Hendricka ait perdu son père aussi brutalement lui confère une aura de mystère tragique aussi accrocheuse que vendeuse.

– T’es comme lui, en fait : prête à tout pour faire du fric.

– Exactement. Et tu sais quoi ? Pour une fois qu’il peut me servir à quelque chose, je vais pas me gêner. C’est juste dommage qu’il soit mort avant qu’on puisse lui faire un procès.

– Un procès ?

– Ouais. On serait venus à la barre, toi, Mohand et moi, pour tout dire. Comment il nous battait, comment il enfermait Mohand dans le placard... Et la fois où il a failli le jeter par la fenêtre. Et quand il l’a attaché au radiateur. Et quand on avait rien à bouffer parce qu’il avait acheté sa dope... On aurait forcé les gens à écouter tout ce qu’il nous a fait pendant des années, et lui, il aurait été là, avec sa sale gueule, j’aurais trop kiffé. Et j’aurais aussi raconté comment il m’a violée.

Avant que j’aie le temps d’intégrer cette nouvelle information, elle éclate de rire :

– Non, frère, t’inquiète : il a jamais fait ça. Il m’a même jamais tripotée. Et il est jamais venu me rejoindre dans mon lit non plus – c’est bizarre, non ?

– Il aurait fallu qu’il enjambe celui de Mohand, c’est pour ça.

De nouveau, nos rires, qui se répondent au-dessus de l’océan Atlantique. J’ai échappé de si peu à la folie que j’accueille avec joie tout ce qui me rappelle qu’il y a pire que nous, pire que notre enfance de merde, pire que notre tortionnaire de père.

Quant à Hendricka, elle est d’une humeur étrangement facétieuse, elle que j’ai toujours connue sombre, fermée, et dépourvue d’humour. Je l’avais déjà trouvée beaucoup plus détendue à son dernier séjour ici, mais il faut croire que seule la mort de Karl manquait à son bonheur. Maintenant qu’il nous a quittés, ce bonheur éclate et s’entend en dépit des 9 000 kilomètres qui nous séparent : il traverse l’Atlantique et arrive jusqu’à moi.

Le surlendemain de ce coup de fil édifiant, ma sœur débarque à la maison, ravissante et radieuse dans son combishort en lamé or.

– Tu vas aller à l’enterrement comme ça ?

Cette fois-ci, son rire est un vrai rire, qui dévoile sa gorge jusqu'à la lchette et permet d'observer au passage l'insolente perfection de ses dents, qui ne doit rien au dentiste et encore moins à l'orthodontiste. L'incurie de nos parents nous a au moins permis d'échapper aux bagues comme aux appareils dentaires, et de garder nos dents du bonheur ou nos incisives chevauchées.

– Non, t'inquiète. J'ai prévu une petite robe noire. Y'aura peut-être des photographes...

– Jéré est pas venu ?

– Jéré n'est plus dans la course, frère. Je l'ai jarté.

– T'as quelqu'un d'autre ?

– J'ai moi. Et je me suffis très bien.

Elle rit de nouveau, et je la comprends. Pourquoi diable irait-elle chercher ailleurs l'objet de son désir ? Même Shayenne est sous le charme, elle qui déteste la plupart des autres filles.

– Ta sœur, c'est fou, quand même...

Oui, c'est fou, une telle splendeur. Je suis beau, c'est entendu, mais je ne lui arrive pas à la cheville. D'autant qu'elle a pris son corps en main.

– En Californie, t'es obligé.

– Obligé de quoi ?

– De faire du sport, de manger clean. Tout le monde le fait, là-bas.

– Genre, toi, tu fais du sport ?

– Grave ! J'ai un coach. Il vient m'entraîner cinq jours par semaine. Et j'ai une diététicienne, aussi. Alors tes lasagnes, tu te les gardes, frère !

– Tu vas manger quoi ?

– Des courgettes à la vapeur.

– Tu dors ici ?

– Non, j'ai pris une chambre au Sofitel.

Elle s'en va comme elle est venue, avec le sac Lady Dior dont elle est si fière, un cadeau hors de prix de ce pauvre Jérémie, qu'elle a pressé comme un citron avant de lui signifier son congé. Dès le lendemain, d'ailleurs, c'est lui qui débarque dans l'appartement de sa grand-mère, histoire d'y récupérer quelques affaires, des photos, des bijoux. Ni lui ni moi ne sommes dupes de ce prétexte, et je lui ai à peine ouvert la porte qu'il me parle d'une voix tremblante, entrecoupée par l'émotion :

– Tu as vu Hendricka ? Elle est venue ?

– Elle est passée hier.

– Elle t'a parlé de moi ?

– Elle m'a dit que vous n'étiez plus ensemble.

Il pousse un véritable braiement de douleur :

– Mais non ! C'est faux ! Bien sûr que nous sommes toujours

ensemble ! C'est juste... qu'on s'est un peu disputés avant qu'elle parte, alors... Bon, tu vois, j'ai pris l'avion juste après elle, et là, je vais aller la retrouver. Tu sais où elle crèche ?

– Non.

– Karel, sérieusement... J'ai besoin de lui parler.

– Si elle veut plus te voir, elle veut plus te voir.

– Je crois qu'elle mélange tout, en ce moment : elle envoie tout balader parce qu'elle souffre.

– Elle souffre de quoi ?

– Ben, votre père, cette histoire affreuse. Quand ton papa vient de mourir, c'est pas le moment de prendre des décisions graves, comme rompre avec ton boyfriend.

S'il n'avait pas l'air aussi malheureux, j'éclaterais de rire. C'est quand même drôle qu'il soit incapable d'imaginer que la disparition de Karl, loin de nous bouleverser, nous soulage. Et c'est encore plus drôle qu'il parle de notre « papa ». Non seulement nous avons toujours évité de prononcer ce mot, mais à la cité, presque personne ne l'emploie. Les jeunes qui en ont encore un disent « mon daron », mais à vrai dire, pères ou darons, la plupart se sont fait la malle depuis longtemps : ils sont partis avec une autre femme ou dans une autre ville. À Artaud, la famille, c'est la daronne avec ses minots – et des beaux-pères qui se succèdent. Avec un peu de chance, ils veulent juste la baiser et ne se mêlent pas d'éducation – mais la chance, à Artaud, c'est une denrée aussi rare que le fric ou l'amour, ce qui fait que les beaux-pères finissent tôt ou tard par être aussi maltraitants que les pères biologiques.

Mais inutile d'expliquer quoi que ce soit à Jérémie : de toute façon, il n'est pas venu pour écouter, il est venu pour parler, parler, parler, me dire tout ce que ma sœur représente pour lui et le vide affreux que son départ a creusé en lui.

– Elle est dure avec moi, putain... Comment elle peut être aussi dure ?

Je ne sais pas comment, mais je sais pourquoi – et il devrait le savoir aussi.

Il finit par s'effondrer dans mes bras, et par pleurer sur mon épaule. Et il pleure vraiment, lui, mouillant la maille fine de mon pull avec ses grosses larmes chaudes. On ne lui a jamais appris à venir les cueillir à la source, à venir les écraser du pouce et de l'index avant qu'elles n'aient la moindre chance de couler – il pleure comme je n'ai jamais vu personne pleurer, avec des sanglots et des hoquets. Qui sait, c'est peut-être le fait de se retrouver dans le salon de sa grand-mère : ça réactive son enfance et tous ces moments où il a dû chialer comme ça, nez morveux, épaules secouées par le chagrin.

– Je veux qu'elle revienne, Karel. Je peux pas vivre sans elle,

impossible, je l'aime trop.

Lui tapotant l'épaule avec des murmures d'encouragements, je finis par me dégager de son étreinte chaude et mouillée.

– Tu veux boire quelque chose ?

Il refuse avec une espèce d'horreur : non, il ne veut ni boire ni manger, et je me résigne à m'asseoir sur le canapé en attendant qu'il ait vidé son sac.

– Appelle-la, Karel ! Elle répond pas quand c'est moi !

– Pour lui dire quoi ?

– Qu'on peut pas se quitter comme ça, que c'est la femme de ma vie, que je ferai n'importe quoi pour qu'on se remette ensemble.

– Jérémie, sérieux, ça va servir à quoi que je lui dise ça ?

– Tu veux pas m'aider ?

Soudain, il passe de l'autoapitoiement à la stupeur courroucée. Il a trop d'argent et depuis trop longtemps pour se rappeler que tout le monde n'est pas obligé de lui céder. Hendricka, puis moi, c'est trop pour sa petite tête : il explose en invectives et menaces tous azimuts :

– Putain, j'y crois pas ! Tu veux pas m'aider ? Tu vas rien faire pour moi ? Tu te rappelles qu'on est chez moi, là ? Mec, t'habites chez moi gratos, et tu veux même pas te sortir les doigts du cul pour m'aider ? Si c'est ça, tu peux prendre tes cliques et tes claques et te barrer tout de suite ! Et profites-en pour dire à ta pute de sœur qu'elle me doit dix mille euros ! Et elle peut dire adieu à sa carrière ! Je vais la cramer ! Plus personne voudra travailler avec elle, jamais ! Je vais lui faire une réputation de nana ingérable, elle va voir ça ! Et pas la peine de revenir me sucer les boules dans trois mois, hein !

– Jérémie, tu peux te calmer ? Je suis pas sûr que ta grand-mère apprécierait que tu nous foutes à la porte. Je suis même sûr du contraire.

– T'es sûr de rien du tout ! Qu'est-ce que t'en sais, de ce qu'elle aurait apprécié ou pas ? Tu l'as jamais connue, espèce de baltringue !

Il a raison, et je me garde bien de lui dire qu'à force de vivre dans les meubles de sa grand-mère et de fouiller dans ses affaires, j'ai développé une sorte de syndrome : j'ai l'impression d'être elle, ou à défaut, un membre de sa famille, et pourquoi pas son petit-fils, justement. Sauf qu'il se tient en face de moi, le vrai petit-fils de Mariette Zatmano, et qu'il est en train de me dire que je n'ai droit à rien, pas plus aux meubles qu'aux photos, pas plus au sentiment de familiarité qu'à celui de normalité.

Un inquiétant brouillard rouge s'insinue derrière mes rétines, et je suis obligé de feindre l'affairement, fouiller dans mon sac et en extraire un cours de biologie, histoire d'empêcher mon poing de partir à la rencontre de la jolie gueule de Jérémie-the-best. J'avais raison de le prendre pour un connard avant même de le connaître. Ce mec n'a

pas d'entrailles, pas de figure, c'est lui le baltringue, et il ne mérite pas ma sœur. Il ne mérite pas non plus de récupérer un appart qu'il n'aime pas autant que je l'aime. Il est temps d'en finir avec les héritages, les successions, les patrimoines. Temps d'en finir aussi avec la biologie qui ferait de moi le fils de mon père, et non le descendant de Mariette Zatmano, alors que j'exècre l'un et voue un culte fervent à l'autre.

Et ça marche : le fait de m'activer m'aide à me calmer et à éviter le pire : une nouvelle victime à mon tableau de chasse, un nouveau blessé médullaire en fauteuil, un nouveau malheur à mettre à mon actif. Je finis par rasséréner Jérémie, et nous nous quittons sur la promesse que je vais plaider en sa faveur auprès de ma sœur, à charge pour lui d'établir pour nous un contrat de prêt à usage, c'est-à-dire un bail à titre gratuit pour l'appartement de la rue Consolat.

AFFAIRE ME CONCERNANT

Le lendemain de ma petite conversation avec Jérémie, je reçois une convocation au commissariat de police pour « affaire me concernant ». J'aurais dû m'y attendre, mais la réalité me prend toujours au dépourvu et me panique.

Consultés l'un et l'autre, Shayenne et Mohand se montrent pareillement rassurants. Selon Mohand, mon père ayant été assassiné, cette convocation était inévitable.

– Ils enquêtent. Ils cherchent à dresser le profil de Karl. T'es son fils, c'est normal que tu sois convoqué. Je vais sûrement l'être aussi.

– T'as pas les boules ?

– Absolument pas. Et t'as encore moins de raisons que moi de les avoir.

– Et si c'était pour l'autre affaire ?

– La nana de l'été dernier ? Mais non, ça fait trop longtemps ! Je t'ai dit : elle s'est probablement réveillée avec une bosse sur la tête et zéro souvenir de toi.

Zéro souvenir de moi, rien n'est moins sûr. À la clinique, j'ai eu l'impression que Gabrielle me reconnaissait – mais qui peut savoir ce qui se passe aujourd'hui dans ce qui lui reste de cerveau ?

Au jour dit, je me rends au commissariat, le ventre noué, en dépit des assertions rassurantes de mon frère et de ma nana. Je suis reçu par un officier de la PJ dont le sourire jovial ajoute encore à mon angoisse. Il est blond et duveteux, avec des touffes de poils clairs qui jaillissent à l'horizontale de ses oreilles. Il m'informe rapidement que je suis entendu dans le cadre de l'enquête sur la mort de Karl Claeys, et que je peux mettre fin à l'audition quand bon me semble.

– Mais comme vous n'avez rien à vous reprocher, vous n'avez aucune raison de partir avant qu'on en ait fini tous les deux.

Il se frotte les mains avec un air de profonde satisfaction, comme s'il se réjouissait à l'avance de cuisiner un garçon qui vient de perdre son père dans des circonstances aussi dramatiques que mystérieuses. Même si je suis en train de me liquéfier littéralement sur ma chaise, je m'efforce de faire bonne figure, et j'ai en tête le conseil de mon frère : en dire le moins possible, vu que tout peut être utilisé contre moi. Une fois passées les laborieuses premières questions, M. Jovial en vient très vite au cœur du sujet :

– Vous aviez de bons rapports avec votre père, Monsieur Claeys ?

– On se voyait peu.

- Ah bon ? Vous habitez Marseille, pourtant.
- Oui.
- Vous n'alliez pas voir vos parents, de temps en temps ?
- Si.
- Vous n'êtes pas très bavard, Monsieur Claey's.

Comment lui dire qu'à chaque fois qu'il m'appelle Monsieur Claey's, j'ai envie de lui sauter à la gorge, et qu'il devrait se réjouir que je n'en dise ou n'en fasse pas plus ?

- Vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur Claey's, que votre père était un trafiquant notoire.

- Je n'ai jamais su ce que trafiquait mon père.

- Allons, allons, toute la cité Antonin Artaud était au courant, mais pas vous ?

- Ça fait un bail que je vis plus à la cité.

Déjà naturellement globuleux, les yeux de M. Jovial menacent maintenant de sortir de leurs orbites. Visiblement, il ne croit pas que je puisse être complètement ignorant des affaires de mon père. Un instant, j'ai peur pour lui, mais le sourire lui revient, et ses yeux pédunculés réintègrent leur cavité.

- Votre père vendait de la drogue.

- Ah bon ?

- Monsieur Claey's, je suis stupéfait que vous n'en sachiez rien, stupéfait vraiment...

Il me sourit d'un air fin, et je comprends à la question suivante qu'il s'agissait d'un jeu de mots :

- Vous-mêmes, vous consommez des... stupéfiants ?

- Non.

- Ce n'est pas ce qu'on nous a dit.

- Ah.

Je l'énerve, avec mes monosyllabes. Et il ne faut pas que je l'énerve : il faut qu'il m'aime, qu'il sorte de cette conversation convaincu que je suis un pauvre gars inoffensif qui vient de perdre un père qu'il connaissait mal et qu'il se reproche précisément de ne pas avoir connu davantage. Je tente un mea-culpa :

- Je suis très pris, avec mon travail. Et mes études aussi : je prépare le concours d'infirmier. Du coup, c'est sûr, j'étais pas très au courant de ce qui se passait chez mes parents. Bon, je vais être franc avec vous, je me doutais que mon père dealait de temps en temps. Mais je préférais ne pas savoir. Mais moi, je ne consomme pas de stupéfiants : je connais trop bien les risques.

En général, les gens aiment bien les infirmiers. Pour peu qu'ils soient allés à l'hôpital, ils en gardent un bon souvenir. Ou plus exactement, ils gardent un souvenir terrifié de l'hôpital, mais ils nous sont reconnaissants d'avoir un peu amoindri cette terreur. Pas M.

Jovial, apparemment. Il continue à me sourire, mais c'est tout juste.

– Vous savez si votre père avait des ennemis ?

Là, je dois la jouer fine. Évidemment, que mon père avait des ennemis, mais je ne dois pas noircir le tableau, et encore moins incriminer nommément quelqu'un qui pourrait nous balancer en retour, en racontant que le père Claeys battait ses fils – voire torturait son petit dernier.

– Mon père était pas très sociable. Il se disputait souvent. Avec ses potes, les voisins...

– Avec qui s'est-il disputé récemment ?

– Je sais pas. Il avait des soucis de santé, il sortait plus beaucoup, alors, vraiment, je sais pas...

– Et avec vous, il se disputait ?

– Quand je vivais encore à Artaud, oui.

– Vous vous disputiez pourquoi ?

– Les trucs classiques : l'école, les notes, les sorties...

C'est absolument faux. Mon père ne s'est jamais préoccupé de mes sorties et encore moins de mes résultats scolaires. J'ai juste accordé mes violons avec Mohand pour dresser le portrait d'un daron à l'ancienne : autoritaire, bourru, avec la main leste, mais sans plus.

– Qu'est-ce que tu veux dire par « la main leste », Mohand ?

– Que c'est arrivé qu'il nous envoie des baffes quand on était minots. Mais c'est fini depuis longtemps, et on lui en veut pas : ça nous a permis de filer droit.

– Je vais quand même pas dire aux flics que c'est grâce à Karl qu'on n'a pas mal tourné...

– T'as raison, faut pas en faire trop. T'as qu'à juste jouer les bourrins.

Comme c'est exactement ce que je fais, M. Jovial sourit de moins en moins, et écarquille de plus en plus ses jolis yeux clairs. Comme par ailleurs il sue à grosses gouttes, j'ai bonne envie de lui conseiller un bilan thyroïdien, mais ça me sortirait de mon rôle de gars taiseux, et il finit par me faire signer un procès-verbal qui retranscrit notre échange décevant, ses questions soupçonneuses et mes réponses évasives.

Convoqué dès le lendemain, Mohand se vante d'avoir servi aux flics son propre petit numéro de demeuré, accentuant son strabisme et son bégaiement pour se donner l'air d'un parfait abruti.

– C'est le même que moi, qui t'a interrogé ? Un blond, avec des gros yeux ?

– Ouais, c'est lui. Plutôt sympa, en fait. Je crois qu'à la fin, il avait pitié de moi.

– Crois pas ça : les keufs, ils connaissent pas la pitié.

– Il m'a demandé le numéro d'Hendricka.

– Elle va lui retourner le cerveau.

J'adorerais assister à l'audition de ma sœur par M. Jovial, voir ses billes bleues rouler dans leurs orbites et s'en décrocher définitivement, mais à ma grande déception, Hendricka revient du commissariat sans y avoir créé d'émeute. Elle semble d'ailleurs beaucoup plus préoccupée par le comportement de Jérémie que par les suites de l'enquête concernant la mort de Karl.

– Putain, il m'a géolocalisée !

– Quoi ?

– Écoute, je sais pas comment il a fait, mais apparemment quand t'as un portable, on peut savoir où tu es !

– Ça fout les boules...

– Tu l'as dit.

Nous nous regardons sombrement. Un monde dans lequel nous pouvons à tout moment être suivis, pistés et retrouvés à cause de nos portables, ça nous fait peur à tous les trois – mais nous ne savons pas encore à quel point ce monde va devenir le nôtre. Pour l'instant, Hendricka est juste emmerdée d'avoir trouvé Jéré dans le hall du Sofitel.

– Essaie de pas être trop vache avec lui, autrement il va nous virer de la rue Consolat.

– En fait, il faudrait que je reste avec un mec que j'aime plus pour que tu puisses garder ta piaule ?

– Je dis pas ça. C'est juste qu'il nous tient par les couilles, avec cet appart.

Elle me décroche son regard de félin indolent, un truc qu'elle a mis au point depuis des années, paupières mi-closes, lèvres étirées par le dédain.

– T'inquiète, frère, c'est moi qui le tiens par les couilles. Tu veux quoi, exactement ?

– Qu'il me signe un bail. Il m'a dit qu'il le ferait, mais je vois rien venir.

– O.K. Je vais lui pomper le zguègue jusqu'à ce qu'il demande grâce : tu l'auras ton bail.

De fait, Jérémie se pointe à la maison le lendemain avec le contrat de prêt à usage que je lui réclamais. Ses yeux brillent, et il me serre dans ses bras avec enthousiasme :

– Je sais pas ce que tu lui as dit, mais merci !

– Alors c'est bon, c'est arrangé ?

– En tout cas, elle me redonne une chance, merci encore, Karel, t'es vraiment un mec sympa.

Je lui rends son étreinte, mais si j'étais vraiment un mec sympa, je lui dirais que cette chance n'en est pas une, et qu'il ferait mieux de prendre ses jambes à son cou : ma sœur est incapable de rendre un mec heureux mais tout à fait à même de lui pourrir la vie.

J'imagine que l'enquête suit son cours. Nous n'avons aucune nouvelle, mais selon Mohand, nous pouvons désormais enterrer Karl quand bon nous semble. Mon frère passe son temps entre la cité et la rue Consolat – sans compter le passage 50, où il a semble-t-il une sorte de permanence de guérisseur et de voyant.

– Ah ouais, toi aussi, tu lis l'avenir ?

– Te moque pas. Je fais du bien aux gens, et c'est ça qui compte. D'ailleurs, faut que je te parle d'un truc. Arlindo est venu me voir, hier.

Arlindo, c'est l'un de nos voisins, le Portugais pyromane du sixième. Il est fou comme un hanneton, et il déteste les gitans, mais il faut croire qu'il ne met pas Mohand dans le même panier que les autres habitants du passage, puisqu'il a voulu se faire tirer les cartes.

La chiromancie et le tarot, ce sont les deux spécialités de Marisol, mais à en croire Shayenne, elle ne se formalise pas de la concurrence que lui fait mon frère :

– Au contraire, il lui amène des clients. Tu vois, ils ont chacun leur technique. Et puis ma grand-mère, elle fait plutôt ça dans la rue.

C'est vrai, et à Marseille, tout le monde a croisé Marisol un jour ou l'autre. Elle vend de petits paniers en carton qui contiennent du fil et des aiguilles, mais il n'est pas rare qu'elle retourne la main de l'acheteuse pour en examiner les lignes avec un air de grande sagacité. Comme par ailleurs elle se déplace dans le bruissement de ses longues jupes et se drape dans des châles fleuris, elle fait une diseuse de bonne aventure tout à fait crédible.

Pour en revenir à Arlindo, il semblerait qu'il ait mis sa folie et sa xénophobie de côté pour écouter les prédictions de mon frère.

– Tu lui as dit quoi ?

– Bah, les trucs habituels. J'ai juste rajouté une petite mise en garde au sujet du feu. Qu'il fallait qu'il se méfie des flammes jusqu'à la fin de sa vie. Histoire qu'il fasse pas cramer toute la cité. Mais c'est ce qu'il m'a dit lui, qui compte : il m'a vu !

– Quoi ?

– Il m'a vu quand j'ai fumé Karl ! Il m'a dit ça avec son accent chelou, alors au début j'ai pas compris, mais bon il a mimé, les coups de pierre et tout : il m'a vu, je te dis !

– Putain... Il va aller voir les keufs ?

– Non.

– Il t'a demandé du fric ?

– C'est tout le contraire. Il m'a dit que mon père, c'était le diable, et que j'avais eu raison de le tuer.

– J'y crois pas...

– Bon, le problème c'est que c'est Arlindo, et qu'on sait jamais ce qui lui passe par la tête. Si ça se trouve, dans deux mois, il va aller me

dénoncer. Ou alors, il va en parler à quelqu'un d'autre, et ça va finir par se savoir.

– Tu vas faire quoi ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais me débarrasser d'Arlindo ? Je suis pas un serial killer, Karel. Non, je vais rien faire. Juste espérer qu'il va fermer sa gueule.

– Inch'Allah.

LES SECRETS DANS LA TOMBE

Avril. J'ai toujours détesté ce mois. À Marseille, il est rarement printanier, et le jour où l'on enterre Karl Claeys, il souffle précisément un vent aigre, qui ne réussit pas à dégager le ciel mais nous gèle dans nos vêtements trop légers. Dans le crématorium, nous sommes sept. Les seuls étrangers à la famille, ce sont Shayenne, Jérémie – et Jean-Claude, un pote de mon père, perdu de vue depuis des lustres. C'est peut-être pour ça qu'il est là, d'ailleurs : n'ayant pas vu mon père depuis longtemps, il a pu en garder un souvenir à peu près potable. Ou alors il aime les incinérations. Peu importe, car il ne nous adresse pas la parole de toute la cérémonie, et se casse avant même qu'elle ne soit terminée.

Rudy et Araceli auraient voulu venir, et j'ai eu beaucoup de mal à les en dissuader : qu'on enterre son père sans y mettre les formes, sans étreintes, sans cris, sans lamentations, ça n'entre pas dans leur conception gitane de l'existence. Je crois qu'ils seraient venus quand même en dépit de mes protestations, et que seules les révélations sordides de Yolanda les ont convaincus de rester chez eux. À en croire Rudy, c'est comme si la mort de Karl avait délivré leur mère de son vœu de silence. Elle parle enfin de sa jeunesse belge et de ce grand amour qu'il a failli la tuer.

– Bon, ça reste Yolanda, hein, mais quand même, elle est beaucoup plus bavarde qu'avant. Et apparemment, ton père mérite pas qu'on pleure sur lui.

Il ne le mérite pas, mais Loubna pleure quand même, silencieusement, sur un coin de banc du crématorium. À quel homme ces larmes s'adressent-elles ? Mystère. Un mystère que je n'ai même plus envie de percer : qu'on incinère Karl Claeys, et qu'on en finisse avec l'énigme et le désastre de sa vie de merde !

Bien des années plus tard, dans un village provençal dont j'ai oublié le nom, je suis passé devant une stèle à la mémoire de Jean Moulin, « mort sans avoir livré les secrets qu'il détenait ». Mon père aussi a emporté les siens, sans que ça fasse de lui un héros. Je peux même affirmer que si Jean Moulin est mort pour ne pas avoir parlé, mon père a bien fait de se taire. Si les gens avaient su ce qu'il dissimulait – sa brutalité, sa cruauté et l'ardent désir de torture que déchaînaient en lui l'innocence et la faiblesse –, ils l'auraient lynché sans attendre.

Ce jour-là, devant les lettres d'or de la stèle, j'ai éclaté de rire, mais en ce mois d'avril 2000, je regarde ma mère sans comprendre qu'elle

puisse pleurer la mort d'un monstre. Mais sans doute en est-elle un aussi, et emportera-t-elle elle dans la tombe son propre lot de secrets inavouables, comme j'emporterai les miens, mes face à face avec le mal, un mal d'autant plus effrayant qu'il n'a jamais cessé de me ressembler. J'aimerais bien user de mots moins mélodramatiques que celui-là, mais quel nom donner à la force qui m'a poussé à souhaiter l'anéantissement de Gabrielle ? Sans compter toutes les fois où il s'en est fallu de peu que je ne cogne d'autres victimes innocentes...

Avril 2000, on incinère mon père, et je prie de toutes mes forces pour que le reste disparaisse avec lui, mon enfance pourrie et mes propres pulsions destructrices. Comme nous n'avons pas payé pour qu'un hommage soit prononcé, nous n'avons droit qu'à dix minutes de recueillement gratuit avant que la dépouille de Karl Claeys soit enfournée.

Jean-Claude est parti et aucun flic n'est là. Aucun photographe, non plus, n'en déplaît à ma sœur. Nous sommes entre nous – ou presque, puisque Jérémie-the-best s'accroche au bras d'Hendricka, avec un air de circonstances qui rend d'autant plus incongru le sourire rayonnant de ma sœur, aussi sublime que d'habitude dans une robe fleurie, à mille lieues de la tenue de deuil qu'elle avait promis de porter. Si elle voulait être accusée de meurtre, elle ne s'y prendrait pas autrement, car tout en elle dit le bonheur que lui inspire cette mort violente et prématurée : son sourire XXL, son teint glowy, la robe soyeuse et chamarrée qu'elle a assortie d'un éclatant manteau lilas, son parfum tapageur, et la célérité avec laquelle elle met fin à ce simulacre de cérémonie. Je sens bien que Jérémie a du mal à suivre et qu'il oscille entre la contrition qu'il croit de mise et la joie folle que lui inspire son retour en grâce dans la vie de ma sœur.

Il profite de la sortie du crématorium pour nous entraîner sur la tombe de sa grand-mère. Tandis qu'il y fait un peu de ménage, virant les chrysanthèmes putréfiés qui s'y trouvent sans doute depuis la Toussaint, je me sens de mon côté envahi par l'émotion. Il faut dire que depuis un médaillon ovale et cerclé de perles, Mémé Zatmano me dévisage d'un air soupçonneux que je ne lui connaissais pas. C'est comme si elle avait enfin deviné que j'étais un salaud, une brute et un imposteur. Alors qu'Hendricka grelotte et s'impatiente devant la dalle de granit, je prie de nouveau je ne sais quels dieux, vu que je ne crois à rien – mais par pitié, faites que la métamorphose s'accomplisse et que je devienne un petit-fils selon le cœur de Mariette Zatmano, un occupant légitime de son coquet trois-pièces.

Les larmes que je n'ai pas versées pour Karl menaçant de couler pour Mariette, je me dépêche de sortir de ce cimetière, titubant un peu entre les tombes. J'aurais aimé déposer des fleurs sur celle de ma grand-mère d'adoption, ou lui adresser ma propre oraison funèbre,

mais mon objectif étant désormais la normalité, je ne veux rien faire qui puisse surprendre ou choquer. Laissant Hendricka et Jéré rejoindre le Sofitel, nous rentrons à la cité, Mohand, Loubna et moi.

Comme d'habitude, Mohand s'affaire, ouvre les fenêtres, fait du café, roule des joints pour tout le monde, et propose d'aller acheter une pizza.

– Napolitaine, ça vous va ?

La pizza napolitaine, c'est la préférée de Loubna, mais il semblerait qu'elle n'ait plus de préférence pour rien, et elle décline doucement toutes les propositions de son fils avant de prendre la parole. C'est si inhabituel que mon ventre se tord. Il faut croire que la mort de Karl a cet effet sur les femmes de sa vie : les rendre enfin capables de parler.

– J'aurais dû mourir, moi aussi. Je sais pas ce que je fous là.

Mohand s'empresse de prendre place à côté d'elle, sur le canapé défoncé.

– Dis pas n'importe quoi, maman.

– Je dis pas n'importe quoi : je peux pas vivre sans lui.

– Maman, t'abuses, là : c'est pas plus mal qu'il soit mort, sérieux.

Elle me dévisage avec horreur, et Mohand s'empresse de faire diversion :

– Tu veux que je mette de la musique ? Cheb Hasni ?

Elle le regarde lui aussi comme s'il venait de proférer une obscénité, comme si la musique était incongrue – et c'est vrai qu'elle devrait l'être en ce jour de deuil. Ensuite, elle se mure dans son silence habituel. Mon frère a beau se démenier, elle lui oppose un visage crispé par l'incompréhension et le chagrin, refusant tout aménagement à son incompréhensible peine. Je veux bien croire qu'elle est malheureuse, mais comment ne voit-elle pas qu'elle torture le seul être au monde qui l'aime encore ? Depuis deux ou trois ans, Farida a complètement disparu du paysage, volatilisée quelque part entre Toulon et Alger – et de toute façon je ne suis pas sûr du tout que Farida ait aimé sa fille.

Il ne reste que Mohand, et c'est lui que j'observe : ses cheveux d'un noir d'encre, attachés en chignon, ses yeux surlignés de khôl, ses lèvres bistre... De nous trois, il a toujours été celui qui faisait le plus arabe, ce que Karl ne manquait pas de souligner, le traitant de « crouille » ou de « bougnoule », sans jamais paraître s'aviser qu'il avait lui-même choisi d'épouser une Kabyle. J'observe mon frère et mon cœur se serre parce que je le connais trop bien pour ne pas savoir ce qui se passe dans sa petite tête. Il est là, un genou en terre devant Loubna, levant sur elle un regard éperdu d'amour – comme toujours. Et parce que je le connais comme je le connais, je sais qu'il est en train de se dire qu'en tuant Karl, il a peut-être fait du mal à l'être qui compte le plus pour lui. Parce que je le connais comme je le connais,

je sais qu'il est à deux doigts du regret, et ça, je ne le permettrai pas. Comme lui, je n'aime pas grand monde, mais il en fait partie. Et puis il a déjà trop souffert pour que je le laisse en proie aux affres du remords et de la culpabilité. Je le relève, je prends les choses en main :

– Mo, laisse-la : elle a besoin d'être seule et tu peux rien pour elle. T'en as déjà fait beaucoup.

LOVE IN VAIN

J'ai toujours rêvé de voler. C'est un rêve banal, mais ce qui l'est moins, c'est que j'ai vraiment essayé. J'avais dix ans. Le carnage avait commencé, mais il me restait encore assez d'enfance pour ce genre de projets grandioses et naïfs. Avec Rudy, nous étions montés jusqu'au « rocher », un promontoire qui surplombait de quelques mètres un plateau herbeux. En sauter n'avait rien d'un exploit mais ce n'était pas l'exploit que nous recherchions : l'idée nous était venue que pour voler, il suffisait peut-être d'essayer et que personne n'y avait pensé avant nous. Nous espérions transformer le saut en vol par une tension sans faille de la volonté.

Le vent soufflait très fort ce jour-là, et le bruit courait qu'à Belsunce, un passant avait été décapité par de la tôle de bardage. La vue de débris divers tourbillonnant haut dans les airs nous avait peut-être inspirés, à moins que le mistral ne nous ait rendus complètement fous. En tout cas, après des conciliabules enfiévrés sur la méthode à suivre, nous avons fait ensemble une première tentative, main dans la main et yeux fermés pour éterniser la seconde du saut, et rester suspendus entre le bleu vif du ciel et le vert hésitant de la colline. Nous sommes évidemment ramassés sur le sol, mais ça ne nous a pas empêchés de recommencer, encore et encore, persuadés que ce n'était vraiment qu'une affaire de concentration. Et si je ne me souviens plus de la fin du jeu, j'ai encore en mémoire ce moment où une bourrasque a rabattu sur ma joue un sac encore trempé de la pluie de la veille, suscitant nos rires et nos exclamations de dégoût. C'est un bon souvenir – dans une vie qui en compte très peu.

Ma mère aussi a essayé de voler, mais elle y est allée seule et sans suivre de méthode particulière. Elle a juste ouvert la fenêtre, enjambé la balustrade et sauté du quatrième étage. Mohand était là, et rien que pour ça, j'en voudrai toujours à Loubna. C'est le bruit affreux du corps s'écrasant au sol qui l'a fait bondir sur le balcon. Ensuite, il ne se souvient de rien : il s'est retrouvé en bas, avec des gens qui hurlaient et pleuraient, d'autres qui appelaient les secours – mais lui, agenouillé auprès du corps brisé, n'était capable de rien d'autre que de murmurer interminablement : *maman, maman, maman...*

Quand je le retrouve à l'Hôpital Nord, mon frère est lui-même salement amoché : arcade sourcilière fendue, poignet cassé, contusions aux genoux.

– Tu t'es fait ça comment ?

Il a un geste évasif, et presque impatienté :

– J'ai dû tomber dans les escaliers. Je me rappelle pas. Tu veux la voir ?

Comment lui dire que non ? Que je ne suis là que pour lui, pour le décharger un peu de son trop lourd fardeau de chagrin, de remords et d'inquiétude. Inquiétude car Loubna n'est pas morte. Elle a raté son coup, à moins qu'elle ne l'ait parfaitement réussi. Après l'avoir opérée d'une hémorragie cérébrale et de multiples fractures, on a jugé que son état n'était pas préoccupant, et on l'a déjà ramenée dans sa chambre. Mohand m'y introduit avec mille précautions, silence et pas feutrés – précautions superflues, car compte tenu des circonstances elle va aussi bien que possible... Dans la pénombre de la chambre, elle est parfaitement consciente et luit de toute sa pâleur cireuse, semblable aux statuettes phosphorescentes que Marisol rapporte de Lourdes.

Mohand a beau se ruer à son chevet, lui attraper la main et fondre en murmures attendris, je ne suis dupe de rien. Elle est très exactement là où elle a voulu être, avec ses plâtres, ses attelles, son cathéter et la morphine qui se déverse dans ses veines. Je voudrais expliquer tout ça à mon frère, lui dire que notre mère n'a jamais trop su comment exister, et que les blessures, la maladie ou la drogue étaient sa façon de le faire. Elle n'a jamais voulu être une femme et encore moins une mère. Elle voulait juste qu'on la décharge de la difficulté d'être – et tout ce qu'on peut lui souhaiter, c'est de finir sa vie comme patiente dans une institution quelconque.

À voir Loubna sur son lit d'hôpital, je repense à Antonin Artaud. Je suis sans doute le seul de la cité Artaud, non seulement à le connaître mais à l'avoir lu, avec le sentiment qu'il parlait ma langue et partageait ma connaissance du pire. « Il y a des âmes incurables et perdues pour le reste de la société. Supprimez-leur un moyen de folie, elles en inventeront dix mille autres. » Mohand a cru supprimer ce qui faisait la folie de sa mère, mais c'était compter sans son incapacité à supporter la santé mentale. Je pourrais lire à mon frère des pages entières d'Artaud, il continuerait à dispenser son amour en vain, à le gaspiller pour quelqu'un qui réinventerait toujours d'autres façons de s'abîmer et de se perdre.

Orakkle... Il s'est fait tatouer son surnom sur l'avant-bras, en lettres élégamment entrelacées, et ce double k m'attriste, parce que j'ai toujours considéré que c'était la consonne la plus affreuse de l'alphabet, la lettre de Karl, celle qu'il avait tenu à transmettre à ses deux aînés, comme un héritage de dureté gutturale.

À le voir caresser presque dévotement le visage de Loubna, ou plutôt le masque funéraire que lui font plâtre et bandes Velpeau, je suis traversé par une idée folle, l'espoir d'un miracle.

– Y’a une patiente, à la clinique. Elle a eu un accident, elle est en fauteuil, tu crois...

Je ne lui dis pas qu’il s’agit de Gabrielle. Ni lui ni Shayenne ne sont au courant de la coïncidence terrible qui a amené dans mon service la fille dont j’ai fait une infirme à vie.

– Sérieux, Karel, je suis pas Jésus : je vais pas la faire remarcher, la meuf.

– Mais tu peux faire quelque chose ?

– Peut-être, ça dépend. Faudrait que je la voie.

Je ne lui laisse pas le temps de m’en dire plus ni de me ramener à la raison : je veux qu’on se quitte sur cette lueur d’espoir.

K + S = AE

Ma nana s'est envolée aussi. Mais sans passer par la fenêtre.

Quelques jours après le suicide raté de ma mère, j'ai trouvé notre appartement vide. Comme ce n'était ni inhabituel ni inquiétant, je me suis endormi sans penser à Shayenne, presque soulagé de ne pas sentir sa présence réprobatrice, sa respiration presque véhémement dans le lit où nous ne baisons plus. Le lendemain, je me suis avisé qu'elle avait embarqué ses fringues et ses rares affaires de toilette, pour sortir de ma vie comme elle y était entrée : sans parler. Comme cette première fois dans la colline. *Les yeux servent de langue*, je me rappelle – cette phrase de Jacinto, et sa parfaite adéquation avec le code très personnel de ma petite amoureuse, son mutisme obstiné et son regard fervent. Mais ces derniers temps, elle ne me regardait même plus et j'aurais dû comprendre qu'elle allait partir.

Je devrais être soulagé, mais je suis affreusement triste. K + S = AE, combien de fois l'avons-nous écrit sur le dos de nos mains, gravé dans l'écorce d'un platane ou la feuille charnue d'un agave... J'y ai cru, moi, à l'éternité de cet amour. Ou plus exactement à celui que me vouait Shayenne – car j'étais bien placé pour savoir que le mien n'était ni durable ni profond. J'y ai cru comme on croit à une religion exotique, sans la partager mais tout en admettant qu'elle existe, voire en respectant vaguement ses adeptes.

Comme elle ne répond ni à mes appels ni à mes SMS, je fonce au passage 50, espérant l'y trouver et la ramener à la raison, c'est-à-dire à nous deux. Un monde dans lequel Shayenne ne m'aime plus, c'est un monde inimaginable et encore plus terrible que celui dans lequel je m'efforce de vivre depuis toujours.

Rudy, Araceli et Yolanda sont là, mais aucune trace de Shayenne, et à moins qu'ils ne jouent merveilleusement la comédie, elle ne les a mis au courant de rien. En pleine lune de miel avec sa Précillia, Rudy a du mal à partager mes inquiétudes. Il profite même de ma venue inopinée pour m'annoncer qu'ils attendent un bébé pour septembre – à croire qu'il l'a engrossée dès leur nuit de noces. Araceli est plus compatissante, mais Yolanda a du mal à cacher sa jubilation. Elle finit par m'attirer dans sa caravane :

– Tu sais ce que c'est, toi, l'écriture intuitive ? Jacinto m'a dit qu'y avait ça sur mon Nokia, mais j'ai pas trop compris.

Vu qu'elle ne m'a jamais adressé la parole que pour m'insulter, son histoire de Nokia sent le prétexte à plein nez, et ses enfants s'éloignent

diplomatiquement. Dès que nous nous retrouvons seuls, elle m'adresse un sourire diabolique avant de se lancer dans un discours où une fois de plus elle mélange tout, moi, mon père, sa fille. Il en ressort que contrairement à Rudy et Araceli, elle sait parfaitement où est Shayenne :

– Elle s'est trouvé un autre gars, un qui la prend pas pour une taspé !

– J'ai jamais pris Shayenne pour une taspé !

– T'as jamais réussi à la rendre heureuse, alors t'étonne pas qu'elle se soit barrée ! De toute façon, elle pouvait plus voir ta gueule ! Et l'autre au moins, il la baise !

Je n'aurais jamais cru Shayenne capable d'une telle trahison, mais apparemment elle a livré à sa mère les détails les moins reluisants de notre vie intime, et Yo embraye sur la sienne, avec une telle crudité que j'en reste bouche bée :

– On peut dire ce qu'on veut de Karl, mais il a toujours réussi à bander pour moi.

Je ne suis pas prêt à avoir cette conversation. Qu'on me laisse sortir d'ici avant que je ne pète sérieusement les plombs et que je la défonce. Les signes annonciateurs sont là : le voile rouge devant les yeux, les mains qui tremblent. Le problème c'est que Yolanda se tient devant la porte de la caravane, et que si je suis obligé de la toucher pour sortir, ça risque de déclencher la crise. Elle continue sur sa lancée, Yo telle que je ne l'ai jamais connue, volubile, intarissable, presque éloquente, même.

– Il m'a baisée comme personne. Tu vois, j'étais vierge quand on s'est mis ensemble, et j'attendais pas grand-chose côté cul. Tout ce que je savais de la sexualité, c'est ce que j'avais entendu de ma mère, mes tantes, ma grand-mère. Elles en parlaient entre elles et ça les faisait bien rigoler. Et si y'a un truc sur quoi elles étaient bien d'accord, c'est que tout ce qu'on pouvait espérer, c'est que le mec tire son coup vite fait. Alors quand avec Karl on a commencé à baiser et que ça a été bien, et même de mieux en mieux, je me suis dit qu'on devait avoir des pouvoirs magiques. Je savais pas que je pouvais prendre autant de plaisir, et je savais pas non plus que je pouvais en donner autant.

Il faut croire que Shayenne tient de sa mère sa disposition au plaisir, et je ne doute pas qu'elle jouira aussi fort avec son nouveau mec qu'avec moi, mais je voudrais sortir de cette caravane avant d'avoir entendu la fin de l'histoire, et surtout avant d'avoir frappé Yolanda.

– C'est pour ça que quand il m'a jetée, j'ai pas compris. Parce que tu vois, ça n'avait pas faibli entre nous, la baise : c'était toujours aussi bien. Et puis y'avait pas que la baise, on s'aimait. On avait galéré ensemble, j'étais venue à Marseille pour lui, on voulait avoir des enfants, et du jour au lendemain, il voulait plus me voir, plus me

parler, j'existais plus pour lui, et j'existais plus tout court, d'ailleurs. Parce que moi, j'avais rien à mettre à la place de nous deux, il avait toujours été mon seul plan, et s'il me quittait, j'avais qu'à mourir.

Au moment où je vais lui balancer que je me fous complètement de ses histoires de cul avec mon père, elle enlève son tee-shirt et reste là, à me dévisager d'un air provocant. Alors même qu'elle ne m'excite pas du tout, je ne peux pas m'empêcher de remarquer qu'elle a les mêmes seins que Shayenne : petits, ronds et assez écartés, les mêmes clavicules saillantes, aussi, et les mêmes épaules carrées...

L'avantage de ce petit strip-tease express, c'est que ma colère se volatilise instantanément au profit d'un trouble indéfinissable que Yolanda laisse sciemment s'installer avant de se retourner dos à moi. Sur son omoplate droite, un tatouage d'un bleu délavé : $K + S = AE$.

– Tu vois ? C'est lui qui m'a fait ça. On avait seize ans.

Je ne sais pas ce qu'elle essaie de me prouver avec son tatouage pourri, les quatre lettres inégales et tremblées d'un amour éternel qui s'est écrasé sur l'inconstance de la réalité.

– Parce que je m'appelais Sandrine, avant. Tu savais ?

Oui, je savais, et j'ai envie de lui dire qu'elle a bien fait de cesser d'être Sandrine pour devenir Yolanda – et que j'ai moi-même essayé de troquer Karel contre Gabriel, mais sans obtenir les effets escomptés de ce changement de prénom. Sans se presser, elle remet son tee-shirt et s'allume une cigarette. Elle aussi, ce petit intermède l'a calmée. Elle me regarde sans animosité, maintenant. Je me demande ce que ça fait à Jacinto d'avoir tous les jours sous les yeux cette preuve que sa femme en a éperdument aimé un autre. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle reprend :

– L'amour éternel, c'est des conneries. C'est la haine, qui est éternelle.

Dans la Fendt encombrée mais impeccablement rangée de Yolanda, ça sent l'amertume, les projets de vengeance ruminés sans fin, et le drame contenu à grand-peine. Mais finalement, tout s'est bien terminé, non ? C'est ce que j'essaie de lui dire, qu'aujourd'hui, elle est heureuse avec Jacinto, que Karl est mort, qu'il ne fera plus de mal à personne – mais elle m'interrompt avant que j'aie pu terminer :

– C'est moi qui ai tué ton père.

Elle se tient en face de moi, son éternelle clope au coin des lèvres, ses cheveux trop longs et trop blonds attachés par une pince irisée, une lueur de triomphe dans ses petits yeux clairs. Ce mensonge absurde et inutile, ce regard, cette folie ancienne et qui me dépasse, c'est trop, je veux juste partir, ne plus voir sa tronche, sortir de cette caravane enfumée sans avoir dit ou fait quoi que ce soit d'irréparable.

Je reprends ma 125 sans saluer personne, pas plus Rudy que Dadine ou Bradley. J'aimerais en avoir fini avec le passage 50 comme avec la

cité Artaud. J'espère juste que Rudy et Précillia trouveront la force d'aller vivre ailleurs avec leur bébé, mais les connaissant, j'en doute fort. Ils vont rester en famille, à mariner dans leur jus gitan jusqu'à la fin.

En ce qui me concerne, je rentre dormir. Je mets désormais dans le sommeil la passion que certains mettent à vivre, dormant dix, douze heures d'affilée et ne me réveillant que pour boire, manger ou refaire mon lit. J'ai juste appelé la clinique pour prévenir que suite à la mort de mon père, je souhaitais prendre quelques jours de congé.

Shayenne est partie, Hendricka ne donne plus de nouvelles, et Mohand passe son temps entre le chevet de sa mère et sa guérite de rebouteux. Moi qui n'ai jamais vécu seul, je découvre que la solitude est l'état dans lequel je me supporte le mieux. Au moins, je n'ai pas à redouter de contaminer ou d'anéantir qui que ce soit. Quand je croise mon reflet dans un miroir, au lieu de détourner le regard très vite, je m'approche et m'observe impitoyablement. Je sais qu'il est vain de guetter les premiers signes de l'âge, mais j'espère toujours que quelque chose va venir altérer mon insupportable beauté, et j'ai de plus en plus de mal à lutter contre l'idée que je pourrais très bien y porter atteinte moi-même. Il suffirait de pas grand-chose pour que mon visage soit celui d'un monstre. Je crois que c'est celui de ma mère sur son lit d'hôpital qui m'a donné des idées, ce visage fracturé, violacé, bouffi – détruit mais tragiquement juste. Je ne sais pas si j'aurai le courage d'abîmer le mien. On verra bien. En attendant, je dors.

THE MIRACLE OF LOVE

Après ma petite cure de sommeil, je reprends le travail, visage intact et cœur presque serein. J'ai renoncé à mon projet de défiguration parce qu'il y a mieux à faire. « The Miracle of Love » n'est pas la meilleure chanson d'Eurythmics, mais je l'écoute en boucle sur mon baladeur en pensant à mon frère et à Gabrielle. Je me suis renseigné et je sais quand aura lieu sa prochaine séance de kiné. Mohand est sceptique quant à ses chances de guérir une infirme, mais il a accepté d'essayer et je n'en demande pas plus.

Au jour dit, mon frère est là. Il a tenu à se faire accompagner de Lysandro, et je les introduis dans une chambre inoccupée comme s'ils étaient des visiteurs lambda. Ensuite, je guette l'arrivée de Gabrielle et de son père, prêt à les intercepter pour leur proposer une séance de maraboutage. Je ne sais pas encore ce que je vais raconter à M. Victor, mais quelque chose me dit que comme moi, il sera tout disposé à faire un pas hors des sentiers battus de la médecine traditionnelle. Après tout, il a déjà essayé la chirurgie, l'allopathie, la kinésithérapie, la balnéothérapie, l'électrostimulation – et il a bien vu que ça ne donnait strictement rien...

Gabrielle arrive, mais derrière son fauteuil, il y a une petite femme aux yeux tristes, sa mère sans doute, ce qui m'arrête un instant. Il va falloir tout reprendre à zéro, les présentations, les explications : je m'appelle Gabriel moi aussi, je suis aide-soignant, et la dernière fois votre fille avait l'air de bien m'aimer. De fait, Gabrielle me reconnaît illico et me tend les bras tout en poussant des cris aigus, exactement comme l'autre jour. Sans attendre d'être gagné par le découragement, je m'efforce d'expliquer mes intentions à Mme Victor.

– Le kiné n'est pas là, c'est ça ?

– Si, si, il est là, mais si vous avez cinq minutes, on pourrait tenter autre chose.

– Autre chose ?

– C'est juste qu'on a un nouveau protocole, pour les patients comme votre fille.

– Les déficients mentaux, vous voulez dire ?

Tiens, tiens, soit elle est beaucoup plus désabusée que son mari, soit elle essaie d'être drôle. Ou les deux. Toujours est-il qu'attrapant les montants du fauteuil de Gabrielle, je la dirige vers la chambre 207, où nous attendent Mohand et Lysandro. Probablement surprise à la vue de ce couple étrange, mon frère et son chignon, son khôl pailleté,

Lysandro et son survêt de l'OM, Mme Victor a le bon goût de s'asseoir sans mot dire. Mon cœur bat tellement qu'il menace de me remonter jusque dans la gorge, mais ça ne m'empêche pas de jouer mon rôle :

– Mohand, c'est Gabrielle, la patiente dont je t'ai parlé.

Dans la pièce, l'atmosphère se charge brusquement de particules crépitantes, ou alors c'est moi qui les imagine et les visualise autour de nous. Mohand s'avance vers Gabrielle, s'agenouille à sa hauteur et emprisonne ses mains agitées entre les siennes, ce qui a le mérite de faire cesser ses cris d'excitation. Je recule jusqu'à la fenêtre, dont je descends à demi le store, histoire de créer le périmètre d'intimité dans lequel le miracle pourra s'opérer.

Comme elle le fixe avec intensité, je retrouve fugitivement la fille de l'été dernier, celle qui m'avait accordé toute son attention, là où les autres vous en donnent si peu. Elle a le même regard lumineux et le même air de bienveillance espiègle. Mohand lui parle, sans que je puisse entendre ce qu'il lui dit, entre chuchotis confidentiel et bourdonnement atone. Dans le fauteuil chromé, les jambes de Gabrielle ruent de plus en plus faiblement, jusqu'à s'immobiliser tout à fait. Elle semble sous le charme de la voix sourde de mon frère et l'écoute, un demi-sourire sur les lèvres.

C'est drôle, mais j'ai tellement pensé à elle depuis notre seule et finalement brève rencontre, j'ai tellement revécu et rejoué ce moment jusqu'à lui faire prendre d'autres directions, que j'ai l'impression de la connaître et d'avoir passé avec elle, non pas une mais dix vies, qui étaient à chaque fois bien meilleures, bien plus accomplies, bien plus vécues, que celle où je me débats avec moi-même.

Jaillissant des lèvres de Mohand, le bourdonnement devient un chant auquel se joint Lysandro, visiblement habitué de ces séances. Gabrielle a un sursaut de ravissement, mais elle continue à se tenir tranquille sur son fauteuil, ce qui constitue déjà une forme de miracle. Les petites mains de Mohand se portent au front de Gabrielle, et je remarque pour la première fois qu'il porte une grosse chevalière en or à l'annulaire, mais aussi un fin bracelet de fil rouge au poignet droit. Tandis qu'il intensifie sa mélodie, Gabrielle ferme les yeux, comme pour mieux se laisser pénétrer par les ondes bienfaisantes, et je suis heureux comme je ne l'ai pas été souvent dans ma vie : mes premiers jeux sur la colline avec les enfants du passage, mes premières fois avec Shayenne, un soir d'ivresse à l'Estaque, un autre au Palais Longchamp...

Les mots qui me viennent à l'esprit, ce sont ceux de Khaled, de Cheb Hasni, de Mike Brant, de Céline Dion, de Johnny – ces chansons que nous écoutions tous à la cité, sans rien y connaître et sans rien y comprendre, l'amour n'ayant jamais été dans nos moyens. *Laisse-moi t'aimer, parce que c'est toi, je te promets, ya habibi, viens m'embrasser,*

mon pays sera toi... Ces mots, je les adresse muettement à Gabrielle, en espérant pouvoir les lui dire bientôt et l'entendre me répondre par des paroles aussi ferventes – et par-dessus tout, j'espère revoir dans son regard la flamme que j'y ai éteinte. Peu importe si elle doit rester paralysée, je suis prêt à être son auxiliaire de vie jusqu'à la fin de la mienne, à pousser son fauteuil roulant, à la porter, à la faire manger, à la masser, pourvu que mon frère lui redonne toutes ses facultés intellectuelles.

À côté de moi, Mme Victor s'agite un peu, mais elle laisse se dérouler la séance sans l'interrompre. Sans doute est-elle sensible à la beauté de ce tableau : Mohand levant vers Gabrielle un visage ardent, convulsé du désir de bien faire, et elle le regardant avec un air de madone compatissante, comme si c'était lui, le paralytique à guérir par l'imposition des mains. De mon côté, je connais une véritable illumination à voir mon frère agenouillé devant Gabrielle, et s'apprêtant à lui redonner ce dont je l'ai privée, le contrôle de sa vie, de ses gestes, de ses pensées et de ses mots. Car à côté de tous ces gens incapables de communiquer, tous ces muets emmurés vivants dans leurs secrets inavouables, tous ceux qui comme mon père les ont emportés dans la tombe, Gabrielle parlait. Elle savait le faire avec une spontanéité et une franchise contagieuses. Elle m'aurait appris et j'aurais rompu avec tous les sortilèges de ma jeunesse, je serais devenu un autre.

De peur de dissiper la magie et d'empêcher le déclenchement du miracle, je me tiens presque au garde-à-vous dans un coin de la chambre, tétanisé et subjugué. J'aimerais tellement être à la hauteur de cette scène, pouvoir un jour en témoigner comme un disciple ébloui par son maître, ou mieux, comme un poète, un peintre ou un musicien, capable d'éterniser non seulement la beauté, mais aussi la justesse de ce moment de grâce. Mais les gens comme moi n'ont aucun talent pour rien. À part séduire, et c'est une compétence dont je n'ai même pas lieu d'être fier, je ne sais rien faire.

Le chant de Mohand et de Lysandro s'achève sur un cri de délivrance, et mon frère fait trois pas en arrière, comme pour s'arracher à l'emprise de Gabrielle. Je suis au-delà de l'espoir, liquéfié par l'attente, l'angoisse, l'amour fou, l'émerveillement et la gratitude. Depuis son fauteuil, Gabrielle sourit et je la retrouve, la lèvre inférieure un peu froncée, le sourcil effilé jusqu'aux tempes, la mèche fauve ombrant l'émail bleu-gris des yeux... Mais lentement, inexorablement, le sourire s'élargit, les lèvres se distendent, se retroussent sur des gencives roses tandis qu'un bout de langue pointe et s'agite de façon obscène en direction de Mohand. Impuissant, j'assiste à la métamorphose que j'ai appelée de mes vœux – sauf qu'au lieu de redevenir la fille de mes souvenirs et de mes rêves, Gabrielle se

mue en créature de cauchemar : faciès d'idiote, halètements, cris à l'animalité déchirante... Au moment où elle entreprend de se caresser frénétiquement sans cesser ses geignements, sa mère attrape les montants du fauteuil et se rue hors de la chambre.

La scène n'a duré que quelques minutes, quelques minutes d'espoir fou suivies de leur implacable démenti. En face de moi, Mohand et Lysandro semblent pareillement perplexes et désespérés :

– Je suis désolé, frère. Je pensais pas qu'elle allait réagir comme ça. Mais elle a quoi, cette fille ?

– Je t'ai dit : traumatisme crânien, atteinte médullaire.

– Tu t'attendais pas à ce que je la guérisses, quand même ?

– Non, non, bien sûr, mais je pensais que tu pouvais lui faire du bien, la calmer.

Mohand n'a pas besoin de savoir jusqu'où sont allées mes espérances : il a l'air suffisamment accablé comme ça par l'échec patent de son maraboutage.

– C'est elle, c'est la fille que t'as cognée ?

Je pourrais mentir, ce ne serait qu'un mensonge de plus dans une vie qui n'est que mensonge, mais pas à lui, pas à mon frère. Alors j'admets que oui, c'est bien elle, la fille que j'ai esquinée et qui ne se remettra jamais de m'avoir rencontré. Mohand reste là, à me regarder – et entre nous, en suspension avec les particules de poussière, dansent tous nos fantômes, toutes les blessures reçues et infligées, toutes les morts passées et à venir, tous les remords et tous les regrets, à commencer par celui de notre enfance volée.

DANCE LITTLE SISTER

2001. Le 1^{er} janvier, Rudy et Précillia fêtent leur anniversaire de mariage et profitent de cette date mémorable pour baptiser leur fille dans la foulée. Comme ils ont une célébrité dans leur entourage, ils l'ont évidemment choisie pour être la marraine de leur petite Marie-Hendricka. Ma sœur est là, blondie pour les besoins d'un rôle, mais plus resplendissante que jamais dans un tailleur émeraude, et ne sachant visiblement pas que faire du gros bébé qu'on lui fourre dans les bras à tout bout de champ.

– Karel, tu peux pas la prendre un moment ? Je veux sortir fumer.

Et hop, ma sœur me refile le paquet, un gros poupon emmailloté dans sa robe ancestrale, toute en satin et dentelles. À trois mois, la fille de Rudy et Précillia est déjà particulièrement laide, avec ses bajoues, son regard bigle, son crâne chauve et bosselé – ce qui n'empêche pas ses parents de la couvrir d'un œil attendri voire de la brandir comme un trophée enviable. À mon tour, je me décharge de la petite Marie-Hendricka, la confiant à l'une de ses nombreuses cousines. Je rejoins mon frère et ma sœur à l'extérieur du Puntarenas, puisque c'est de nouveau cet établissement qui a l'honneur d'abriter les festivités.

Cette fois-ci, il fait encore jour, et nous échangeons brièvement quelques nouvelles. Hendricka vit toujours à San Diego, et je ne l'ai pas revue depuis l'enterrement de Karl. Quant à Mohand, il passe de temps en temps rue Consolat, mais il s'est installé avec Lysandro à la cité. Ça me semble être la pire des idées, et je ne me suis pas privé de le leur dire et de leur conseiller la fuite, loin d'Artaud et loin du passage – mais en vain.

– Et Jérémie ?

– Quoi, Jérémie ?

– Vous êtes toujours ensemble ?

– Non, mais il le sait pas.

– Comment tu fais ?

– T'inquiète : je gère. On baise de temps en temps, on va à des soirées, on se montre ensemble, il est content, et il se rend pas compte que je vis ma vie.

– Mais pourquoi tu le largues pas carrément ?

– Parce qu'il est hyper friqué et parce qu'il connaît plein de monde... En plus il me sert à éloigner les autres mecs.

– T'es une michto, en vrai.

- Exactement. Et vous les gars ?
- Tu veux savoir si on couche pour de la maille ?
- Non, je veux savoir où en sont vos amours.
- Ben moi, tu sais très bien que c'est Lysandro et rien que Lysandro.
- Et toi, Karel ?
- Moi, j'ai personne. Mais ça me va comme ça.

De l'intérieur du Puntarenas, la musique nous parvient par bouffées, en même temps que des clameurs joyeuses et des odeurs de grillade.

– Bon, faut que je retourne voir ma filleule. On se fait un truc ensemble, avant que je parte ?

- Je mixe au Nouveau Cosmos demain : ça vous dit de venir ?
- Carrément.

Le lendemain soir, je retrouve Hendricka au Nouveau Cosmos. Je m'attendais à une discothèque, mais c'est un bar un peu miteux, à deux pas de la rue de la République. Il y a foule, et je dois jouer des coudes pour retrouver ma sœur, évidemment environnée d'une nuée de mecs, qu'elle envoie chier avec une science maîtrisée : suffisamment cassante pour qu'ils n'y reviennent pas, mais sans les humilier non plus. Du grand art.

Lysandro est là aussi, et nous nous enquillons quelques bières au bar en attendant l'arrivée de Mohand. J'attendais Mohand, mais c'est DJ Orakkle qui déboule, suscitant des applaudissements enthousiastes de la part du public. En qui me concerne, je suis sous le choc tant la transformation est sidérante. Car si mon frère arbore son habituel petit chignon, il a aussi revêtu pour l'occasion une robe en lamé bleu et un maquillage de reine égyptienne.

– C'est quoi, ça ?

Hendricka pouffe à mes côtés, mais Lysandro n'a pas l'air autrement surpris :

- Il est comme ça quand il mixe.
- En drag-queen, tu veux dire ?
- Mais pas du tout, qu'est-ce que tu racontes ?
- Ben excuse-moi, mais là, ton mec, il est habillé en meuf.
- Non, il est en DJ Orakkle.
- Mate les shoes : je veux les mêmes !

De fait, Mohand porte des escarpins de daim noir aux talons vertigineux sur lesquels il semble tout à fait à l'aise, pour virevolter d'une platine à l'autre :

– C'est *free and easy*, ce soir, O.K. ?

Je ne sais pas bien ce qu'il entend par là, mais je finis quand même par comprendre que la soul et le funk vont dominer la soirée, avec une play-list qui laisse la part belle aux Supremes et à Marvin, mais aussi à Seal, à Chaka Khan et à Bootsy Collins. Les gens dansent, boivent et ont l'air heureux. Les yeux de ma sœur brillent au-dessus de son verre

de sky.

– Tu bois ça, toi ?

– Ouais. Pourquoi, ça t'étonne ? Tu préférerais que je marche au pastaga, comme Karl ?

– Non. Rien que l'odeur, ça me donne envie de gerber.

– Moi c'est pareil.

C'est le moment que choisit DJ Orakkle pour envoyer « Dance Little Sister » de Terence Trent D'Arby. Ses yeux cherchent Hendricka au milieu de la foule et l'ayant trouvée ne la lâchent plus : *Hey you, give up the ghost that's haunting you now...* Obéissant avec un rire heureux, ma sœur abandonne son verre et ses fantômes au comptoir pour se mettre à danser sur cette chanson faite pour elle, son rythme irrésistible, la voix suave de Terence Trent D'Arby lui glissant à l'oreille : *say, say, say, now share the weight and lay your cross down, and let the long reaching arm of hope bring you around...* Dans la lumière bleutée du Nouveau Cosmos et derrière le masque de jeune pharaon que lui compose son maquillage sophistiqué, le visage de mon frère est impénétrable, mais je sais qu'il lui destine cette injonction : *dance little sister, don't give up today...* À moins qu'il ne m'invite moi aussi à me décharger sur lui du fardeau d'être soi et du poids de notre encombrant passé – *now share the weight*. Rejoignant ma sœur sur la piste, je m'abandonne au plaisir de danser et à celui, plus grand encore, de la regarder bouger comme si elle était seule au monde, avec cette assurance et cet air de plaisir contagieux, visage extasié, paupières mi-closes – à croire qu'elle a pris un truc.

– Eh, Hendricka, t'as pris quoi ?

– Rien. J'ai juste un peu picolé. Pourquoi ?

– T'as l'air perchée.

– Je suis comme ça de nature : faut t'y faire.

C'est faux. Elle a été une petite fille introvertie et une adolescente maussade. La joie n'était pas dans sa nature. Ni dans la mienne. Ou pour être exact, nous n'avons pas vraiment eu le temps de découvrir ce qui était dans notre nature, et encore moins l'occasion de laisser s'exprimer quelque joie que ce soit. Alors ce soir, c'est *free and easy*, une fête pour nous trois – mais d'autant plus belle d'être partagée avec tous ces teufeurs que mon frère galvanise et que ma sœur subjugue.

Lysandro nous rejoint à son tour. Il a troqué son survêt de l'OM contre un survêt du Barça largement ouvert sur toute une quincaillerie de chaînes et de médailles, façon gens du voyage – et j'ai une pensée pour ma petite voyageuse, dont la médaille de baptême oscillait entre nous pendant l'amour, quand elle se penchait sur moi pour m'embrasser, quand elle me tenait prisonnier de l'étau de ses cuisses et me disait : ne bouge pas...

Comme s'il lisait dans mes pensées, DJ Orakkle passe de Terence

Trent D'Arby à Chaka Khan, avec une telle fluidité et une telle justesse, qu'un soupir de plaisir s'exhale de la foule des danseurs. Avisant la présence de Lysandro, Hendricka se met à bouger pour lui, l'aguichant du regard et mordillant sa lèvre inférieure d'une façon tellement lascive qu'elle amène tous les autres gars au bord de l'arrêt cardiaque. Mais il en faut plus pour décontenancer Lysandro, qui danse depuis toujours – sans compter qu'il connaît ma sœur par cœur. Bientôt, on ne voit plus qu'eux, ce couple improbable, lui avec son survêt et sa petite moustache latino, ni très grand ni très beau, et elle, plus soul sista que jamais avec son short et ses cuissardes.

Mon cœur bat très fort à les voir danser, ma sœur et le mec de mon frère – qui est aussi le frère de ma nana. Sauf qu'elle n'est plus ma nana. Je l'ai perdue par ma faute, celle qui m'aimait comme personne : *ain't nobody, nobody, loves me better*. Une fois de plus, Mohand a trouvé les mots justes, la chanson parfaite pour traduire ce que je ressens. Et parce qu'il est décidément un sorcier, il enchaîne avec « Right On » des Pasadenas, cet hommage à tous les grands noms de la musique noire. Et cette fois-ci, c'est moi qu'il cherche du regard tandis qu'il esquisse un léger sourire. Écoute, me dit Mohand sans me le dire, écoute, *these songs are in your blood, so let them play cause it's happening today* : Marvin, Aretha, Stevie, Otis, les Jackson Five, ils ont fait de tes sentiments quelque chose de beaucoup mieux que tes sentiments, quelque chose qui peut circuler dans ton sang et battre avec ton cœur. Sens-toi moins seul, mon frère, parce que ça se passe aujourd'hui, pour toujours, et dans tous les cœurs.

MUSIC OF MY LIFE

En septembre 2001, tandis que j'attends Hendricka dans le hall du Sofitel, je remarque deux hommes, assis en face de moi dans des fauteuils club. D'allure parfaitement ordinaire, ils n'ont attiré mon attention que par leur attitude d'accablement. La tête plongée dans les mains, ils se parlent à voix basse, et de temps en temps, se pressent mutuellement l'épaule ou le genou en signe de compassion ou de soutien. À cinq mètres d'eux, je n'en perds pas une miette. Je suis captivé, mais sans bien identifier les raisons de ma fascination. Ce n'est qu'en les voyant se lever et s'avancer vers la réception que leur ressemblance me saute aux yeux et que je me rends compte qu'ils sont probablement père et fils. Tandis que le plus âgé s'acquitte des formalités de check-out, le monde bascule et je m'assieds précipitamment dans l'un des fauteuils qu'ils viennent de quitter. C'est trop pour moi, la tendresse des regards qu'ils échangent, leur complicité palpable, le souci qu'ils ont l'un de l'autre, et jusqu'à ce geste, impensable et fou : le pouce du père venant caresser la joue du fils, pour y essuyer une larme que je n'ai pas vue.

Je ne saurai jamais quel malheur vient de frapper ces deux hommes. J'ai juste la certitude qu'ils vivent un moment dramatique de leur existence, et qu'à leur insu j'en ai été le témoin. Mais ce qui me terrasse, là, dans mon fauteuil club, ce n'est ni leur chagrin ni leur bouleversement : c'est qu'il y ait eu précisément un ordre à bouleverser, une harmonie, un bonheur qui vaille qu'on le pleure sans pudeur dans un hall d'hôtel. Ce qui me coupe littéralement les jambes, le souffle, et même toute possibilité de réflexion suivie, c'est de savoir que je vis un pire malheur que le leur, qui est de ne rien avoir eu, jamais, à regretter et à pleurer aussi amèrement.

Hendricka arrive sur ces entrefaites, et je me compose un visage serein, histoire qu'elle ne remarque rien de mon trouble. Elle arbore un look plus sobre que d'habitude, jean et pull léger, mais ça n'empêche pas l'habituel remous de se produire, les gens qui se retournent à son passage, soit parce qu'ils la reconnaissent, soit parce que son insolente beauté les frappe en plein cœur. Seuls le père et le fils ne mouffent pas, trop absorbés par leur tristesse et leur souci de consolation mutuelle.

Hendricka n'étant là que pour deux jours, nous avons projeté de passer prendre Mohand à la cité, puis de monter dans la colline, histoire de nous défoncer tranquillement, entre frères et sœur. Il fait

beau, et la lumière de septembre, moins crue et moins dure que celle du plein été, donne une douceur poignante à tout – à moins que je ne sois encore sous le coup de la scène de l'hôtel, et du gouffre qu'elle m'a fait entrevoir. Arrivés à notre belvédère préféré, cette restanque abritée des regards où nous avons nos habitudes et qui est aussi celle où j'ai défloré Shayenne, nous étalons une couverture, sortons les bières, les chips, l'herbe et le tabac, quand le visage d'Hendricka se fronce en une moue malicieuse :

– Pas de ça, les gars : j'ai mieux !

Et hop, elle déballe précautionneusement trois petits carrés de carton dentelé.

– C'est quoi ? Des acides ?

Contrairement à mon frère et ma sœur, je n'ai jamais été fan des trucs psyché : trop de risques de faire une connerie, et surtout une descente particulièrement pénible – chaque cellule de l'organisme expiant douloureusement ses quelques heures de trip. J'aime autant une bonne gueule de bois, que je peux gérer avec de l'eau et de l'Advil.

Je me décide quand même à gober mon buvard et à m'embarquer pour l'odyssée de l'espace avec les seules personnes en qui j'ai pleinement confiance, et nous restons là, à boire nos bières, à rire et à discuter de nos vies respectives, en attendant que la came fasse effet. Bizarrement, nous nous retrouvons à parler de contraception, Hendricka se plaignant de la désinvolture des mecs en la matière.

– Quand ils veulent tirer leur coup, plus rien n'existe : ils n'ont jamais de présa sur eux, ils se foutent de choper des MST. Même le sida, ils s'en tapent. Et ne parlons pas de la possibilité de mettre la nana en cloque. Ils s'en battent les couilles de tout.

– Sauf de leurs couilles, justement.

– Putain, Hendricka, tu te vois enceinte, là ?

– Ben non, justement : c'est ce que je suis en train de vous expliquer.

– Note que t'es comme les autres meufs : ça peut t'arriver.

– Je prends la pilule et j'exige que le mec se couvre. Et s'il faut que je rajoute un stérilet, je le rajouterai. Et au pire, j'avorterai : mais pas question que j'aie un minot.

– Tu dis ça aujourd'hui, parce que t'as vingt ans.

– Vingt-deux. Et je te dirai la même chose dans dix ans, dans vingt ans. Je veux pas d'enfant, et c'est définitif.

– Moi, c'est pareil.

– Moi, de toute façon, je suis gay, alors les enfants, y'a peu de chances...

– Tu pourrais : j'ai plein de potes homos qui ont fait des enfants.

– Ouais, mais moi, vu tous mes problèmes de santé, ça m'étonnerait

pas que je sois stérile. Ou alors, si j'ai un minot, il risque d'être loupé, comme moi.

– T'es pas loupé, Mohand.

– C'est Karl qui disait ça, vous vous rappelez ? Il m'a dit ça toute ma vie.

Ce souvenir pourrait nous assombrir, mais alcool et herbe aidant, nous rions de plus belle – et sans cesser de rire, nous nous engageons à ne jamais avoir d'enfants. Je fais comme mon frère et ma sœur, je tends la main, je jure, et je crache par terre : le malheur s'arrêtera à nous. Mais à deux pas d'ici, j'ai moi-même conclu un pacte de sang, alors je sais ce qu'il en est des serments, des bonnes résolutions, et de l'amour éternel. L'espérance de vie de l'amour, c'est huit ans. Pour la haine, comptez plutôt vingt. La seule chose qui dure toujours, c'est l'enfance quand elle s'est mal passée : on y reste coincé à vie, comme Michael. Au moment où mes idées commencent à s'embrouiller, Hendricka nous informe triomphalement de ses projets :

– Je vais faire un film sur nous. Jéré trouve que c'est une super-idée. Il a mis des scénaristes sur le coup : je vous préviens, je vais tout balancer.

– Tout ?

– Ouais, comment Karl nous battait, les castings, ce qu'il a fait à Mo, l'héro, la cité, le passage 50, tout, je vous dis.

– Mais c'est quoi l'idée ?

– L'idée, c'est la vérité.

À ces mots, tombant solennellement de la bouche sublime de ma sœur, je suis secoué d'un frisson :

– Mais c'est quoi la vérité, Hendricka ?

– La vérité, c'est qu'on a vécu pire que des chiens, et que personne n'a voulu le savoir. La vérité, c'est qu'on a tous menti. Les parents, mais nous aussi. Parce qu'en plus de souffrir, on avait honte. Là, avec mon film, tout le monde saura : y'aura plus de mensonges et plus de honte.

– Excuse, mais je vois pas l'intérêt.

– Pourtant, tu devrais le voir encore mieux que nous, Mo, vu que c'est toi qui as le plus morflé.

– Je vois pas l'intérêt, et personne le verra.

– Au contraire, j'obligerai tout le monde à s'y intéresser, j'obligerai tout le monde à mettre le nez dans notre merde.

– Et ça se terminera comment, ton histoire ?

– Par la mort de Karl. À la décharge.

– Et qui le tuera, dans ton film ?

– Tout le monde.

– Quoi ?

– Tout le monde détestait Karl, donc tout le monde l'a tué. Il s'est

pris au moins dix coups de pierre, donc j'ai imaginé que dix personnes étaient venues le caillasser ! Ses soi-disant potes, Yolanda, Choucha, Arlindo, c'est pas les candidats qui manquent. À Artaud, y'en a plein qui pensent que c'est lui qui a ramené l'héro dans la cité, que c'est à cause de lui que Sergio et Karim ont chopé le das. Et l'OD de Lulu, en 91, vous vous rappelez ? Pour les gens, c'était la faute de Karl, tout ça. Sans compter tous ceux à qui il a fait des coups de pige.

Elle a l'air si contente de sa petite idée scénaristique que j'ose à peine jeter un œil au véritable meurtrier. Je le fais quand même, à la dérobee, pour constater qu'il pioche dans son paquet de chips, l'air serein, pas concerné. Il se tape même le luxe d'insinuer :

– Et nous ? Nous aussi on aurait eu des raisons de le buter. Plus que tout le monde, même...

– Ouais, bon, j'irai pas jusque-là. Un parricide, personne y croirait.

Mohand et moi acquiesçons gravement, l'air convaincus, mais défonce aidant, nous sommes à deux doigts d'éclater de rire et de pulvériser la consolante fiction d'Hendricka, de tout envoyer promener : l'insoutenable vérité comme les mensonges qui nous ont aidés à y survivre.

– Bon O.K., fais-le ton film ! T'as notre accord. Et ça s'appellera comment ?

– On sait pas encore.

– J'ai des idées, moi.

– Genre ?

C'est vrai, quoi, des idées j'en ai plein, des bouts de chanson, des phrases d'Antonin Artaud, des trucs qui parlent de nuit interminable, de poison, de carnage. Mais je veux laisser à ma sœur l'entière responsabilité de son projet artistique – encore qu'il me rappelle quelque chose :

– Tu sais quand même qu'il y a un roman d'Agatha Christie qui raconte la même chose que ton film ? Des gens qui se mettent à plusieurs pour planter un mec dans un train...

Loin de la vexer ou de la décourager, ma remarque inspire à Hendricka un soupir d'admiration :

– Putain, Karel ! Tu connais tout ! T'es trop un intello...

Ils sont là dans l'herbe, mon frère et ma sœur, à me couvrir du même œil attendri, comme si j'étais vraiment un intello, comme si j'avais vraiment lu ce putain de bouquin, alors que j'en ai seulement entendu parler.

– C'est juste vous qui savez rien. Vous avez jamais ouvert un livre, ou quoi ?

– Exactement, on n'a jamais ouvert un livre.

Je les laisse se foutre de ma gueule, me traiter d'intello, se rappeler tous les moments de notre enfance où il fallait m'arracher à mes livres,

alors qu'il aurait fallu les tuer pour qu'ils en ouvrent un. Je les laisse, parce qu'on est trop bien, tous les trois, dans l'après-midi finissant. Devant nous, la colline descend doucement jusqu'aux premières barres d'immeubles, la cité dont nous venons, et d'autres du même genre. Plus loin encore, dans une légère brume dorée, la ville s'étend, chapeautée par Notre-Dame de la Garde, qui a toujours veillé sur d'autres que nous. J'habite Marseille depuis vingt-trois ans, mais je n'y ai jamais mis les pieds. J'ai dû sentir qu'il serait vain d'y faire brûler quelque cierge que ce soit et d'attendre de la Bonne Mère qu'elle me sauve du naufrage. Il n'empêche qu'en cette fin d'après-midi de septembre, j'ai soudain l'impression qu'elle veut me parler, et qu'elle m'adresse des signaux clignotants.

– Oh !

Pointant une main tremblante dans sa direction, je m'efforce d'indiquer à Mohand et Hendricka l'existence de ce petit miracle. Mais pas besoin de parler, ils ont vu eux aussi :

– Putain...

– Putain...

Pendant un moment, nous ne sommes capables que de répéter ce pauvre juron, émerveillés par la façon dont la basilique dans le lointain, mais aussi tout notre environnement immédiat, se sont mis en communication avec nous : les affleurements de calcaire entre les herbes, les ajoncs, les cades, les insectes, la terre, que nous émiettons inlassablement entre nos doigts, chacun prenant les autres à témoin de ces petits éboulements voluptueux – mais toujours sans parler, ou presque, tant les mots sont devenus superflus.

Ensuite, les immeubles se mettent à rosir ça et là, embrasés par le couchant, et nous entrons en combustion nous aussi, sans effort et sans douleur, comme pour nous mettre à l'unisson de cette beauté. Nos mains se rejoignent au-dessus d'un asphodèle, dont la fleur nous semble soudain un tel modèle de perfection que nous fondons en balbutiements extasiés, les mots de l'un devenant les mots de l'autre. À ce moment de la soirée, j'ai la révélation de ce que devrait être le langage, et je communique ma révélation à Hendricka et Mohand, par un jeu de regards fervents – puisque telle est précisément la nature de ma révélation : quand la communication advient, les mots n'ont pas lieu d'être.

La nuit tombe enfin, abattant sur nous son déluge de météorites et de comètes – et chaque nouvelle collision, chaque nouveau grondement d'avalanche, chaque nouvelle gerbe de lumière, nous font entrer plus avant dans un fracas cosmique que nous portions en nous depuis toujours. Il était temps que la nuit nous prenne à son bord au lieu de nous terrifier. Il était temps que la terreur s'effondre, comme un pan de montagne, et nous saluons cet effondrement par une

expiration unanime.

Un souvenir vient cogner à ma mémoire, pour s'y dérober aussitôt, puis me revenir en rafales éblouissantes. De nouveau, un regard me suffit pour savoir que mon frère et ma sœur se souviennent eux aussi : cet autre embrasement, cette nuit de mai 1993 qui a vu la ville se jeter dans la mer et tous les hommes devenir frères, même les gitans, même les parias comme nous. Nous communions d'abord silencieusement dans l'extase de cette commémoration, avant de nous mettre à chanter. Tout y passe, Cheb Hasni et Céline Dion, Michael et Marvin, NTM et IAM, Freddie Mercury et Dr. Dre, la musique de nos vies et le chant du monde, pulsant avec le sang dans nos veines et à nos oreilles.

Au lever du jour, la colline s'éveille derrière nous tandis que des pans de brume bleutée se déchirent au-dessus des toits de la ville. Nous sommes toujours là, mais les effets du trip commencent à se dissiper, ce tourbillon de beauté, de désir et de joie qui nous a exaltés jusqu'à l'aube. Prenant la main d'Hendricka, je la pose avec la mienne sur la poitrine de Mohand, puis je ferme les yeux, essayant de toutes mes forces de sauver ce moment de l'oubli. Sous le tissu trop fin de sa chemise, je sens la cicatrice zébrée et crénelée qui barre le thorax de mon frère, comme un petit éclair dont j'espère une décharge électrique, une onde qui nous traversera tous les trois pour prolonger les miracles de la nuit. Je m'apprête à décréter la fin de l'ancien monde et à éclater de rire dans la colline, faisant écho aux premiers pépiements d'oiseaux, mais rien ne vient, pas le moindre influx, pas la moindre secousse magnétique, comme si mon frère avait perdu ses pouvoirs. Sous mes doigts, sa cicatrice est froide, sa poitrine est inerte, son cœur a cessé de battre.

Qui sait pourquoi un cœur s'arrête ?

Il se trouvera sûrement un médecin légiste pour me répondre que celui de Mohand était trop fragile, mais je connais la vérité. Mohand n'a succombé ni à la maladie ni à l'abus de stupéfiants. Il est mort d'avoir mis toutes ses forces dans un combat perdu d'avance. Il est mort bien avant sa naissance, dans les proférations et les vitupérations de son père. Il est mort d'avoir essayé d'être un fils. Il est mort d'avoir aimé en vain.

Merci à Élisabeth A. et à Christophe G.

Merci à Djamel, ma source d'inspiration, de réflexion et d'émotion. As.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

HUSBANDS, 2013

LES GARÇONS DE L'ÉTÉ, 2017

Sous le nom d'Emmanuelle Bayamack-Tam

RAI-DE-COEUR, 1996

TOUT CE QUI BRILLE, 1997

PAUVRES MORTS, 2000

HYMEN, 2003

LE TRIOMPH E, 2005

UNE FILLE DU FEU, 2008

LA PRINCESSE DE., 2010

MON PÈRE M'A DONNÉ UN MARI, 2013

SI TOUT N'A PAS PÉRI AVEC MON INNOCENCE, 2013

JE VIENS, 2015

ARCADIE, 2018

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2020

© P.O.L éditeur, 2020 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Il est des hommes qui se perdront toujours* de
Rebecca Lighieri a été réalisée le 6 février 2020 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818048689)
Code Sodis : U29104 - ISBN : 9782818048696 - Numéro d'édition : 358015

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en février 2020
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 358014
Dépôt légal : mars 2020

Imprimé en France

Table des matières

Couverture

Présentation

Titre

Dédicace

Exergue

Texte

QUI A TUÉ MON PÈRE ?

UNE HISTOIRE IMPORTANTE

SAUVER L'AMOUR

NUIT, TU ME FAIS PEUR

ÉQUATEUR, MÉRIDIE

COLLINE

SUR LE TOIT DU MONDE

L'ÉTRANGER

FREED FROM DESIRE

SORTILÈGES

AMBLÈVE

DES ÂMES DESTINÉES AU POISON

CHEYENNE AUTUMN

SAD GIRL

PETIT FRÈRE

EAU SAUVAGE

LES FILLES EN « I »

SAKAKINI

GABRIELLE

IL MIO RIFUGIO

GABRIEL

DEMAIN C'EST LOIN

NO SEX TONIGHT

ROI DES FORÊTS

BELLE

LA VIDA LOCA

VIENS M'EMBRASSER

LE BONHEUR DANS LE CRIME

AFFAIRE ME CONCERNANT

LES SECRETS DANS LA TOMBE

LOVE IN VAIN

K + S = AE

THE MIRACLE OF LOVE

DANCE LITTLE SISTER

MUSIC OF MY LIFE

Remerciements

Du même auteur

Éditeur

Justification